

MEMORIA TRAMONTANA

Les changements dans l'Europe rurale vus par ses habitants
Changes in rural Europe as seen by its inhabitants

Edité par · Edited by
Gianfranco Spitilli
Giovanni Agresti
Luís Costa

Co-funded by the
Creative Europe Programme
of the European Union



Titre . Title

Memoria Tramontana : Les changements dans l'Europe rurale vus par ses habitants

Memoria Tramontana: Changes in rural Europe as seen by its inhabitants

Edité par . Edited by

Gianfranco Spitilli, Giovanni Agresti, Luís Costa

Graphisme . Graphic design

Luís Costa, Liliana Silva

Photo de couverture . Cover photo

Norberto Gomes da Costa

Révision du texte . Text revision

Gianfranco Spitilli, Giovanni Agresti, Luís Costa

200 copies . 200 copies

Juin 2019 . June 2019

Réseau Tramontana . Tramontana Network

Rua do Seixo, n° 5

3670-280 Vouzela, Portugal

Tel: +351 232 723 160

Web: www.re-tramontana.org

Email: info@re-tramontana.org

ISBN: 978-989-99856-4-3

Dépôt légal . Legal deposit

© 2019, Akademia Profil, Associazione Bambun, Associazione LEM-Italia,
Audio Laborategia Elkartea, Binaural - Associação Cultural de Nodar,
Eth Ostau Comengés, Nosauts de Bigòrra, Numériculture-Gascogne.

Tous droits réservés . All rights reserved

MEMORIA TRAMONTANA

LES CHANGEMENTS DANS L'EUROPE RURALE VUS PAR SES HABITANTS
CHANGES IN RURAL EUROPE AS SEEN BY ITS INHABITANTS

✱

Edité par · Edited by

Gianfranco Spitilli
Giovanni Agresti
Luís Costa

Table des matières

[FR]	Avant-propos	6
[PT]	Nascido para servir	16
[IT]	La campagna e le guerre	34
[IT]	Frane e corde	60
[ES]	La escucha en la tradición ganadera	78
[PL]	Baca z Podhala	90
[OC]	La substitucion linguistica	108
[OC]	De braves cambiaments	126
[OC]	Paisans de uei e de ier	144

Table of contents

[EN] Preface	7
[EN] Born to serve	17
[FR] La campagne et les guerres	35
[FR] Éboulements et cordes	61
[EN] Listening in the breeding tradition	79
[EN] <i>Baca</i> from Podhale	91
[FR] La substitution linguistique	109
[FR] Des changements fulgurants	127
[FR] Paysans d'aujourd'hui et d'hier	145

1

[FR] Avant-propos

Gianfranco Spitilli, Giovanni Agresti et Luís Costa

Ce volume rend compte, de manière on ne peut plus essentielle, de quelques-unes des très nombreuses rencontres qui ont caractérisé les six années de vie du projet Réseau Tramontana, mis en place dans le cadre du programme Europe Créative. Ce projet est consacré à la documentation, à l'étude, à la sauvegarde et à la diffusion créative de la vie des populations habitant les espaces ruraux et montagnards européens et est porté par huit associations engagées au quotidien dans un travail de terrain mené au plus près des témoins, autant d'interlocuteurs incontournables d'un dialogue permanent et dense. La recherche a ainsi abouti à un corpus de quelques milliers d'entretiens et à des archives spécialisées de documents audiovisuels, sonores et photographiques uniques en leur genre, par extension et dimension. Les documents présentés dans ce livre sont précisément tirés de ces archives.

Les huit témoignages rassemblés, agencés par un fil rouge narratif, font la part belle aux changements intervenus dans la vie sociale, culturelle, économique et politique des espaces de montagne sillonnés au fil du temps par les chercheurs du réseau. On y trouvera les transformations de la tradition pastorale dans la région de Podhale, dans les Carpates polonaises, ou bien l'appauvrissement de l'univers sonore du monde rural de la Navarre méridionale, dans les Pays Basques espagnols ; l'évolution de la propriété terrienne et de la vie paysanne dans la région de Lafões, dans le Portugal centre-septentrional, ainsi que la progressive pulvérisation des relations sociales et des styles de vie liés à l'élevage et à l'agriculture dans la région pyrénéenne de l'Ariège française ; les modifications environnementales, technologiques et urbaines provoquées par le tremblement de terre, les éboulements, les innovations d'une pratique artisanale pluriséculaire dans les Abruzzes centrales, en Italie, ou bien le déclin et les tentatives de

1

[EN] Preface

Gianfranco Spitilli, Giovanni Agresti and Luís Costa
English translation by Leah Vandever

This volume is a quintessential account of just a few of the great many meetings that have characterized the six years of the Tramontana Network Project, implemented as part of the Creative Europe Program. This project is dedicated to the documentation, study, conservation, and creative diffusion of the life of those populations living in European rural and mountain areas. It is supported by eight associations committed day after day to fieldwork conducted in as close proximity as possible to the subjects, speakers who are as indispensable and as numerous as the dialogue is endless and rich. The research has resulted in a corpus containing several thousand interviews and archives which are unique in nature, specialised in audio-visual, sound, and photographic documents. The documents presented in this book have been pulled from these specific archives.

The eight testimonies assembled here are organised by a common underlying narrative, and illustrate the changes in social, cultural, economic, and political life of the mountain areas traversed by this project's researchers over time. We find examples of these changes, such as the transformation of the pastoral tradition of Podhale, or in the Polish Carpathians, or even in the southern part of Navarre, in the Spanish Basque country; more still are found in the evolution of land ownership and rural life in the region of Lafões in central northern Portugal, as well as the gradual obliteration of social relationships and lifestyles connected with livestock and farming in the Pyrenean region of French Ariège; there are those environmental, technological and urban changes brought about by earthquakes, landslides, hundreds of years of innovation in artisanal craftsmanship in the Central Abruzzi of Italy, or even the decline and eventual attempts to preserve the language and its accompanying way

sauvegarde de la langue et du système de vie qui l'accompagne dans le département français des Pyrénées Atlantiques. On y mesurera enfin les profonds changements qui ont affecté la vie sociale et familiale dans le territoire, contigu, des Hautes Pyrénées, au cours du XX^e siècle, dus aussi aux guerres – y compris coloniales – ainsi que le bouleversement provoqué par la Seconde Guerre Mondiale et la désertification de la vie rurale suite aux départs de tant d'hommes pour la ligne du front depuis un territoire collinaire dans les Abruzzes septentrionales.

Huit témoignages représentatifs de huit points d'enquête, tous situés dans des espaces européens périphériques et montagnards, éloignés les uns des autres parfois de milliers de kilomètres ; tous reliés, pourtant, par des connexions fines au niveau des styles de vie et des pensées, ou alors par le fait d'avoir connu des mutations comparables, le plus souvent radicales. Celles-ci ont marqué au XX^e siècle un peu toutes les régions du Continent, sous les indéniables différences affectant les histoires particulières de chaque pays. Zakopane, Sartaguda, Aldeia, Montgauch, Salle, Montaner, Clarac, Penna Sant'Andrea sont les lieux où les entretiens ici réunis ont été réalisés entre l'automne 2012 et le printemps 2018, grâce à la participation de témoins nés à partir de 1922.

Akademia Profil, Audiolab, Bambun, Binaural/Nodar, Eth Ostau Comengés, LEM-Italia, Nosauts de Bigòrra et Numériculture Gascogne sont les huit entités associatives engagées dans la documentation, dirigées par les chercheurs ethnomusicologues, anthropologues, artistes sonores, sociolinguistes Maciej Kierzkowski et Magdalena Masewicz-Kierzkowska ; Xabier Erkizia et Luca Rullo ; Gianfranco Spitilli, Luís Gomes da Costa, Mathieu Fauré, Giovanni Agresti, Fabrice Bernissan, tous relevant, à divers titre, du monde associatif, universitaire, éducatif, créatif.

Chaque récit est un fragment de narrations plus complexes et articulées. Chaque récit est, aussi et surtout, le témoignage d'une particulière manière d'entendre l'existence, d'observer le monde d'aujourd'hui, avec le regard à la fois désenchanté, critique et affiné par une longue expérience de la vie. La richesse anthropologique qui s'en dégage nous entraîne au plus profond des mots et des discours, des images mentales et des souvenirs sonores évoqués tout au long du processus de remémoration. Nous nous trouvons pris alors dans les replis des biographies, ou captivés par les lignes de journaux intimes passées souvent sous silence : elles sont à présent mises au jour et en relation avec la vertigineuse épaisseur

of life in the French department of Pyrenees-Atlantiques, in the Western Pyrenees. We will also assess how these changes have affected social and family life in the neighbouring area of the Hautes Pyrenees over the course of the twentieth century, due to wars (including colonial), the turmoil of the Second World War, and the desertion of rural life in a hilly territory of the Abruzzi following the departure of so many men to the front lines.

Eight testimonies represent eight points of inquiry, all situated within European peripheral and mountain areas, sometimes thousands of kilometres away from each other; yet all are intricately connected by ways of life and of thinking, or by having shared similar, often radical, changes. And while each country's particular history has been affected in undeniably different ways, these changes impacted nearly all regions of the Continent during the twentieth century. The interviews gathered here were conducted in Zakopane, Sartaguda, Aldeia, Montgauch, Salle, Montaner, Clarac, Penna Sant'Andrea, between autumn 2012 and spring 2018, thanks to the participation of subjects born after 1922.

Akademia Profil, Audiolab, Bambun, Binaural/Nodar, Eth Ostau Comengés, LEM-Italia, Nosauts de Bigorra et Numériculture Gascogne are the eight associative entities committed to documentation, led by ethnomusicologists, anthropologists, sound artists, sociolinguists Maciej Kierzkowski et Magdalena Masewicz-Kierzkowska ; Xabier Erkizia et Luca Rullo ; Gianfranco Spitilli, Luís Gomes da Costa, Mathieu Fauré, Giovanni Agresti, Fabrice Bernissan, all falling within, in various capacities, the associative, academic, educational, and creative worlds.

Each account is a fragment of a more complex and articulated storytelling. Each account is also, and above all, the testimony of a particular way of interpreting existence, of observing today's world with an outlook which is simultaneously disenchanted, critical, and refined by lifelong experience. The anthropological abundance which emerges draws us deeper into the words used in speech, into the mental images and the sound memories recalled throughout the process of remembering. We find ourselves engrossed by the dog-eared pages of biographies, or captivated by the often forgotten lines in a private journal, now brought back to life and linked to the staggering chronological density of lives lived. They form an anchorage point, an example, and a model for generations to come.

chronologique des vies vécues. Elles se font ancrage, exemple, modèle pour les générations à venir.

La diversité des terrains et la pluralité des approches disciplinaires développées par les différentes parties au projet sont contrebalancées par le choix de privilégier, côté contenus, l'histoire de vie, et, côté technique, l'entretien vidéo, le plus souvent individuel. Ces sources orales, qu'il nous incombe de fixer et restituer ne serait-ce qu'en partie, nous ouvrent plusieurs portes à la fois et nous permettent de lire le monde dans son dynamisme évolutif depuis un angle visuel particulier et dense : ce que le sujet dit sur le monde est en même temps un acte foncièrement autobiographique. La parole dans l'interaction est donc au cœur de la démarche du projet Tramontana, qui valorise, aussi grâce à l'emploi systématique du multimédia et en raison d'un devoir de restitution et de partage, la centralité des témoins, les véritables dépositaires de la mémoire des lieux. On comprend dès lors que les porteurs du projet se situent à mille lieues d'une recherche de terrain « froide », qui effacerait par souci de scientificité formelle les sentiments, les émotions, les hésitations, les redites, les gestes et même les décors domestiques (qui encadrent et remplissent tous de sens la parole de nos témoins), pour ne garder que les contenus référentiels. Il aura fallu aux chercheurs du projet Tramontana, par ailleurs déjà rompus aux enquêtes de terrain, des centaines et des centaines d'interviews pour développer pleinement leur capacité à faire parler la mémoire. Depuis, nous éprouvons tous un besoin de collecter cette parole qui n'a de cesse de nous renseigner, enrichir, surprendre, émouvoir, perturber. Ce livre est donc une courte et dense anthologie de cette parole et de l'interaction dans laquelle elle surgit.

Dans les témoignages recueillis, la parole est parfois thématisée, sous forme par exemple de journal intime : c'est le cas du témoignage de Giovanni Paolone, qui a soigneusement fixé sur la page notamment ses souvenirs de la Seconde Guerre Mondiale. Ou alors elle révèle une toute particulière perception du temps, qui suit moins le calendrier ordinaire que les grands jalons de la vie individuelle et collective. C'est le cas de Giulio D'Addario, pour qui *l'adesso* (le « maintenant ») est quelque part ancré de manière permanente, définitive, au moment, il y a soixante ans, où sa famille et la communauté tout entière de Salle durent s'installer dans le nouveau village, construit *ex novo* à l'abri des éboulements qui avaient rendu inhabitable l'ancien bourg. Cette parole collectée peut

The diversity of terrain and the plurality of disciplinary approaches developed by the different parts of the project have been counterbalanced by the choice to prioritise, in terms of content, life stories as well as, in terms of technique, video interviews (most often individual). These oral sources, which it is incumbent upon us to set and restore, if only in part, open many doors at once, allowing us to see the world in all its changing dynamism from an angle which is both specific and substantial: what a subject says about the world is a fundamentally autobiographical act. Therefore, the speech uttered within interactions is at the heart of the Tramontana Project's approach, which, thanks to the systematic use of multimedia and because of its commitment to restoration and sharing, emphasises the centrality of its subjects, who are themselves the very repository for the memory of places. We understand that the work done by the project leaders is far from "cold" field research, which would remove feelings, emotions, hesitations, repetitions, gestures, or even the home setting, (all which help structure and provide meaning to the subject's speech) in order to keep only repository content for the sake of formal scientificness. It took the Tramontana Project researchers, already experienced with fieldwork, hundreds and hundreds of interviews to fully develop their ability to compel memories to speak. Hereafter, we all feel a strong need to collect this speech which never ceases to enlighten, enrich, surprise, move, and unsettle us. This book is thus a short and dense anthology of this speech and the interaction from which it arises.

In the collected testimonies, speech is sometimes themed, for example in the form of a private journal such as the case of Giovanni Paolone's testimony, who, with great care, committed his memories of the Second World War to paper. Or, instead it may present someone's perception of time, following that familiar calendar of life's great milestones, both individual and collective. Such is the case of Giulio D'Addario, for whom the « *adesso* » (the "now"), is rooted permanently somewhere sixty years ago in the moment where his family and his entire community of Salle were forced to move to a new village out of the way of the landslides that had rendered their former home uninhabitable. This type of collected speech may reveal deep-rooted suffering, particularly when spoken in a regional or minority language which was once stigmatised (and is, to a certain extent, still today), as in the case of Occitan, reflected in the interview of Miquèu Dantin. Language which is still, however, the preferred tool of interaction and which reveals the subject's inner self and their increasingly peripheral

par ailleurs révéler une souffrance profonde, enfouie, lorsqu'elle est prononcée dans une langue régionale ou minoritaire, jadis (et, en quelque sorte, encore aujourd'hui) stigmatisée, en l'occurrence l'occitan, comme il ressort de l'entretien à Miquèu Dantin. Langue qui se fait cependant outil privilégié dans l'interaction et qui permet de dévoiler le sujet intime et son positionnement de plus en plus périphérique – et, parfois, critique – par rapport à un monde toujours plus rapide et en perte de repères. C'est la parole, aussi, du couple formé par Alice et Raymond ainsi que celle de l'agriculteur Jean-Pierre Vives. Mais la parole que nous nous devons de collecter peut davantage résonner sur fond de silence. Les recherches menées en Navarre mettent en rapport un monde qui disparaît face à un vide qui avance et remplit l'espace. Le témoignage de l'éleveur Ángel fait aussi une part importante à la communication homme-animal, un langage essentiel dans le cadre du projet Tramontana. À travers le témoignage de Józef Słodyczka-Maśniak, le terrain polonais nous projette lui aussi dans le milieu pastoral et nous permet d'aborder, cette fois-ci à l'autre bout des montagnes européennes, les aspects para-, épi- et extralinguistiques du paysage sonore, de la communication non verbale, du comportement magique. Enfin, le récit d'Henrique de Figueiredo, ancien *criado de servir* (« serviteur ») nous rappelle combien étaient difficiles les conditions de vie dans le monde rural, notamment lorsque le système social était loin d'être véritablement démocratique. Sa parole surgit dans un cadre très particulier : l'une des dernières *vendas* traditionnelles, lieu par excellence de la rencontre, de l'échange commercial et de la conversation.

Pour conclure, à une lecture attentive ces entretiens nous livrent des détails qui, par-delà les thèmes qu'ils véhiculent, témoignent tous d'un corpus dense et littéralement infini d'« émanations » de spécificités, corpus qui souvent est oublié ou négligé, normalisé ou interprété en fonction des cadres herméneutiques courants. Nous croyons que chaque individu, chaque lieu, chaque chemin, chaque rencontre, chaque arbre, chaque dénivelé du terrain, chaque expression orale, chaque accent, chaque mouvement du corps, chaque animal d'élevage ou de compagnie etc. révèle un être-dans-le-temps-et-dans-l'espace foncièrement irréductible. Il s'agit là de quelque chose que les peuples anciens ressentaient spontanément mais que les sociétés contemporaines, marquées par leurs dynamiques intrinsèques d'uniformisation économique, sociale et culturelle, tendent à dévaloriser, comme si ces spécificités étaient juste des « débris de temps révolus », qui lentement se dissolvent.

place—sometimes critically so—in a fast-paced world which is becoming less and less recognizable. It is this type of testimony which is also given by the couple Alice and Raymond, as well as the farmer Jean-Pierre Vies. Yet the speech that we are compelled to collect may resonate better against a backdrop of silence. The research done in Navarre describes a disappearing world in the face of an advancing emptiness moving forward to fill the space. The testimony of the farmer Àngel is also an important part of the discussion of the communication between man and animal, an essential language in the scope of the Tramontana Project. Through the testimony of Józef Słodyczka-Maśniak, the Polish terrain brings us into a pastoral environment, this time on the other side of European mountains, and allows us to touch upon the para-, epi- and extralinguistic aspects of the sounds of the landscape, non-verbal communication, and some mystical practices. Lastly, the account of Henrique de Figueiredo, former *criado de servir* (“servant”), reminds us just how difficult the living conditions of the rural world were, especially with a social system that was far from democratic. His testimony arises from a very distinctive setting as one of the last traditional vendas, the meeting place par excellence for trade and conversation.

In conclusion, a close reading of these interviews gives us details which, beyond the themes conveyed, all testify to a substantial corpus of literally infinite “emanations” of specificities, a corpus which is often forgotten or neglected, normalised or interpreted according to current hermeneutical frameworks. We believe that each individual, each place, each path, each meeting, each tree, each slope in the landscape, each oral expression, each accent, each body movement, each farm animal or pet, etc. reveals a fundamentally irreducible being of that time and space. This is something which ancient peoples felt naturally but that contemporary societies tend to devalue, clouded by the intrinsic dynamics of their economic, social, and economic homogenisation, as if these peculiarities were just “debris left from time long since passed”, slowly dissolving away.

It may be that the memory sheltered in this book shows just how complicated it is to talk about “European diversity” without, at the same time, exercising empathy with the history, the changes, the challenges and even the suffering of our “micro-local” spaces. Given the resilience of these fading lights of memory, scattered across the corners of our continent, the reading of this volume opens up a hypothesis: There

Il se peut que la mémoire abritée par ce livre suggère jusqu'à quel point il est compliqué de parler de « diversité européenne » sans pratiquer en même temps des exercices denses d'empathie avec l'histoire, les changements, les défis et même avec les souffrances de nos espaces « micro-locaux ». La lecture de ce volume, au vu de la résilience portée par les faibles lumières de la mémoire, éparses dans les recoins de notre continent, s'ouvre sur une hypothèse : il n'est pas de construction collective sans une attention sincère et engagée à l'égard du subjectif et du spécifique.

cannot be any collective work without a sincere and committed attention
consideration of what is subjective and what is specific.

2

[PT] **Nascido para servir**

Henrique de Figueiredo (76 anos em 2013), Aldeia (Município de São Pedro do Sul, Portugal), 27 junho 2013, entrevista com Luís Costa (Binaural/Nodar)

O contexto rural do norte e centro português, do qual a sub-região de Lafões faz parte, é caracterizado por um sistema de propriedade fundamentalmente minifundiário, ou seja de propriedades familiares de pequena ou média dimensão, cujas origens tanto têm a ver com as características geomorfológicas da região, predominância de montanhas e vales com propriedades agrícolas conquistadas arduamente à natureza, como com os antecedentes medievais da propriedade fundiária em que os domínios senhoriais entregues pelos reis a nobres e soldados continuaram, muitos séculos mais tarde, a ser inalienáveis, indivisíveis e não passíveis de partilha por morte dos seus titulares. A juntar a estes fatores, o próprio regime legal de heranças fundiárias só foi estabelecido a partir do século XVIII e com muitas resistências locais, pois a situação normal era a de evitar o fracionamento da propriedade para assegurar a sua rentabilidade, em que pai e mãe podiam beneficiar um único filho ou filha, colocando os restantes irmãos numa situação de profunda desigualdade.

Apenas a partir do século XIX se foi gradualmente democratizando o acesso à terra devido a uma legislação cada vez mais respeitadora dos direitos sucessórios e, já no século XX, devido às próprias mudanças sociais, em que muitos dos herdeiros dos antigos senhores das terras acabaram por abandonar o mundo rural por terem conseguido estudar e por conseguinte terem passado a viver nas cidades, pelo que as essas terras puderam finalmente, após séculos de servidão, ser compradas por herdeiros das antigas famílias de “criados de servir”, ou seja de servos domésticos assalariados e/ou com pagamento em proporções da produção agrícola e que não tinham até esse momento qualquer terra em seu nome, apenas o direito de cultivar pequenas hortas em redor das casas cedidas pelos proprietários.

[EN] **Born to serve**

Henrique de Figueiredo (76 years old in 2013), Aldeia (Municipality of São Pedro do Sul, Portugal), 27 June 2013, interview with Luís Costa (Binaural/Nodar)
English translation by Rui Costa

The rural context of northern and central Portugal that the Lafões sub-region is part of is characterized by a system of property fundamentally based on smallholdings, that is, small or medium-sized family properties whose origins have a lot to do with the geomorphological characteristics of the region: the predominance of mountains and valleys with agricultural properties arduously cut into the landscape, the medieval antecedents of land property in which the estates handed over by the kings to nobles and soldiers continued, even centuries later, to be inalienable, indivisible, and not subject to be divided following the death of their holders. In addition to these factors, the legal system of land inheritance was established only after the eighteenth century and with a great deal of local resistance, since the normal situation was to avoid splitting the property to ensure its profitability, in which the parents would benefit a single son and thus put his siblings in a situation of profound inequality.

It was only after the nineteenth century that access to land was gradually democratized through laws that were more respectful of inheritance rights and, in the twentieth century, the social changes that made many heirs of the former landlords end up abandoning the rural world since they were able to study and move to the cities. So, these lands could finally be purchased by the heirs of the old families of servants, that is, domestic workers who often would only be paid in goods, in proportion to the agricultural output of the estate, and who didn't own any land but were allowed to cultivate small vegetable gardens around the houses owned by their landlords.

A entrevista ao senhor Henrique de Figueiredo, antigo criado de servir da aldeia de Aldeia (toponímico curioso), município de São Pedro do Sul é reveladora das condições em que viviam muitos assalariados rurais do interior português, em que a iniquidade e a discricionariedade eram comuns. Não obstante, mesmo os mais pobres tinham os seus momentos de diversão, como os bailes tradicionais “mandados” aos quais muitos jovens rapazes chegavam depois de andarem horas a pé, desde a sua aldeia. A entrevista foi realizada numa das últimas “vendas” tradicionais, misto de taberna e de loja de venda de produtos de necessidades básicas e que serviam também de ponto de encontro para longas conversas, principalmente nos dias de inverno ou nas tardes quentes de verão.

- Pode-me dizer o seu nome completo?
- Henrique de Figueiredo.
- Henrique de Figueiredo. E nasceu em que ano?
- Eu nem sei quando nasci. Eu não devia ter nascido. Henrique de Figueiredo e fiz agora setenta e seis anos.
- Setenta e seis... Então nasceu em 1937, por aí...
- Deve ser, mais ou menos.
- Não sabe o dia?
- O dia? Eu sei lá...
- Nasceu no inverno ou na primavera?
- Risos. Eu sei lá. Eu não devia ter nascido, mas nasci.
- Então, nasceu aqui em Aldeia e os seus pais também eram aqui de Aldeia?
- Eram sim senhor.
- Quanto irmãos é que (vocês) eram?
- Éramos três mas morreu um. E já morreram dois e ainda cá ando eu.
- Mas eram todos rapazes?
- Eram todos rapazes.
- Então e a sua vida de moço como é que era?
- Oh, foi sempre a servir, a ganhar pouco e a comer ainda muito menos.
- Portanto, trabalhar para outros?
- Trabalhar sim, para uns patrões que eram daqui mas eram macacos. Matavam sempre lá três porcos, ou bons ou ruins era conforme calhava, mas os chouriços e as chouriças desapareciam, não sei para onde raio é que elas iam. Era para uma filha que tinham em Sul e outro tinham em Espinho e para o criado de servir eram os coiratitos às vezes e... houvesse-os. Agora nem os gatos pegam nos coiratos...

The interview with Mr. Henrique de Figueiredo, a former servant of the village of Aldeia (a curious name since *aldeia* means "village" in Portuguese), municipality of São Pedro do Sul, reveals the conditions under which many rural laborers lived in Portugal, where iniquity and authoritarianism were common. Nevertheless, even the poorest had their moments of fun, such as during the *bailes mandados* (a type of traditional dance party) that many young boys would go to after walking a long distance from their villages. The interview was held in one of the last traditional *vendas*, a tavern and general store that would be the main meeting point in a village and where locals would chat for hours, especially during cold winter days or hot summer afternoons.

- Can you tell me your full name?
- Henrique de Figueiredo
- Henrique de Figueiredo. And what year were you born in?
- I don't even know when I was born. I shouldn't have been born. I'm Henrique de Figueiredo and I have just turned seventy-six years old.
- Seventy-six... So you were born around 1937...
- Probably, more or less.
- You don't know the day?
- The day? I don't know...
- Were you born in winter or spring?
- (Laughter) I don't know. I shouldn't have been born and yet I was.
- So you were born here in Aldeia and your parents were also from Aldeia?
- Yes, sir.
- How many siblings were you?
- We were three but one died. And then two others died and I'm still here.
- All boys?
- Yes, all boys.
- So, what was your life as a boy like?
- Oh, it was always serving, earning little and eating even less.
- So, working for others?
- Yes, working for landlords who were from here but were sneaky. They would always kill three pigs, some good some bad, but the chorizos would always disappear. I don't know where the hell they would go. Maybe they would give them to a daughter they had in Sul and another they had in Espinho and the servant would only get the rind if there was any. Now even the cats won't touch the rind...
- I see...
- My daughter killed two pigs a few day ago and had a lot of rind but the

- Pois...
- A minha filha matou dois porcos um destes dias e teve lá uma porrada de coiratos e os gatos nem lhe pegam, nem lhe pegam...
- E era o que davam antigamente.
- Antigamente, sim.
- Estava há bocadito o outro senhor a dizer do caldo que tomava, não era?
- Pois!
- Como é que era esse caldo? Era caldo de cebola?
- Era caldo de cebola e... e ainda se fosse um caldinho em condições... Agora uma pessoa manda fazer um caldinho de cebola à nossa patroa (à mulher) lá em minha casa, mas manda botar um bocadinho de bacalhau, misturado. Isso é que é uma sopa boa...
- E como é que era, era cebola e mais o quê? Couve?
- Era... e uma batatinha, era sim senhor.
- E isso faziam logo de manhã, não era? Ou era mais ao almoço?
- Não, era por volta das 9h00, conforme. Às vezes a gente levanta-se de manhã e toma um cafezito... Eu sempre que saio da cama, é um copo de café, duas bolachas e pronto. E ando até às 9h00... Depois às 9h00 às vezes como uma sandes e mais um copo (de vinho)... Para *emparar* a barriga...
- Então diga-me, e o que é que fazia antes de casar? Já trabalhava no duro então?
- Ai, se trabalhava no duro... Nem digo nada...
- Diga-me lá como é que era o seu dia, assim por volta desta altura do ano? O seu dia-a-dia como é que era?
- Olhe o dia-a-dia era, aí pelas 10h30 ou 11h00 com uma junta de vacas e uma manada de ovelhas até ao Ameal... Lá em cima... onde está aquela casa...E para lá andava todo o dia... Levava uma codeazita no bolso... Mas ela depois aborrecia-me no bolso e eu comia-a no caminho e depois andava todo dia ao gado, como os lobos. Não havia mais nada, pronto... Só se eu comesse a carqueja ou a queirós... (risos).
- Então e as vacas iam lá para cima e andavam a pastar também, era?
- Era, sim senhor, sempre, sempre.
- Mas era um campo? Era uma leira ou era mato?
- Eram uns lameiros lá para cima, botávamos (as vacas) lá e andávamos lá até à noite.
- Ah, era um lameiro, elas comiam erva...
- E tinha umas nascentes de água ao cimo e elas bebiam quando queriam... Pronto.

cats didn't even touch it...

- And that's what they used to give you.

- In the old days, yes.

- Some other gentleman was talking about the soup he would eat, wasn't he?

- That's right!

- What was that soup like? Was it onion soup?

- It was onion soup but... it wasn't even a good soup... Now when I ask my old lady for an onion soup, she will mix a little cod in. That's a good soup...

- And what was it like. It was onion and what else? Cabbage?

- Yes.... And some potatoes. Yes, sir.

- And you would eat the soup in the morning, right? Or was it more often at lunch?

- No, it was around 9:00 a.m., it would depend. Sometimes I get up in the morning and have a cup of coffee... When I get out of bed, I have a cup of coffee, two biscuits and that's it. And I'm OK until 9:00 a.m. Then at 9:00 a.m. sometimes I eat a sandwich and a glass (of wine)... to fix the belly...

- So tell me, what did you do before you got married? Were you already working hard then?

- Oh, you can't even imagine...

- Tell me, what was your day like around this time of year? How was your day-to-day life?

- Look, from 10:30 a.m. or 11:00 a.m. on I would go with a yoke of cows and a herd of sheep all the way to Ameal... up there... where that house is... and I would be there the whole day... I would bring a piece of bread in the pocket... but I would get hungry and eat it on the way there and then I would spend the whole day running after the cattle, like the wolves. There was nothing else... Only if I would eat *carqueja* or heather shrubs.... (laughs).

- So the cows would go up there and would be grazing too, right?

- Yes sir, always, always.

- But was it a field? Was it a terraced plot or a meadow?

- There were some meadows up there, we would bring the cows there and be there until sunset.

- Oh, I see. It was a meadow, they would eat grass....

- And it had some water springs and they would drink as much as they wanted... That's it.

- So these were your boss's cows...

- Yes, they were my boss's, that's right... And I would go there even when it was snowing... My boss would stay warm by the fire and I would go to

- E então essas eram vacas do patrão...
- Eram do patrão, eram... pois, pois. E muitas vezes vinha, em dias que estava a nevar... E eles ali metidos ao lume eu ia para uma terra que se chama a Poça da Bouça a cortar erva. Ali a cortar erva e toda coberta de neve. Mas olhe que não morri. Se tivesse morrido também pouco se perdia. Era menos um, era menos um. Também há aqui tanta gente.
- E na altura, essas pessoas (os patrões) não pagavam em dinheiro? Ou pagavam em dinheiro?
- Ora bem naquele tempo, era cinco escuditos cada ano que eu ganhava. E dois fatitos de cotim e uma camisa de burel ou como se chamava e lá andei.
- E alguma parte do que se produzia? Nada?
- Não senhor, não senhor. Isso era gente malina. Mas eles já lá estão (já morreram) e eu ainda cá ando.
- Mas olhe uma coisa, mas por exemplo os pais tinham alguma hortita para produzir?
- Os meus pais não tinham nada, a bem dizer. Nem casa, a bem dizer, tinham. Vi-me e desejei-me, mas pronto.
- Eles (os seus pais) já eram de família aqui de Aldeia ou tinham vindo de outro lado?
- Não, eles eram daqui. Eu agora... Tenho duas filhas e já tenho quatro netos e também já têm casas para elas as duas, que o pai (o próprio Henrique) lhes comprou... Que o pai lhes comprou e a mãe... Não foi só o pai... Eu saía daqui para o Ervilhal, Outeiro e Posmil, corria aquilo tudo por ali afora. Chegava lá e os patrões ainda estavam na cama...
- Ah, então trabalhava também para outros patrões?
- Pois, claro... Para depois quando eu saí... Eu também me casei novo... A minha mãe ainda teve que dar a ordem.
- Teve que dar ordem?
- Ainda teve que ir dar a ordem (de autorização), porque eu ainda era menor... Ainda era menor. Foi lá dar a ordem e pronto.
- E a sua mulher também era aqui de Aldeia?
- Não, era aqui desta povoação de Leirados (a dois quilómetros).
- E vocês casaram na igreja de Sul?
- Pois, na igreja de Aveloso de Sul que é a da nossa freguesia.
- A paroquial, exatamente.
- Passámos... O que se passou, passou-se mas trabalhei muito mais a minha mulher, que há cá poucos que fizessem o que eu fiz aos meus filhos... ou seja, às minhas filhas que eu não encarreirei para rapazes, foi só para rachadas (raparigas) (risos).

a place called Poça da Bouça to cut grass. But, look, I didn't die! If I had died, it wouldn't have been a great loss. Only one person less, one person less. And there are so many people here.

- And, back then, did these people (the bosses) pay in cash? Or they didn't?

- Well, back then I would only earn five "escudos" per year... and two ticking suits and one russet shirt, or whatever it was called, and there I was.

- And would you get a part of what was produced? Anything?

- No sir, no sir. These were evil people. But they are already there (they are dead) and I'm still here.

- But, look, did your parents have a little vegetable garden?

- My parents didn't really have anything. Not even a house they had. I toiled and suffered but, anyway...

- Were they (your parents) from this village (Aldeia) or did they come from somewhere else?

- No, they were from here. Now I... I have two daughters and I already have four grandchildren and they already have their own houses that their father (Henrique himself) bought them... not only the father but also the mother... I would walk from here all the way to Ervilhal, Outeiro and Posmil, I would go that far. I would get back and my bosses would still be in bed...

- Oh, so you worked for other bosses too?

- Yes, of course ... And then, when I left home... I got married very young ... My mother had to authorize.

- She had to authorize?

- She had to authorize because I was still a minor... I was still a minor. She went there to authorize and that was it.

- And your wife was also from Aldeia?

- No, she was from the village of Leirados (two kilometers away).

- And you were married in the Sul church?

- Right, in the church of Aveloso de Sul, which is our parish.

- The parish church, exactly.

- We endured... What is in the past, is in the past but I worked very hard along with my wife... There are few people who did what I did to my daughters... I didn't have any sons, only *rachadas* (local slang for girls) (laughs).

- And you only worked as a servant? You never worked in the forest?

- Yes I did... Oh, when they opened the road up to São Macário, we were there working... and we would be so thirsty... Sometimes a woman would

- E você só trabalhava como criado de servir? Nunca trabalhou na floresta?
- Também, também... Ai, quando foi a estrada (aberta) lá para cima para o São Macário, fomos para lá. E lá é que nós passámos sede... Às vezes andava uma mulher, como quem vai para a Ribeira, para a Pena, havia lá uma nascente e uma mulher não fazia outra coisa que passar canecos de água para dar à gente (aos trabalhadores).
- Quando andavam a fazer esta estrada lá para cima (para o monte de São Macário)?
- Sim senhor, quem vai para o São Macário, é por ali acima.
- (Trabalhavam) a partir pedra, a fazer aquilo tudo?
- Pois, até lá morreu um sobrinho meu. Andavam lá a furar fogo (dinamite), os "caraitas" dos guardas abalaram a passear para os petiscos deles, deixaram-nos lá... andavam a furar fogo e depois botou-lhe o lume, olhe... rebentou com ele logo.
- E essa malta era toda aqui das aldeias à volta?
- Eram alguns, os guardas nem eram daqui. Um era de Manteigas. Conhece onde é Manteigas?
- Ali para a Serra da Estrela...
- É...
- E por exemplo, na resina, também andou?
- Na resina nunca andei.
- E na floresta, quando andavam aí os serviços florestais?
- Na floresta andei lá muito tempo. Ganhávamos pouquito, mas também ainda menos fazíamos.... (risos). O trabalho também não era ruim, portanto... Ainda menos fazíamos.
- Mas isso (o trabalho na floresta) foi mas tarde, não foi?
- Foi... Mas ao fim do mês, a notita a gente lá ia para a receber... Era ali... chamavam um de cada vez para a gente receber.
- Havia lá um capataz qualquer...
- Havia... Não era grande rapaz, raios o partam. (voz exterior: Era o Fernando?). Pois... o sujeito é que era de uma raça... Depois havia o de Manteigas, que levou a madeira daqui de Aldeia, levou-a para Manteigas para a casa dele. Nós fomos trabalhar para casa dele. Mas também fazíamos lá umas lides que nem te digo nada. O nosso mata-bicho era sopa de manhã. De manhã, ou às nove horas, à hora que calhasse. A mãe fazia-lhe uma panela de sopa.... No tempo das cerejas, tinha lá umas cerejas muito jeitosas e também ele (o capataz) nem chegava a vê-las, nós comíamos-lhas todas, a gente apanhava-lhe tudo (risos). Veio para aqui de guarda, mas não era rapaz, era macaco.
- Então e você quando andava naquela fase da juventude, antes de casar,

go to a spring on the way to Ribeira, to Pena, and the only thing she did was to carry jugs of water back and forth to give it to us (the workers).

- This was when you were building this road up there (to S. Macário hill)?

- Yes sir, the way to São Macário, up there.

- Cutting rock and all of that?

- Right, a nephew of mine died there. They were there sticking fire (dynamite) inside the rock, the damn' guards went away to have a snack... they left them there ... and then it sparkled and, look, he blew up immediately.

- And these people were all from the villages around here?

- Some were. The guards were not even from here. Do you know where Manteigas is?

- In Serra da Estrela...

- That's it...

- And, for instance, did you also collect resin (from pine trees)?

- I never worked in that.

- And did you work for the forest services, when it still existed?

- Yes, I worked there for a long time. We earned little money but worked even less... (laughs) The work was not bad, so... we worked even less.

- But that (the work in the forest) was later on, wasn't it?

- Yes it was... At the end of the month we would get paid it cash... It was right there ... They would call one at a time to pay us.

- There was a foreman there...

- Yes... He wasn't a good person, damn him! (exterior voice: was he Fernando?). Well... The guy was mean... Then there was another one from Manteigas who took the wood from here in Aldeia, he took it to Manteigas, to his house. We went there to work for him. But we made such a mess there. Our breakfast was soup in morning. In the morning, at nine o'clock or whatever time. His mother would make him a pot of soup.... During cherry picking season, they had very good cherries there but he (the foreman) didn't even see them because we would eat them all... we would pick them all (laughs). He came to work here as a guard, but he was not a man, he was an animal.

- So, when you were young, before you got married, did you like having fun or not so much?

- I had fun. I would go to the dance parties and I would be there all night (exterior voice: to Macieira). Oh yes! We would go to Macieira and to Sequeiros. Do you know Sequeiros?

- It's my mother's village.

- Look, once we arrived at Sete Fontes and a man was there on a porch

gostava de se divertir ou nem por isso?

- Ai divertir, eu ia para os bailes e andava lá toda a noite (voz exterior: "para Macieira"). Ai pois não. Para Macieira e íamos para Sequeiros. Você conhece Sequeiros?

- É a terra da minha mãe.

- Olhe que uma vez chegamos lá a Sete Fontes e um senhor estava lá numa varanda, era passado meia-noite ou mais e ele berrou: "Quem é a malta que vai aqui?" "É a malta assim, assim de Aldeia" (responderam). "Então esperem aí um bocadinho", respondeu. Digo assim para a malta... e eu era um criado de servir... "É pá, será que ele vem para nos tirar a pele à gente?" Mas não, diz ele "Ó meus amigos, venham cá. Vamos aqui à minha adega... (vinha já com um jarrão grande e encheu-o logo de vinho). É para vocês beberem e matarem a sede e agora só vos peço uma coisa, vocês vão ali para baixo para o baile e respeitem-me aquele rapaz de óculos". É que o filho dele não era perfeito, não era bem perfeito (tinha uma ligeira deficiência). E nós, "Ó amigo, nós não vimos aqui para matar ninguém, não senhor". "Sim senhor, e quando vocês tiverem sede e vierem para cima, vinde beber aqui".

- Depois chegámos lá (ao baile) e de que cada terra que fosse quem chegasse ao baile tinha direito a uma valsa. E depois mais seis (cinco) valsas mas, quando chegou a malta de Aldeia já entrava pessoal pela janela dentro. Depois fomos lá a uma casa... e eu era um criado de servir... fui castigado porque ajeitámos (comprámos) lá alguma coisa para comer e quem pagou foi o desgraçado do criado de servir e alguns ricos... também já lá estão (já morreram)... e eu é que tive que largar a massa (o dinheiro). E era um criado de servir, ouviu? Olhe, um o falecido Manuel do Quintal, que era mais velho de que eu um ano, outro um de Sul, era uma malta deles... (voz exterior: não era o Fernando Focas?) Se eles não levaram dinheiro, não o mostraram... e eu é que arrotei (paguei)... para ajeitar algumas coisa de comer, tive que apresentar a nota. É assim, meu amigo.

- Como é que vocês faziam para irem a esses bailes de Sequeiros? Iam a pé?

- Era, íamos a pé, era tudo a pé.

- Então iam por aqui até lá acima a Macieira...

- Íamos em direção à Lageosa, da Lageosa passávamos ao Gafanhão, Sete Fontes e lá estávamos. E era meia noite quando lá chegámos.

- E ficavam lá a dormir em algum palheiro?

- Qual a dormir, era lá a ver o baile. Dançávamos um de cada vez.

- Como é que era esse sistema (dos bailes) que estava a dizer? Cada

(it was past midnight) and he shouted: "Who is that gang?" "We are the gang from Aldeia" (we answered). "Then, wait a minute", he replied. I told my gang... and I was only a servant... "Oh man, does we want to take our skin off?" But no, he said: "My friends, come here. Let's go to my cellar... (He came back with a big jug and filled it with wine). It's for you to drink and quench your thirst but now I only ask you one thing: You go to the dance party but be respectful to the boy with glasses". It happened that his son wasn't perfect, he wasn't quite perfect (he had a slight handicap). And we said: "My friend, we didn't come here to kill anyone, no sir." "Alright... and on your way back if you are still thirsty come here and drink some more."

- Then we got there (to the dance party) and everyone who had just arrived, wherever they were from, they were entitled to dance one waltz. And then, five more waltzes... but when the gang from Aldeia arrived, people were already coming in through the window. Afterwards we went to a house... and I was only a servant... I was punished because we arranged (we bought) there something to eat and the one who ended up paying was the poor servant (me) and some rich guys... they are already there (they already died) ... and I had to pick up the check. And I was only a servant, to you understand? Look, one of them was the late Manuel de Quintal, who was one year older than me, another one was from Sul... (outside voice: was he Fernando Focas?) I don't know if they weren't carrying any money or they just didn't show it... and I was the one who had to cough it up (to pay) ... In order to fix some food, I had to show the money. That's the way it was, my friend.

- How did you guys go to these Sequeiros dance parties? Did you go on foot?

- Yes, we would all go on foot.

- So, you would go up to Macieira...

- We would go towards Lageosa, from Lageosa we would pass by Gafanhão, Sete Fontes and there we were. And we would get there past midnight.

- And then you would sleep on some haystack?

- We wouldn't sleep, we would just go there for the dance party. We would dance one at a time.

- How was this system (of the dance parties) you were taking about? When a group from one village arrived they were entitled... to six waltzes?

- They had the right to six waltzes. One once after they arrived and then (for the remaining five waltzes) they had to wait for their turn.

- The goal was to dance with the girls from Sequeiros?

aldeia que chegava tinha direito... a seis valsas?

- Direito a seis valsas, mas a povoação que chegasse ao baile, tinha direito logo a uma valsa e depois (as restantes cinco valsas) esperavam pela chamada deles.

- Era para dançar com as raparigas de Sequeiros?

- Era, às vezes até dançavam casadas e tudo.

- Casadas também dançavam?

- E não era desrespeito nenhum.

- E os pais sempre a controlar?

- Não, os pais não, não havia lá nada que dizer. Pronto. Depois chegaram lá uns de Parada (de Ester) e esses é que... aquela malta de Parada eram todos meios tolos e traziam uns paus, mas não eram uns paus enfeitados, eram umas trancas.... C'um raio! E eu disse "ai minha Nossa Senhora". Mas pronto, nunca houve nada com eles... Pronto, aí estavam eles a dançar a valsa deles, também... Só uma... e depois esperarem (pelas restantes). Eu saí de lá (do baile), já o sol estava a entrar pelas janelas adentro.

- E o que é que se dançava nessa altura? Era a valsa e mais? Era só valsa?

- Eram, eram as danças para quem soubesse dançar. Quem não soubesse dançar sentava-se lá.

- E a contradança também se dançava, aquela que dançam todos?

- Não senhor, não havia lá nada disso. Isso para dançar, eu era um herói naquele tempo, agora estou podre.

- Era bom, na altura, para dançar?

- Se era bom... Ainda no ano passado... temos aqui uma festa e andavam lá duas raparigas a dançar (entre elas) e estava aí um rapaz e nós fomos lá para as despertar e elas não quiseram despertar e acabámos a dançar os dois. Olhe, algumas das mulheres até disseram que se mijaram todas... foi uma festa aquilo nós a dançar (risos).

- Então esses eram os bocados ainda mais alegres da vida?

- Eram, eram. Olhe, este ano se estiver melhor da perna também lá vou dançar umas valsas... Vamos lá a ver...

- E esses bailes aconteciam em qualquer época ou era mais no inverno?

- Era em qualquer altura. Nós íamos à Lageosa, íamos ao Gafanhão... Corríamos mundos e fundos.

- Mas nunca lhe deu para tocar um instrumento?

- Não, isso nunca aprendi. Também os tolos que iam comigo também nunca aprenderam. Eles sabiam era beber e comer e depois pagava o agiota (o próprio Henrique).

- Mas você não conheceu a sua mulher num baile porque já a conhecia daqui...

- Yes. Sometimes even married girls danced and all.
- Married girls also danced?
- Yes, and it wasn't disrespectful.
- And the parents were always controlling, right?
- No, not the parents, there was nothing there to talk about. Then a group from Parada (de Ester) would arrive and these were the ones... the gang from Parada was completely crazy and they would bring these sticks... but they weren't some little crooked sticks, they are beating sticks... Damn them! And I said "Oh my Our Lady". But I never had any trouble with them ... All right, they would be there dancing their waltzes too ... Only one ... and then they had to wait (for the rest). I would leave (the dance party) when the sun was already coming in through the windows.
- And what did you dance back then? Was it only waltzes or anything else?
- They were dances for those who knew how to dance. Anyone else would just sit there.
- And what about the *contradança*, that dance where all join in?
- No sir, there was nothing of the sort. I was a dancing hero back then. Now I'm totally wasted.
- Dancing was popular back then?
- Indeed it was... Even last year ... we had a feast here and two girls were dancing together and a boy and I went there to try to separate them but they didn't want it and I ended up dancing with the boy. Look, some women told me they laughed so hard they almost peed themselves. It was quite the party, with us dancing (laughs).
- So those were the happiest moments?
- They were, they were. Look, this year if my leg gets better, I'm going to dance some waltzes... Let's see...
- And did these dances happen in any season or more often in the winter?
- They happened in any season. We would go to Lageosa, to Gafanhão ... We would go around the world and back.
- But you never tried to play an instrument?
- No, I've never learned an instrument. Nor the crazy boys that would go with me to the dance parties. What they knew was to drink and eat and then the moneylender would pay (Henrique himself).
- But you didn't meet your wife at a dance party because you already knew her from here...
- No, when my wife wasn't even born I was already at her feet... I never left her... (outside voice: "He didn't let her run away!").
- So, you and she have a big age difference...
- No, it's only one year. She is one year older than me.

- Não, a minha mulher ainda não tinha nascido e eu já estava ao pé dela... Não a deixei... (voz externa: "Não a deixou fugir").
- Então têm uma diferença de idades grande...
- Não, é só de um ano. Ela é mais velha do que eu um ano.
- Houve muitos que foram casar longe por causa dos bailes, não foi?
- Eles iam atrás da riqueza, mas eu não fui atrás da riqueza, arranjei uma mulher para trabalhar e isso é que me interessou.

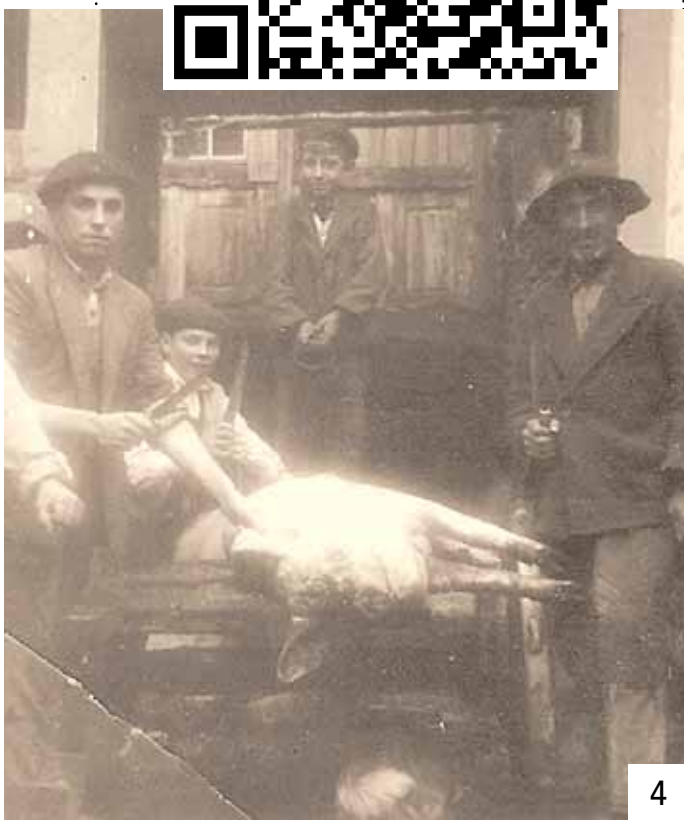
- Some people ended up marrying far away from home because of the dance parties, isn't that so?
- They went after the wealth, but I didn't go after the wealth. I got myself a woman to work with me and that's what interested me.



1. [PT] Henrique de Figueiredo na venda de Aldeia (município de São Pedro do Sul)
[EN] Henrique de Figueiredo at Aldeia's village general store (municipality of São Pedro do Sul)
2. [PT] Peregrinação ao Monte São Macário, 1971 (Arquivo Digital Binaural Nodar)
[EN] Pilgrimage at Mount São Macário, 1971 (Binaural Nodar Digital Archive)



3



4

3. [PT] Peregrinos subem ao topo do Monte São Macário, 1971 (Arquivo Digital Binaural Nodar)
[EN] Pilgrims climb to the top of Mount São Macário, 1971 (Binaural Nodar Digital Archive)
4. [PT] Matança do porco com ajuda de criado de servir (à direita), 1947 (Arquivo Digital Binaural Nodar)
[EN] Pig slaughtering with the help of a servant (on the right), 1947 (Binaural Nodar Digital Archive)

3

[IT] La campagna e le guerre

Giovanni Paolone (90 anni nel 2012), Penna S. Andrea (Provincia di Teramo, Italia), 22 novembre 2012, intervista di Gianfranco Spitilli (Bambun)

Giovanni Paolone ha una memoria vivida di tutta la sua vita, ricorda ogni dettaglio come in una permanente visione. Lo dice lui stesso: "ricordo tutto, me lo vedo ora come vedo questo bicchiere qui". Nell'intervista ha voluto testimoniare soprattutto i suoi ricordi della Seconda Guerra Mondiale, un evento che ha segnato la sua memoria per sempre, che riaffiora in mille racconti, che ha raccolto in un diario e in una serie di scritti che ha provato a redigere. Conserva gelosamente i documenti di prigionia, le tessera del campo, alcune foto; ricorda la grande povertà che precedette i conflitti bellici, le campagne svuotate di persone, di giovani uomini costretti a combattere, come ricorda i racconti di suo padre della Grande Guerra, della paura di morire che spingeva tanti a infortunarsi volontariamente per sfuggire al massacro del fronte.

-Storia lunga?

- Eh, lunga. Io mi ricordo di tutto quello che ho fatto, da quando sono nato, proprio, e poi quando ho cominciato la vita militare, la guerra, la prigionia, mi ricordo tutto. Se ti metti a leggere, qui c'è il diario.

- Questo diario quando lo hai scritto?

- Nel 1943.

- Dove?

- In Germania, quando ero prigioniero.

- In che posto? Dove sei stato prigioniero?

- C'è anche il campo di concentramento, qui segnato. A Stargard, a Greifswald, e poi un altro campo di smistamento, il 9°C era chiamato, dalle parti di Nordhausen, la regione della Turingia, che poi là era un campo di lavoro, dove ho lavorato quindici mesi in una fabbrica di motori di carri armati; io ho lavorato quindici mesi da tornitore, fresatore, a millesimi.

[FR] La campagne et les guerres

Giovanni Paolone (90 ans en 2012), Penna S. Andrea (Province de Teramo, Italie),
22 novembre 2012, entretien avec Gianfranco Spitilli (Bambun)
Traduction en français par Mathilde Anquetil

Giovanni Paolone a la mémoire vive ; il se souvient de toute sa vie, dans tous les détails, comme dans une vision permanente. Il le dit lui-même : « Je me souviens de tout, je le revois aujourd’hui comme je vois ce verre, là devant moi ». Durant cet entretien il a tenu à témoigner surtout sur ses souvenirs de la Seconde Guerre Mondiale, un évènement qui a marqué sa mémoire à jamais : le thème resurgit dans une multitude de récits, il en a recueilli dans son journal de guerre et il a tenté de rédiger une série de textes. Il conserve jalousement les documents de la période où il fut fait prisonnier de guerre, la carte d’inscription du camp, quelques photos ; il se souvient de la grande pauvreté qui précéda les conflits armés, les campagnes vidées de leurs habitants, les hommes contraints à monter au front, dans leurs années de jeunesse ; il se souvient aussi des récits de son père sur la Grande Guerre, l’effroi et la peur de mourir qui poussait certains à s’automutiler pour fuir le massacre des premières lignes.

- C’est une histoire longue ?

- Ah ça oui, c’est long ! Je me souviens de tout ce que j’ai fait, depuis que je suis né, tout, tout, et puis quand j’ai commencé la vie militaire, la guerre, la prison, je me souviens de tout. Et si tu veux lire, là il y a mon journal.

- Ce journal de bord quand est-ce que tu l’as écrit ?

- En 1943.

- Où ça ?

- En Allemagne, quand j’étais prisonnier de guerre.

- A quel endroit ? Où est-ce que tu as été prisonnier ?

- Là c’est marqué le camp de concentration. A Stargard, à Greifswald, et puis un autre camp de triage, on l’appelait le 9^{ème} C, du côté de

- Prima della guerra c'era la miseria, vero?
- Nel 1930, quando ho iniziato la scuola io, la cinque lire, non la conosceva più nessuno. A casa mia ci stava sempre, grazie a Dio; ci stava la cinque lire, la cinquanta lire, la cento lire, qualche pezzo da mille lire; per guadagnare mille lire si dovevano vendere tre vitelli a trecento lire l'uno, i vitelli di quattro mesi in quel periodo si vendevano, e noi pagavamo mille lire di fondiaria all'anno...però poi facevi il grano e ti andavi arrangiando, gli agnelli, questo e quell'altro, però era poco, quelli che non possedevano nulla passavano i guai, povera gente.
- Voi c'avevate la terra, la casa...
- Sì, noi avevamo la campagna, e la casa era nostra.
- E quelli che stavano a mezzadria, o i braccianti?
- Quelli Madonna liberaci! C'avevano una campagnola sotto la casa mia, raccolsero dodici quintali di grano, sei loro, sei il padrone, era una famiglia di nove persone, una famiglia numerosa, una volta si pagava la fondiaria, le tasse, sopra i sette figli, capito? A quelli [i governanti] gli interessava che la gente facesse i figli perché dovevano prepararsi per la guerra, difatti poi la guerra la fecero. Nel '30 il pane lo conosceva poca gente, io mi ricordo tutto, poi avevo gli operai a lavorare, a fare la legna, a zappare le vigne, avevamo molte vigne, e si parlava, si ragionava...si alzavano la mattina quando nevicava e non potevano andare a lavorare, e non avevano niente da mettere in bocca; cose dell'altro mondo. Mi ricordo, era Natale una volta, avevo otto-nove anni, ma non so se avevo cominciato la scuola, e allora avevo un operaio che veniva a lavorare, e diceva a mamma (mamma si chiamava Giulia): "Giulia, quando è Natale vengo a mangiare i caggionetti [dolci tradizionali]"; e là da me si usava a fare i caggionetti la sera della Vigilia, si friggevano con l'olio...tu non l'hai visto mai come si fanno i caggionetti...e non è che ne facevano pochi, ne facevano un tavolo come questo qua pieno! Come dei ravioli, fritti. E allora mi ricordo, mia madre li metteva nella sartania [padella], e mio padre manteneva la sartania e li cacciava, con lo schiumarolo [mestolo forato], e ne facevano dei piatti grossi così! E allora nevicava, e diceva "chissà se passa Pietro (si chiamava Pietro questa persona)"; e verso le nove, a Natale, la sera, nevicava a cielo aperto, quando sentimmo "tum tum" alla porta. Andai a vedere, perché mi dissero mamma e papà "questo è Pietro": "allora li posso prendere questi caggionetti?"; "sì sì", e allora entrò, prese un piatto di caggionetti grande così e lo poggiò fuori alla finestra dove non ci nevicava per farli rinfrescare, e se li mangiò tutti! E poi, abitava a Cermignano, doveva tornare a Cermignano, portava un cappotto tutto rovinato, e dentro al cappotto ci portava una seghetta

Nordhausen, la région de la Thuringe. Là-bas c'était un camp de travail, j'ai travaillé là pendant quinze mois dans une usine qui fabriquait des moteurs de chars ; j'ai travaillé quinze mois comme tourneur fraiseur, au millième de millimètre.

- Avant la guerre, y avait la misère, non ?

- En 1930 quand j'ai commencé l'école, la pièce de cinq liras, plus personne la connaissait. Ah chez moi, on l'avait, Dieu merci ! Il y avait la pièce de cinq, de cinquante, de cent et quelques billets de mille liras ; pour gagner mille liras il fallait vendre trois veaux à trois cents liras chacun, les veaux de quatre mois, à cette époque-là, ça se vendait, et nous on payait mille liras d'impôts fonciers par an... Bon, quand même on faisait le blé et on s'arrangeait, les agneaux, une chose et l'autre, mais ça faisait pas beaucoup, et ceux qui ne possédaient rien ils étaient dans la misère, les pauvres.

- Vous, vous aviez de la terre, la maison...

- Oui, nous on avait un peu de terres, et la maison elle était à nous.

- Et ceux qui étaient en métayage, et les ouvriers agricoles ?

- Ceux-là, Jésus, Marie, délivrez-nous du mal ! Il y avait un champ en dessous de la maison, ils avaient récolté douze quintaux de blé, six pour eux, six pour le patron, c'était une famille de neuf personnes, une famille nombreuse ; autrefois on payait les impôts sur les terres, et puis sur les sept enfants, tu te rends compte ? A ceux-là, là-haut, ça les intéressait que les gens fassent des enfants parce qu'ils devaient se préparer pour la guerre, et en effet la guerre ils l'ont faite. En 1930 le pain c'était pas pour tout le monde, moi je m'en souviens, et puis j'avais des ouvriers qui travaillaient, pour faire le bois, pour bêcher la vigne, on avait beaucoup de vignes, et on parlait, on raisonnait... ils se levaient le matin et quand il neigeait et qu'ils ne pouvaient pas aller travailler, et bien ils n'avaient rien à se mettre sous la dent. Misère de misère, c'était un autre monde ! Je me souviens, une fois c'était Noël, j'avais huit ou neuf ans, mais je ne sais pas si j'avais commencé l'école, et alors on avait un ouvrier qui venait travailler, et il disait à maman (maman s'appelait Giulia) : « Giulia, quand ce sera Noël, je viens manger les *caggionetti* [beignets traditionnels] » ; chez moi on avait l'habitude de faire les *caggionetti* la veille de Noël, on les faisait frire dans l'huile... toi tu n'as jamais vu comment on fait les *caggionetti*... et on n'en faisait pas qu'un peu, on en faisait toute une tablée, comme cette table là, plein ! Comme des raviolis mais frits. Et alors je me souviens ma mère elle les mettait dans la *sartania* [poêle], et mon père il les retirait avec l'écumoire, et ils en faisaient des plats grands comme ça ! Et alors il neigeait, et il disait « Va savoir si Pietro va passer »

così lunga...“e questa?” – gli dissi –: “eh, con questa per la strada devo trovare un po’ di legna per scaldarmi”. La miseria era nera. Io abitavo qui vicino, c’era la strada che veniva da Poggio delle Rose, passava qui e andava fino a giù a Ponte Vomano, e mi ricordo che quando era inverno, in giorni come questi, c’era la gelata, e allora vedevi quelli di Poggio che passavo con gli asini e andavano a Ponte a prendere il granturco... mangiavano pizza e polenta, quello era tutto.

- Insomma la miseria ci stava.

- Ci stava! Noi come ti ripeto non abbiamo sofferto la fame, grazie a Dio il mangiare lo abbiamo avuto sempre, granturco, fagioli, patate, grano, tutto.

- Quanti eravate? Quanti figli?

- Eravamo sette più due, nove persone. Prima cinque figli maschi, il primo nel 1917, il secondo nel '18, terzo nel '21, quarto io, nel '22, e un altro il '25, più due figlie femmine nacquero nel '30 e nel '32, più i genitori, nove.

- La mamma come si chiamava?

- Giulia Delli Compagni, erano di sotto a Taverna, Villa Compagni, non so se sei pratico. Mamma era originaria di là.

- Che ti ricordi della mamma?

- Eh, che ti vuoi ricordare, tutto mi ricordo! Mamma veniva da una buona famiglia, aveva un pezzo di terra lì a Villa Compagni che scendeva fino al fosso, con undici file di capanne, cento capanne ogni fila, mille e cento capanne, tutto a uva era, aveva una cantina con oltre cento quintali di vino a quel tempo. Poi sposò mio padre, nel 1914, ebbe il primo figlio nel 1915, che poi morì, si ammalò questo bambino, mi pare che morì a quindici mesi, poi è nato quell'altro il secondo nel 1917, quando mio padre stava a fare la guerra, quella del '15- 18, la fece tutta quanta.

- Ma tuo padre ti raccontava qualcosa della guerra?

- E come no, certo che raccontava! Mio padre sai che fece, per salvarsi dalla guerra? Portava le carrette da battaglione, all'epoca con i muli, col carretto portava rifornimenti e tutto quello che serviva...mise un piede sotto a una ruota e gli ruppe il dito, al piede sinistro, andò in infermeria, per guarire ci volle tempo, e poi lo misero in cucina, e stava a Rimini a fare il cuciniere...la guerra stava su, in Veneto, a Monte Grappa, o Monte Sei Busi sopra Trieste, poi sono stato anche io su a fare il servizio militare, io la provincia di Trieste la conosco palmo a palmo, fino a Postumia. Un primo fratello morì, Nicola, morì su, a Col di Lana, sulle Alpi. Quell'altro, mio zio Giovanni, stava anche su, ci stette molto tempo, e una volta sai che fece? Posizionò il moschetto per spararsi sulla mano, tre volte provò, e non gli sparò, e dovette fare la guerra; quello aveva deciso di spararsi

(il s'appelait Pietro, cet homme-là) ; et vers neuf heures, le soir de Noël, il neigeait à gros flocons, quand on a entendu « toc toc » à la porte. Je suis allé voir parce que papa et maman ils m'avaient dit : « C'est Pietro ». « Alors je peux en prendre des *caggionetti*? », qu'il dit. « Oui oui », et alors il est rentré, il a pris un plat de *caggionetti* grand comme ça et il l'a posé dehors sur le rebord de la fenêtre mais où il ne neigeait pas, pour les faire refroidir, et il les a tous mangés ! Et puis il habitait à Cermignano, alors il devait retourner à Cermignano, et il portait un manteau tout râpé, et sous le manteau il portait une scie longue comme ça... « Et ça ? », je lui ai demandé. « Eh, avec ça, sur le retour je vais trouver un peu de bois pour me réchauffer ». La misère, elle était noire. Moi j'habitais pas loin d'ici, il y avait la route qui venait de Poggio delle Rose, elle passait par ici et allait jusqu'en bas à Ponte Vomano, et je me souviens que quand c'était l'hiver, des jours comme maintenant, il y avait la gelée, et alors on voyait ceux de Poggio qui passaient avec les ânes et ils allaient à Ponte pour chercher du maïs... ils mangeaient de la pizza, de la polenta, et c'est tout.

- En somme il y avait la misère.

- Et comment ! Nous, comme je te l'ai dit, on n'a pas souffert de la faim, Dieu merci, on a toujours eu de quoi manger : du maïs, des haricots, des pommes de terre, du blé, on avait tout ce qu'il faut.

- Combien vous étiez, combien d'enfants ?

- On était sept plus deux, neuf personnes. D'abord cinq garçons, le premier en 1917, le second en 18, le troisième en 21, le quatrième, moi, en 22, et un autre en 25, plus les deux filles qui sont nées en 1930 et en 32, plus les parents, ça fait neuf.

- Ta maman comment elle s'appelait ?

- Giulia Delli Compagni, ils étaient de Taverna, Villa Compagni, je ne sais pas si tu connais. Maman elle venait de là.

- Tu te souviens de quoi, de ta maman ?

- Eh, de quoi je me souviens ! De tout, je me souviens ! Maman venait d'une bonne famille, elle avait un bout de terrain, là à Villa Compagni, qui descendait jusqu'au fossé, avec onze files de vignes sur pergolas, cent treilles par file, ça fait mille cent treilles ; c'était que du raisin noir, et elle avait une cave avec plus de cents quintaux de vin, à cette époque-là. Après elle a épousé mon père, en 1914, et elle a eu son premier fils en 1915, mais après il est mort, il était tombé malade cet enfant-là, et je crois qu'il est mort à quinze mois, puis c'est le second qui est né en 1917, pendant que mon père était parti à la guerre, celle de 1915-18, il l'a faite du début à la fin.

- Mais ton père il te racontait des choses sur la guerre ?

sulla mano per ferirsi, capito? Questo è un fatto vero, mica chiacchiere... non c'era da scherzare.

- E invece tu il militare per quanto tempo l'hai fatto?

- Io, venti mesi, poi altri venti mesi di prigionia, e tre mesi sono stato in Germania in attesa di rimpatrio dopo che sono stato liberato.

- Ma quando sei partito per la guerra?

- Mi hanno chiamato, mi hanno mandato la cartolina...il primo fratello partì nel 1938, il 1° settembre, quello nato nel 1917, quello del '18 doveva partire nel '39, in Libia, allora, non lo fecero partire, fece reclamo, c'era una legge che diceva che se avevi un fratello in guerra non dovevi partire, e rimase, ma l'anno dopo lo chiamarono. E siamo a due. Lo mandarono a Fiume, che ora è in Jugoslavia. Poi c'eravamo quello del '21 e io. Quello del '21 doveva partire nel '41, però aveva già due fratelli sotto le armi, e gli diedero l'esonero per un anno, ma l'anno dopo anche se dieci fratelli stavano in guerra dovevi partire per forza, uno solo lo rimandavano a casa; dunque a lui arrivò la cartolina per partire il 22 gennaio del 1942, e poi arrivò a me che dovevo partire il 2 febbraio, in dieci giorni partimmo in due. E siamo a quattro.

- Quattro in guerra.

- Quattro sotto, in guerra. Il primo era già prigioniero a Sedi el Barran, dopo Tobruk, era arrivato a sessanta chilometri da Alessandria d'Egitto. La guerra cominciò il 10 giugno del 1940, e andava avanti, e allora l'America disse: "camminate, poi vedete che vi fermerete!". E quindi quando arrivarono al confine dell'Egitto ci fu qualche tradimento, invece di arrivarli i rifornimenti, la benzina per carri armati e per i camion, gli arrivarono i fusti per le navi, e allora l'America si preparò e sganciò l'offensiva forte, e così il primo dei fratelli finì prigioniero, che poi in seguito fu mandato in India. Quando partii io il primo già stava in India, prigioniero, a Bombay. Parecchi di Penna S. Andrea finirono in India, ce n'erano tanti con mio fratello. Sono tornati tutti.

- Come si chiamava il primo?

- Nicola.

- E quello che andò a Fiume?

- Berardino Paolone. Fece la guerra in Jugoslavia, ma dopo una settimana la Jugoslavia fu occupata, nel 1941, e allora rimase là, negli stati balcanici. Da Fiume andò in Dalmazia, in Montenegro, in Serbia, ha girato tutto, e ha passato i guai.

- Poi è tornato?

- Sì sì! Allora poi quando ci fu la capitolazione dell'Italia, nel 1943, quello stava là, prima lo avevano rimandato una volta, in licenza, dopo dieci

- Ah ben oui, c'est sûr qu'il en racontait des histoires ! Mon père, tu sais ce qu'il a fait, pour en rescaper de cette guerre-là ? Il menait les charrettes du bataillon, à l'époque c'était avec des mules, et avec la charrette il rapportait les vivres et tout ce qui servait... eh bien il a mis un pied sous une roue et il s'est cassé un doigt de pied, le pied gauche, et il est allé à l'infirmerie ; pour guérir il faut du temps, et puis ils l'ont mis aux cuisines, comme ça il est resté à Rimini pour faire le cuisinier... La guerre elle était plus haut, en Vénétie, à Monte Grappa, ou le Monte Sei Busi au-dessus de Trieste. Et puis moi aussi je suis allé à au Nord pour le service militaire : moi la province de Trieste je la connais comme ma poche, jusqu'à Postumia. Et puis un de ses frères est mort, le premier, Nicola, il est mort là-haut à Col di Lana, dans les Alpes. Et puis l'autre, mon oncle Giovanni, il y était aussi, et il y est resté longtemps là-haut ; et tu sais ce qu'il a fait un jour ? Il avait placé le fusil comme pour se tirer dans la main, il a essayé trois fois, mais il n'a pas tiré, et alors il a dû faire la guerre ; il avait décidé de se tirer dans la main pour se mutiler, tu te rends compte ! Ça c'est un fait, vrai de vrai, pas des balivernes... On rigolait pas.

- Et toi par contre, le service militaire tu l'as fait pendant combien de temps ?

- Moi vingt mois, et puis encore vingt mois de camp de détention, et trois mois j'ai été en Allemagne à attendre qu'on me rapatrie après que j'avais été libéré.

- Mais quand est-ce que tu es parti pour la guerre ?

- On m'a appelé, ils m'ont envoyé la carte postale [carte de convocation des conscrits]... Mon premier frère est parti en 1938, le 1^{er} septembre, celui qui est né en 1917 ; celui de 1918 il devait partir en 39, en Libye, alors ils ne l'ont plus fait partir ; il avait fait appel parce qu'il y avait une loi qui disait que si on avait un frère à la guerre, on pouvait ne pas partir, et il est resté mais l'année d'après il a été rappelé. Et on en est à deux. Ils l'ont envoyé à Fiume qui maintenant est en Yougoslavie. Après il y avait celui de 1921 et moi. Celui de 21 il devait partir en 41, mais il avait déjà deux frères sous les drapeaux et ils lui ont donné un an d'exemption, mais l'année d'après même si on avait dix frères à la guerre, on était obligé de partir, un point c'est tout ; il y en avait plus qu'un à la maison ; et lui la carte postale d'appel il l'a reçue pour le 22 janvier 1942, et puis c'est arrivé aussi pour mon tour, et je devais partir le 2 février, en l'espace de dix jours on est partis à deux. Et on en est à quatre.

- Quatre à la guerre.

- Quatre sous les drapeaux, à la guerre. Le premier était déjà prisonnier à Sedi el Barran, après Tobruk, il était arrivé à soixante kilomètres

mesi che era partito, a ottobre del 1942 tornammo io con la licenza agricola da Trieste, quell'altro del '21 che parti dieci giorni prima di me stava a Caserta – che poi doveva andare in Tunisia –, e quest'altro che stava in Jugoslavia lo rimandarono con la legge che se quattro fratelli stavano in guerra uno lo rimandavano a casa. Però dopo quattro mesi lo richiamarono. Io ripartii il giorno dopo di Ognissanti, tornai il 15 ottobre e ripartii il giorno dopo di Ognissanti; l'altro tornò il 25 di ottobre e non ripartì, e quell'altro mi pare che rivenne il 28 e ripartì il 10 di novembre. Partì da casa il 10 novembre, ritornò a Caserta, e il battaglione partì per la Tunisia; per fortuna quando arrivò in caserma il battaglione era già al porto a imbarcarsi – questo è un fatto vero – e la caserma era vuota, allora andò dal comandante e gli disse che era appena tornato, non lo sapeva, e allora restò là, e partì dopo due giorni; la nave con cui doveva partire lui finì sott'acqua...affondata...sai quando il destino non è? Poi ti racconto le mie...e quindi appena arrivò a Tunisi e sbarcò, gli americani lo presero subito prigioniero. Il tempo di dieci giorni, partito da casa, arrivato là e fatto prigioniero! E là finì la Tunisia, poi l'America cominciò a sbarcare all'isola di Malta, a Lampedusa, verso la Sicilia. L'altro fratello tornò negli stati balcanici e fu mandato in Albania; quando ci fu la capitolazione dell'Italia il 9 settembre del '43, quello stava là, e io stavo a Trieste. A me fecero prigioniero i tedeschi, e a lui lo fecero prigioniero là, però c'era un sacco di strada, la Bulgaria, la Romania, l'Ungheria, ci mise un mese, stava verso la Grecia...dopo tanto tempo che non ci sentivamo ci diedero un biglietto postale, ci potevi mettere qualche parola, ma uno al mese, allora una volta scrissi a casa e chiesi: "Ma Berardino dove sta?"...e mi diedero l'indirizzo, stava a Norimberga! Però stava duecento chilometri lontano da me, feci la domanda al comando, al colonnello, può darsi che era possibile con un permesso andarlo a trovare..."assolutamente no", era fuori predominio, non so, erano duecento chilometri. Io poi a Norimberga ci ripassai quando rivenni dalla prigionia.

- E quand'è che ti hanno fatto prigioniero?

- La sera del 10 settembre.

- Di che anno?

- Del '43, sempre del '43! Quando ci fu la capitolazione dell'Italia l'8 settembre. Io la sera dell'8 sentii alla radio, mica c'era la televisione... disse...Badoglio fece il bollettino: "cari italiani, la guerra per noi è finita, difendetevi contro chiunque"...chi era chiunque? Contro i tedeschi, capito? La mattina verso le 4.00...la notte noi facemmo mezz'allegria, la mattina verso le 4.00 sentimmo le cannonate a sparare lì vicino. I tedeschi attaccarono la compagnia italiana. Dicemmo "adesso andiamo

d'Alexandrie en Egypte. La guerre a commencé le 10 juin 1940, et ça continuait, et alors l'Amérique a dit : « Allez-y, avancez, vous verrez bien qui vous arrêtera ! ». Et donc quand ils sont arrivés à la frontière avec l'Egypte il y a eu une trahison, au lieu de leur faire arriver les vivres, l'essence pour les chars et pour les camions, ils ont vu arriver les barils pour les navires, et alors l'Amérique s'est préparée et a lancé une forte offensive, et c'est comme ça que le premier de mes frères a fini prisonnier, et ensuite il a été envoyé en Inde. Quand je suis parti, le premier était déjà en Inde, il y en avait beaucoup de Penna S. Andrea. Ils sont tous revenus.

- Comment s'appelait le premier ?

- Nicola.

- Et celui qui est allé à Fiume ?

- Berardino Paolone. Il a fait la guerre en Yougoslavie, mais après une semaine, la Yougoslavie a été occupée, en 1941, et alors il est resté là dans les Etats des Balkans. De Fiume il est allé en Dalmatie, au Monténégro, en Serbie, il est passé partout et il a eu que des misères.

- Après il est rentré ?

- Oui, oui ! Alors quand il y a eu la capitulation de l'Italie en 1943, lui il était là-bas, avant ils l'avaient renvoyé une fois en licence, dix mois après qu'il était parti ; en octobre 1942 on est rentrés, moi avec la licence agricole depuis Trieste, et l'autre de 1921 qui était parti dix jours après moi, il était à Caserta – et puis après il devait partir en Tunisie – et l'autre encore qui était en Yougoslavie, ils lui ont donné une permission avec la loi qui disait que si quatre frères étaient à la guerre, l'un d'entre eux rentrait à la maison. Mais après quatre mois ils l'ont rappelé. Moi je suis parti après la Toussaint, je suis rentré le 15 octobre et je suis reparti le jour après la Toussaint ; l'autre il est rentré le 25 octobre et il n'est plus reparti, et l'autre encore je crois qu'il était revenu le 28 et qu'il a dû repartir le 10 novembre. Il est parti de la maison le 10 novembre pour retourner à Caserta, et le bataillon est parti pour la Tunisie ; heureusement quand il est arrivé à la caserne, le bataillon était déjà au port en train d'embarquer – ça c'est un fait, vrai de vrai – et la caserne était vide ; alors il est allé voir le commandant et il lui a dit qu'il venait de rentrer, et qu'il savait pas, et alors il est resté là, et il est parti deux jours après ; le bateau avec lequel il devait partir, il a fini sous l'eau, coulé... tu vois, quand c'est pas ton jour, le destin hein ? Après je vais te raconter mes aventures... et donc voilà qu'il venait juste de débarquer à Tunis que les Américains l'ont tout de suite fait prisonnier ! Et là, c'est fini avec la Tunisie, après l'Amérique a commencé à débarquer sur l'île de Malte, à Lampédouse, vers la Sicile. Mon autre frère rentra des Balkans mais il fut renvoyé en Albanie ; quand il

a Trieste", c'erano dodici chilometri, e ci fermarono a un campo dove ci stavano le antenne radio, noi stavamo qua e i tedeschi li vedevamo sulla cima di una collina, a Opicina era detto, dove stava una caserma grossa del Genio, Genio telegrafisti, Genio pontieri, Genio guastatori, Genio di ogni genere, la caserma era oltre quattro ettari di terra, e i tedeschi l'avevano già occupata. E stemmo là tutto il giorno del 9, la sera del 10, ci arrivò l'ordine del capitano: "buttate le armi che adesso andiamo dai tedeschi"; la caserma Vittorio Emanuele III, dove avevo fatto il servizio militare allievi, ci stavano settantatre fanterie. Andammo là, passammo davanti alla caserma, ma non ci fecero entrare in caserma, ci portarono duecento metri più avanti, dove c'era una pista di cavalli, dove facevano le corse dei cavalli, come si chiama...l'ippodromo, là ci inquadrono e ci consegnarono ai tedeschi, i tedeschi ci disarmarono e si misero con le mitraglie tutti attorno...dove vai più? Come ti muovevi un po' sparavano. E allora, ci dicemmo "ora ci portarono in stazione, ci mettono sul treno e ci riportano al di là del Po"; in effetti ci caricarono e ci chiusero con i catenacci, alla stazione c'erano tutti i documenti in terra, gli scaffali devastati, di quelli che se n'erano andati...misero i catenacci, quando arrivammo prima di Monfalcone ci sta un bivio di corsia, che gira a destra e a sinistra, quello a destra riva' su per Postumia, quello a sinistra torna in Italia...e il treno girò a destra, e allora pensammo "si va in Germania". Un vagone era rimasto aperto...avevano attaccato quaranta vagoni, era in salita, ci volevano quasi due locomotive per spingerlo, e andava piano, un po' i macchinisti lo facevano apposta.

- Ma erano tutti prigionieri?

- Tutti prigionieri, e allora quelli stavano là dentro, due soldati non so come fecero, saltarono dal treno quando andavano piano, nell'ultima carrozza c'erano i tedeschi...due fratelli orfani di guerra, li uccisero sulla cunetta, come videro che erano saltati...tzzz [mima la mitragliata], addio. Quando scendemmo dal treno, era il primo vagone di italiani prigionieri che arrivava là, lì alla stazione come ci cominciarono a far scendere ci misero per sei, per andare al campo di concentramento che era a venti chilometri, ci misero per sei allargati e i frastuoni, le luci, il cuore dovette resistere, sentivi: "Italiani, traditori, Badoglio" e ettuuu sputavano, e ci stava un cavalcavia sopra a questa strada, in cima vedevi i tedeschi così [fa il gesto per indicare che erano tanti], donne, uomini, vecchi, ttuuuu ttuuuu sputavano sembrava che nevicasse..."italiani, Badoglio, traditori!". Arrivammo al campo di concentramento, ci mettemmo là dentro, una volta al giorno arrivava un po' di acqua sporca, un po' di patate, qualche pisello là in mezzo, due volte al giorno facevano il controappello, il

y a eu la capitulation de l'Italie le 9 septembre 43, lui il était là-bas, et moi à Trieste. Mais moi j'ai été fait prisonnier par les Allemands et lui il a été fait prisonnier là-bas, mais il y avait bien du chemin à faire, la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie, il y a mis un mois et il s'est retrouvé vers la Grèce... après tant de temps qu'on avait pas de nouvelles, ils nous ont donné un billet de la poste : on pouvait y mettre quelques mots, mais c'était une fois par mois, alors j'ai écrit à la maison et j'ai demandé : « Mais Bernardino, où il est ? »... et ils m'ont donné l'adresse, il était à Nuremberg ! Mais ça faisait deux cents kilomètres de là où j'étais, alors j'ai fait une demande aux supérieurs, au colonel, ça aurait peut-être été possible d'aller le voir, avec une permission... « Négatif, pas question ! », c'était en dehors de leur juridiction, je ne sais pas, c'étaient juste deux cents kilomètres. Après à Nuremberg j'y suis passé quand même mais c'est quand je suis revenu du camp de prisonniers.

- Et c'est quand qu'ils t'ont fait prisonnier ?

- Le soir du 10 septembre.

- De quelle année ?

- De 43, toujours 43 ! Quand il y a eu la capitulation de l'Italie, le 8 septembre. Moi, le soir du 8 j'ai entendu à la radio, y avait pas la télévision... il a dit... Badoglio, il a lu un bulletin : « Chers Italiens, la guerre est finie, défendez-vous contre quiconque... »... et qui c'était ce « quiconque » ? Contre les Allemands, tu comprends ? Le matin vers 4h00... la nuit on avait fêté ça, mais vers 4h00 du matin on a entendu les canons qui tiraient là, pas loin. Les Allemands étaient en train d'attaquer la compagnie italienne. On a dit : « allez, on va à Trieste ». Il y avait douze kilomètres, et ils nous ont arrêtés dans un camp où il y avait les antennes de la radio ; nous on était là et les Allemands on les voyait en haut de la colline, à Opicina à ce qui se disait, où il y avait une grosse caserne du Génie, Génie télégraphes, Génie ponts et chaussées, Génie sabotage, génies dans tous les genres ; la caserne, elle faisait plus de quatre hectares de surface et les Allemands l'avaient déjà occupée. Alors on est restés là toute la journée du 9 ; le soir du 10 un ordre du capitaine est arrivé : « Déposez les armes, maintenant on va avec les Allemands » ; la caserne Vittorio Emanuele III où j'avais fait mon service comme élève militaire, il y avait soixante-trois fantassins. On y est allés, on est passés devant la caserne mais ils ne nous ont pas fait rentrer dans la caserne, ils nous ont emmenés deux cents mètres plus loin, là où il y avait la piste pour les chevaux, comment ça s'appelle, ah l'hippodrome. Là ils nous ont fait mettre au carré et ils nous ont remis aux Allemands, les Allemands nous ont désarmés et ils se sont mis tout autour avec leur mitraillette... Où est-ce qu'on pouvait aller, nous ? Si on

capitano andava sempre con la pistola così, col baffo hitleriano, testa bianca andava sempre con la pistola così. Se ne passò, dal 14 settembre, il 15, 16, 17, 18 per fare il numero, le matricole, io ho anche il numero di matricola qui, ora ti faccio vedere.

- Ma il campo com'era fatto?

- Tutto reticolato, campo reticolato, baracche, il coraggio ci voleva, ogni baracca recintata, ognuna per conto suo, potevi parlare con le altre baracche però parlavi così, non potevi andare da una baracca all'altra. Quando fu fatta l'immatricolazione e tutto stemmo fino al 23 settembre; il 24 settembre fecero le squadre e ci chiamarono, dove trenta, dove quaranta, dove cento, la squadra rossa ne fece sessantacinque, per andare a lavorare con un'azienda a cavare le patate. E allora sessantacinque, due vagoni, e ci portarono in un paesetto. Prima di partire ci fecero l'adunata, nel piazzale grosso di questo campo, si misero due fascisti e un tedesco, seguaci di Mussolini, capito? E dissero chi voleva andare a combattere a fianco dei tedeschi, che venisse avanti, e non avanzò quasi nessuno, e c'era un fascista, italiano, parlava italiano proprio, passò proprio dietro a me, e diceva: "non andate a combattere a fianco dei camerati tedeschi? Andrete a lavorare in campagna e sarete trattati come bestie". Poi si fece avanti un mezzo matto che voleva andare a combattere, due, tre, con le tute neppure vestiti da soldati, e c'era uno vestito da soldato che non si propose e lo portarono a spogliarsi, diedero la sua divisa a quel matto e lui si dovette mettere i suoi cenci. E poi andammo tutti a raccogliere le patate.

- Quindi il ritorno?

- Il 10 giugno. Siamo ripartiti per l'Italia, però dovevamo rientrare dalla Svizzera, e arrivati a Ulm per andare in Svizzera era passato un altro treno prima, di prigionieri, che avevano fatto danni in Svizzera, perché l'italiano è spudorato... "vi hanno salvato la pelle state attenti un po'!". E in Svizzera non si passava, avevano fatto danni alle stazioni dove si fermavano. Chiusero e non fecero passare più e allora costeggiammo il confine della Svizzera e andammo sul fiume Reno a Stoccarda e poi a Ludwigsburg e ci fermammo fino alla metà di luglio mi pare, un altro mese...e là poi facevamo la stessa vita, per mangiare ci dovevamo arrangiare perché non bastava.

- E poi da lì?

- Siamo ripartiti per tornare in Italia, siamo passati a Monaco di Baviera, ci hanno fermato tre giorni a Mittenwald mi pare che si chiami, ai confini tra l'Austria e la Germania, perché siamo ripassati dal Brennero, siamo passati a Innsbruck, e là c'ha fatto l'esibizione di tutto, incartamenti, passaporti.

faisait un geste ils nous descendaient. Et alors on s'est dit : « Maintenant ils vont nous amener à la gare, ils vont nous mettre dans un train et ils vont nous ramener de l'autre côté du Pô ». Alors en effet ils nous ont chargés et ils nous ont enfermés avec des cadenas ; à la gare il y avait tous les documents par terre, les étagères en pagaille, et là ils étaient tous partis... et nous ils nous ont cadenassés. Quand on est arrivés avant Monfalcone, il y avait une bifurcation sur les voies, pour tourner à droite ou à gauche ; ceux qui vont à droite, ils retournent à Postumia, ceux qui tournent à gauche ils rentrent en Italie... et le train il a tourné à droite, et alors on a pensé : « On va en Allemagne ». Un wagon était resté ouvert... ils avaient accroché quarante wagons et on était dans une côte, il aurait fallu presque deux locomotives, alors le train avançait tout doucement, les machinistes ils faisaient un peu exprès.

- Mais c'étaient que des prisonniers ?

- Tous des prisonniers, et alors de ceux qui étaient là-dedans, deux soldats, je ne sais pas comment ils ont fait, mais ils ont sauté du train quand il allait tout doucement ; dans le dernier wagon il y avait les Allemands ... deux frères, orphelins de guerre, ils les ont tués là sur le talus, au moment où ils les ont vus sauter.... Tacatacatac [il mime la mitraillette], adieu ! Quand on est descendu du train, c'était le premier convoi d'Italiens prisonniers qui arrivaient là ; à la gare ils ont commencé à nous faire descendre et ils nous ont mis en rang par six, pour aller au camp de concentration qui était à vingt kilomètres ; ils nous ont mis six par six, éloignés les uns des autres, et tout ce vacarme, les cris, les lumières, et le cœur il fallait qu'il résiste ! On entendait : « Italiens, traîtres, Badoglio » et splash, ils crachaient, et il y avait une passerelle au-dessus de cette route, et en haut on voyait les Allemands, plein comme ça [geste pour indiquer la multitude], des femmes, des hommes, des vieux, et tfouh et splash, ils crachaient à gros flocons, « Italiens, traîtres, Badoglio ! ». On a fini par arriver au camp de concentration et ils nous ont mis dedans ; une fois par jour on voyait arriver un peu d'eau sale, un peu de pommes de terre, deux ou trois pois par ci par là ; deux fois par jour ils faisaient l'appel, le capitaine il allait partout avec son pistolet comme ça, moustache genre Hitler, tête blanche, toujours comme ça avec son pistolet. Et le 14 septembre, le 15, le 16, le 17, le 18, on les a passés à faire les numéros, le numéro d'immatriculation, moi aussi j'ai mon numéro, je vais te faire voir.

- Mais le camp il était comment ?

- Tout barbelé, camp barbelé, des baraques, du courage il en fallait ; chaque baraque était entourée d'un grillage, chacun pour soi, on pouvait parler avec les autres baraques mais on parlait un peu comme ça, on

Di là siamo ripartiti mi pare che è stato il 15, il 16 di luglio, rientrati in Italia la sera del 17 luglio. La mattina del 18 luglio eravamo ad Ancona, a Bolzano ci diedero un panino con le pere, a Trento un pane con le pere senza sale perché non c'era il sale, poi c'ha dato ancora, siamo arrivati a Trento a mezzanotte; la mattina stavamo dalle parti di Rovereto, siamo arrivati a Verona, prima di arrivare a Verona ci hanno fermato la sera, che non si poteva camminare la notte perché a Verona c'erano solo due binari provvisori, la stazione di Verona sembrava un mucchio di terreno lavorato, tutto bombardato, non ci ristava nulla, tutti gli uffici della stazione, tutto macellato, e poi a Verona la sera quando siamo arrivati, era ancora giorno, è uscito questo di Teramo, Lucci Ermanno, lì vicino era accampata una compagnia italiana, di soldati, quelli che avevano fatto la guerra. E mi hanno detto: "Giova' qua ci sta uno del paese tuo, di Cermignano", "Ma chi è?", "Ma dice, pare Saputelli che si chiama", e allora andai là e trovo sto Saputelli, che è morto l'anno scorso, insieme a un amico mio.

- Chi è?

- Il padre di Remo Scarpelli, che fa il magazziniere, Aldino, era della classe del '23, l'ho trovato là. Poi la notte mi ha fatto dormire con lui, è andato a prendere una scatoletta di pesce conservato, è andato a prendere un litro di vino, ha riportato un litro di vino... "Quanto costa mo' il vino Aldi?", "Questo costa novanta lire"... accidenti! Io mi nascondevo i soldi sotto le armi, i soldi italiani, sennò te li levavano, riuscivo a salvarli, pensavo di riportare duecento lire, trecento lire, e invece ci comprai un litro di vino. Poi il giorno dopo siamo ripartiti tardi da su, abbiamo imboccato la via di Modena, a Padova, no, a Mantova siamo passati, perché mica funzionavano tutte quante le strade. Al Po avevano fatto un ponte provvisorio a legno, che quando è passata la macchina del treno, quella a vapore, quando andò ad accelerare lì sopra, iniziò a infiacchirsi, fece uno scatto, gli operari che stavano lavorando scapparono tutti, fece un rumore assordante il ponte che non mi scordo mai. E la sera mi pare che ci trovavamo a Bologna, la mattina appresso fece giorno e stavamo a Falconara, a Falconara il treno non camminava più, scendemmo e facemmo fino ad Ancona a piedi, con un sacco di roba sulle spalle, avevo arrangiato qualcosa capito? Un po' di panni, per rivestirmi quando tornavo. Poi da Ancona arrivammo a Giulianova. A Giulianova, scendo, per Teramo c'era un postaletto piccolo, e c'era uno del mio giro che portava questo postaletto... andammo là e diceva "e mo' non si può salire"... gli dissi: "si può salire o non si può salire io salgo che devo tornare a casa". Da nove mesi erano privi di notizie, capito? Dal mese di novembre non sapevano più niente, se tornava qualcuno a casa o no. Nel '44 poi passò il fronte qui, io l'ultima lettera la

ne pouvait pas passer d'une baraque à l'autre. Quand ça a été fini avec l'inscription, le numéro et tout ça, on est restés jusqu'au 23 septembre ; le 24 septembre ils ont formé des équipes, et ils nous ont appelés ; équipe de trente, de quarante, de cent... L'équipe rouge ils en ont mis soixante-cinq pour aller travailler dans une ferme pour arracher les patates. Et voilà soixante-cinq, deux wagons, et ils nous ont emmenés dans un petit village. Avant de partir, ils nous fait un rassemblement sur la grande place dans ce camp-là, et là il y a deux fascistes et un Allemand qui sont venus, ceux qui soutenaient Mussolini, tu vois ? Et ils nous ont dit que ceux qui voulaient combattre avec les Allemands, qu'ils avancent d'un pas, mais presque personne ne s'est présenté ; et il y avait un fasciste, un Italien, il parlait italien et tout, il est passé juste derrière moi et il disait : « Vous n'allez pas combattre avec les camarades allemands ? Vous allez vous retrouver à travailler à la campagne, vous serez traités comme des bêtes ». Alors il y en a eu un, à moitié fêlé, qui s'est porté volontaire, deux, trois, en salopette, même pas en uniforme de soldats, et il y en avait un en uniforme qui ne s'est pas présenté, ils l'ont emmené pour le déshabiller, ils ont donné l'uniforme à l'autre à moitié idiot et lui il a dû se remettre ses nippes. Et puis on est tous partis pour récolter les pommes de terre.

- Et le retour ?

- Le 10 juin. On est repartis pour l'Italie, mais on devait rentrer par la Suisse, mais une fois arrivés à Ulm pour passer en Suisse, il y avait un autre train qui était passé avant, avec des prisonniers, et ils avaient fait des dégâts en Suisse, parce que l'Italien, il n'a pas de pudeur... « Ils vous ont sauvé la peau, alors faites un peu attention, quoi ! ». Alors voilà, en Suisse on passait plus, ils avaient fait des dégâts dans les gares où ils s'étaient arrêtés. Alors ils ont fermé la frontière et ils faisaient plus passer ; et alors on a longé la frontière de la Suisse et on est allés sur le fleuve du Rhin à Stuttgart et puis à Ludwigsburg, et on y est restés jusqu'à la mi-juillet, il me semble, encore un mois... et là-bas, et bien on continuait le même régime, pour manger il fallait s'arranger parce qu'il n'y en avait pas assez.

- Et de là ?

- On est repartis pour rentrer en Italie, on est passés par Munich en Bavière, ils nous ont arrêtés trois jours à Mittenwald, je crois que ça s'appelait comme ça, à la frontière entre l'Autriche et l'Allemagne, parce que, à la fin, on est passés par le Brenner, par Innsbruck, et là on a dû montrer tous nos papiers, les formulaires, les passeports. De là on est repartis, je crois que c'était le 15, le 16 juillet on était rentrés en Italie, le soir du 17 juillet. Le matin du 18 on était à Ancône ; à Bolzane ils nous avaient donné un casse-croûte avec des poires, à Trente du pain avec des poires, sans

ricevetti il mese di novembre, poi non potetti scrivere più niente, del '44, e io tornai nel '45 il mese di luglio. Allora sai che successe? Questo mi fece salire, e allora mi riconobbe, era del giro mio, ma molto più anziano di me, il fratello di Mannino che morì poco fa, Sabatino si chiamava, che trasportava il postale Teramo-Giulianova da quando era ragazzo, e con mio padre ci era stato, però io non lo conoscevo. Si prese il numero della piastra di riconoscimento, si registrava e poi si vede che la società della Posta scalava, io non lo so, e ci riconoscemmo... "ma tu sei Sabatino?", "e tu sei il figlio di zì Domenico?", "be sì", "e dove sei stato?", e in poche parole dissi "torno dalla Germania, prigioniero", e rimase con la bocca aperta. E disse: "va bene allora andiamo", poche parole. Arrivo a Teramo, era notte. Ora come si fa? A piedi. Quel sacchetto che portavo lo lasciai in una casa, a Teramo, dove c'era uno di Cermignano, il giorno appresso ci andò mio padre a prenderlo e manco azzecò, e allora il giorno dopo ci tornai io. Quando ripartii da Teramo la sera era notte, avevo un paio di ciabatte, di sandali, mi tolsi i pantaloni e me li misi sulla spalla, con la maglietta, faceva un caldo, era il mese di luglio; presi la strada del fosso s. Antonio, a Sardinara, che ho fatto tante volte a piedi mica una, arrivo su a 'Ngelucce c'era una fonte d'acqua, una fontana comunale, c'erano tre quattro donne, e una mi disse "giovanotto, ma dove ritorni, dove ritorni?", poche parole; le dissi "ma fammi capire tu dove abiti?", "quaggiù", "ma dov'è?", "be io sono di là a Recchione, ma di chi sei figlio tu?", "il figlio di Domenico di Calandra", "ah oddio!", conosceva mio padre capito? Lei abitava quaggiù a Recchione, era la zia della maestra che morì quest'anno e che faceva scuola a Penna..."ma ora rivai a piedi là?", "be come faccio?"...ma chi la sentiva quella a parlare, io ero una lepre, e mentre salivo sentii parlare davanti a me ed erano due ragazzotti che scendevano a Ponte Vomano, e cominciammo a parlare, mi domandarono qualcosa, il ponte non c'era a Ponte Vomano, lo avevano fatto saltare, dovetti passare con una passerella così, ripassai di qua e sentii parlare davanti a me, erano quasi le undici e mezza, mezzanotte, ma chi sono questi? Sopra alla Via Nova, dove inizia la Costa della Penna, la costa vecchia dove mo' non passa più nessuno, erano due tre ragazzi, erano di Saputelli..."voi che fate qua?", "andiamo su a Saputelli", "dove esattamente?", "su a Mazzucche", "e che portate?", avevano due sacchetti, un fiaschetto, erano andati a prendere la nafta per la macchina del grano che stava a machinare [trebbiare], ma normalmente a luglio non si machinava..."eh ma quest'anno è una stagione...si è fatta presto". Giunsi qua che era passata mezzanotte, era chiuso, passai da mio zio, chiamai, e non mi voleva far andare via, subito prese il bicchiere e altre

sel parce que du sel, y en n'avait pas, et puis encore une fois, on était arrivés à Trente à minuit. Le matin suivant on était du côté de Rovereto, puis on est arrivés à Vérone ; avant d'arriver à Vérone ils nous ont arrêtés le soir parce qu'on pouvait pas avancer la nuit ; à Vérone il y avait juste deux voies provisoires, la gare de Vérone on aurait dit un tas de terre tout retourné, tout bombardé, il restait plus rien, tous les bureaux de la gare, tout en fatras ; et puis à Vérone le soir quand on est arrivés, c'était encore jour, il y a un gars qui est apparu, un gars de Teramo, Lucci Ermanno ; juste à côté il y avait un campement avec une compagnie italienne, des soldats, ceux qui avaient fait la guerre. Et ils m'ont dit : « Giova', là il y a un gars de chez toi, de Cermignano », « Mais c'est qui ? », « Comment il dit qu'il s'appelle ? Saputelli, je crois », et alors je suis allé voir ce Saputelli, et voilà il est mort l'année dernière, en même temps qu'un autre ami.

- Qui est-ce ?

- Le père de Remo Scarpelli qui travaille dans un entrepôt, Aldino, classe 1923, je l'avais rencontré là. Alors la nuit il m'avait fait dormir avec lui et il est allé chercher une boîte de conserve de poisson et un litre de vin, et il a rapporté un litre de vin... « Combien il coûte maintenant le vin, Aldi ? », « Celui-là il coûte quatre-vingt-dix lires »... Zut alors ! Moi j'avais caché mon argent pendant mon service, mon argent italien, parce que sinon ils te le confisquaient, j'avais réussi à le garder, je pensais ramener deux cents lires, trois cents lires, et bien avec ça j'ai acheté un litre de vin. Et puis un jour on est repartis de là-bas, on a pris la voie de Modène, à Padoue, non, à Mantoue on est passés, parce qu'il faut savoir que les voies elles ne fonctionnaient pas toutes. Arrivés au Pô, ils avaient fait un pont provisoire en bois ; quand la locomotive s'est engagée dessus, une locomotive à vapeur, quand elle a commencé à accélérer, le pont a fléchi, les ouvriers qui étaient en train de travailler, ils ont pris leurs jambes à leur cou, et le pont, il a fait un bruit assourdissant que je n'oublierai jamais ! Et le soir il me semble qu'on s'est retrouvés à Bologne, et le lendemain matin quand le soleil s'est levé et on était à Falconara, et à Falconara, le train il n'allait pas plus loin ; on est descendus et on est allés à pied à Ancône ; moi j'avais un sac plein sur les épaules, je m'étais procuré des affaires, tu vois ? Quelques vêtements pour m'habiller pour quand je rentrerais. Et puis de Ancône on est arrivés à Giulianova. A Giulianova, je descends, pour Teramo il y avait un courrier postal [*postaletto*], et il y avait un gars qui était de mon coin, qui conduisait ce courrier... on est allé là et voilà qu'il me dit : « Et non, y a personne qui monte »... alors je lui fais : « Comment ça, y a personne qui monte, et ben moi je monte parce qu'il faut que je rentre à la maison ». Depuis neuf mois qu'on était sans

cose, ma io ad Ancona lasciai la fame, fino ad Ancona la fame mi si mangiava, ad Ancona mangiai pure il pane con le pere, senza sale, finì la fame, l'appetito.

- E quando sei tornato, poi?

- Quando tornai ripresi normale, ricominciai a mangiare.

- Ma quando ti videro?

- Ah! Non si parlò per niente; mio zio mi fece stare là, e mi si stava per mangiare il cane la notte, aveva un cane femmina, mezzo lupo, io bussai davanti alla porta e incontrai quel cane, ma erano due tre anni che mancavo, era tanto che non ci parlavo, aveva partorito e appena spinsi la porta mi morse, poi uscì mio zio. E la sera prima, anzi due giorni prima era arrivata a casa la notizia che ero morto.

- Chi?

- Io. C'era un mezzo matto che andava indovinando, che indovinava, che sapeva, che faceva con un libro, la buonanima di mamma gli disse: "ma vedi un po'". Il primo era già rientrato, quello che stava a Norimberga, era rientrato i primi di luglio, e allora domandò di me... "eh, sa, ma quello non è sicuro che ritorna", "e perché?", "eh quello sarà morto, mi risulta così". Fortuna che tornai il giorno dopo, e gli mandai (a mia madre) una lettera tramite uno che partiva davanti a me, che andava a Bisenti, lui la mise in mano a un altro giù a Villa Compagni e una ragazza che stava lavorando giù gli portò la lettera, che io tornavo...e la mattina prima di giorno tornai a casa.

- E la mamma?

- Ah! Che parliamo a fare [si commuove]. Non ci contava proprio che tornavo...ma si era rasserenata quando gli arrivò quella lettera...cose tristi.

nouvelle, tu comprends ! Depuis le mois de novembre qu'on ne savait plus rien, si quelqu'un était rentré ou pas rentré. En 44 le front était passé par là, et moi la dernière lettre je l'avais reçue au mois de novembre, après je n'avais rien pu écrire, en 44, et quand je suis rentré on en était rendu à 45, au mois de juillet. Alors tu sais ce qui s'est passé ? Le bonhomme il m'a fait monter, et c'est à ce moment-là qu'il m'a reconnu, c'était un gars du coin, mais beaucoup plus âgé que moi, le frère de Mannino qui est mort, il y a pas longtemps de ça : Sabatino qu'il s'appelait, et il menait le courrier postal Teramo-Giulianova depuis qu'il était jeune, et il avait été avec mon père mais moi je ne le connaissais pas. Il a pris le numéro de la médaille de soldat, on enregistrait alors, et puis faut croire que la société des Postes elle se faisait rembourser, je ne sais pas, mais alors c'est là qu'on s'est reconnu... « Mais alors toi c'est Sabatino ? », « Et toi t'es le fils de tonton Domenico ? », « Ben oui », « Et où t'étais ? », et en quelques mots je lui ai dit « je rentre d'Allemagne, prisonnier de guerre », et il en est resté bouche bée. Et il a dit : « Bien alors on y va », pas de grands discours. J'arrive à Teramo qu'il faisait nuit. Et maintenant, comment on fait ? Ben à pied... Le sac à dos que j'avais je l'ai laissé à Teramo où il y avait un gars de Cermignano ; le lendemain mon père il y est allé pour le reprendre mais il s'est trompé de porte, et alors le jour suivant c'est moi qui y suis retourné. Quand je suis reparti de Teramo le soir, il faisait nuit, j'avais juste une paire de sandales, j'ai enlevé mon pantalon et je l'ai mis sur mes épaules, et le maillot aussi, il faisait chaud, c'était le mois de juillet ; et j'ai pris la route du fossé de Sant'Antonio, à Sardinara, c'est pas la première fois que je le faisais à pied. J'arrive un peu plus haut à 'Ngelucce, là où il y a une source, une fontaine municipale, et il y avait quatre femmes, et en voilà une qui me dit : « Eh jeune-homme, où tu vas, tu rentres où ? », pas besoin de beaucoup de mots ; alors je lui ai dit : « Et toi, dis-moi un peu où tu habites ? », « Par là », « Mais où ça ? », « Ben moi je suis d'ici à Recchione, mais toi tu es le fils de qui ? », « Le fils de Domenico di Calandra », « Oh mon Dieu ! », elle connaissait mon père, tu comprends ? Elle habitait là-bas à Recchione, c'était la tante de l'institutrice qui est morte cette année et qui faisait l'école à Penna... « Et maintenant tu retournes là-bas à pied », « Ben qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? »... Mais j'avais pas que ça à faire de l'écouter bavarder, moi je voulais courir comme un lièvre, et pendant que je montais la côte, j'ai entendu d'autres qui parlaient devant moi : c'étaient deux gars qui descendaient à Ponte Vomano et on a commencé à parler ; ils m'ont demandé quelque chose : le pont, il y en avait plus à Ponte Vomano, ils l'avaient fait sauter, il fallait passer sur une passerelle, alors je suis repassé par là et j'ai entendu parler

des gens qui étaient devant moi, il était sur les onze heures et demie, minuit, et c'est qui maintenant ces gens-là ? Au-dessus de la Via Nova, là où commence la Costa della Penna, la vieille route sur la côte où plus personne ne passe maintenant, il y avait deux ou trois gars, ils étaient de Saputelli... « Et vous, qu'est-ce que vous faites là ? », « On monte à Saputelli », « Et où exactement ? », « Là-haut à Mazzucche », « Et c'est quoi ce que vous portez ? » : ils avaient deux sacs et une bombonne, ils étaient partis chercher du diesel pour la moissonneuse qui était en train de moissonner, mais normalement en juillet on moissonne pas... « Eh, mais cette année c'est une drôle de saison... c'est venu tôt ». Je suis arrivé ici que minuit était passé, tout était fermé, je suis passé chez mon oncle, j'ai appelé et il voulait plus me faire repartir ; tout de suite il a pris les verres et d'autres choses, mais moi à Ancône j'avais laissé la faim, jusqu'à Ancône c'est la faim qui me dévorait, à Ancône j'avais mangé du pain avec des poires, sans sel, et là j'ai plus eu faim, plus d'appétit.

- Et quand est-ce que tu es rentré après ?

- Quand je suis rentré c'est redevenu normal, j'ai recommencé à manger.

- Mais quand est-ce qu'ils t'ont revu ?

- Ah, on n'a pas parlé du tout ; mon oncle m'a fait rentrer, son chien il a failli me manger, en pleine nuit : il avait une femelle, à moitié louve, j'avais frappé à la porte et c'est là qu'il y avait cette chienne, mais ça faisait deux ou trois ans que je lui avais pas parlé, elle avait fait des petits et au moment où j'ai ouvert la porte, elle m'a mordu, et puis mon oncle est sorti. Et bien la veille, ou plutôt deux jours avant, il y a une nouvelle qui était arrivée à la maison, que j'étais mort.

- Qui ça ?

- Ben moi ! Il y avait une espèce de fou qui allait de ça de là en faisant le devin, il disait qu'il devinait, qu'il savait, qu'il faisait ça avec un livre, alors ma brave mère lui a dit : « Ben vois un peu alors ! ». Le premier il était déjà rentré, celui qui était à Nuremberg, il était rentré début juillet, alors elle a demandé pour moi... « Eh, va savoir, mais celui-là c'est pas sûr qu'il rentre ! », « Et pourquoi ça ? », « Eh, celui-là il pourrait bien être mort, moi c'est ce que je vois ». Une chance que je suis rentré le jour suivant ! Et je lui ai envoyé (à ma mère) une lettre par l'intermédiaire d'un gars qui partait un peu avant moi et qui allait à Bisenti ; il l'a remise dans les mains d'un autre à Villa Compagni et une fille qui était en train de travailler là-bas lui a apporté la lettre, que je rentrais... et le matin avant, quand il a fait jour, je suis rentré à la maison.

- Et ta maman ?

- Bah ! N'en parlons pas [les larmes lui montent aux yeux]. Elle n'y comptait plus que je rentrais... mais elle s'était rassérée, quand cette lettre lui est arrivée... c'est des choses tristes.



1

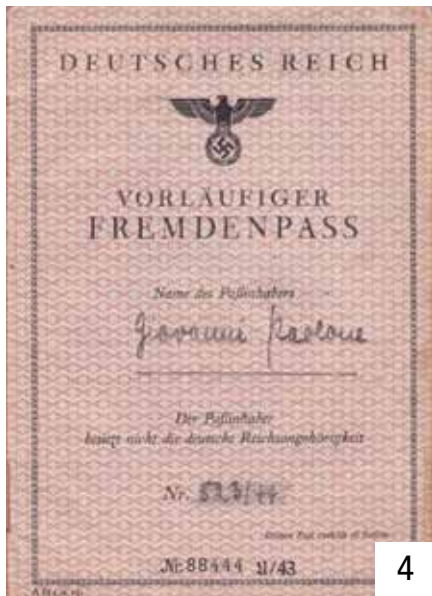


2

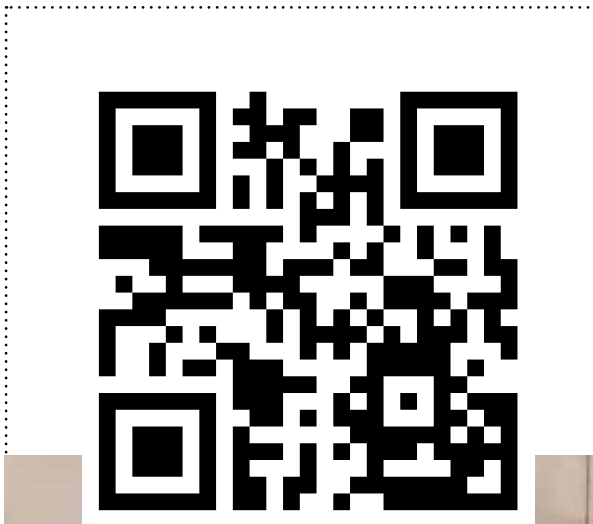


3

1. [IT] Giovanni Paolone legge i suoi scritti sui suoi ricordi di guerra. Penna Sant'Andrea (Teramo), gennaio 2014
[FR] Giovanni Paolone lit ses écrits sur ses souvenirs de guerre. Penna Sant'Andrea (Teramo), janvier 2014
2. [IT] Il diario di guerra di Giovanni Paolone. Penna Sant'Andrea (Teramo), gennaio 2014
[FR] Le journal de guerre de Giovanni Paolone. Penna Sant'Andrea (Teramo), janvier 2014
3. [IT] Giovanni Paolone legge il suo diario, scritto quando era prigioniero di guerra in Germania, gennaio 2014
[FR] Giovanni Paolone lit son journal, rédigé quand il était prisonnier de guerre en Allemagne, janvier 2014



4



5



6

- 4. [IT] Il passaporto temporaneo del III Reich per i lavori forzati nei campi di prigionia in Germania
[FR] Le passeport temporaire du III Reich pour les travaux forcés dans les camps de prisonniers en Allemagne
- 5. [IT] Giovanni Paolone in uniforme militare. Trieste, 6 febbraio 1942
[FR] Giovanni Paolone en uniforme militaire. Trieste, 6 février 1942
- 6. [IT] Fioravante Di Giosia di Cellino Attanasio (TE) e Giovanni Paolone, di fronte alla caserma militare (Trieste, 1942)
[FR] Fioravante Di Giosia de Cellino Attanasio (TE) et Giovanni Paolone, devant la caserne militaire (Trieste, 1942)

4

[IT] Frane e corde

Giulio D'Addario (81 anni), Salle (Provincia di Pescara, Italia), 2 aprile 2016,
intervista di Giovanni Agresti (LEM-Italia) e Daniele Di Bartolomeo

Giulio D'Addario visse da bambino la transizione della popolazione dal vecchio al nuovo abitato di Salle, iniziata negli anni Trenta e compiutasi nel 1958, con sullo sfondo il cambio di regime politico segnato dalla drammatica caduta del Fascismo al termine della Seconda Guerra Mondiale. Dalla casa familiare di Salle vecchio, borgo minacciato da continue frane e duramente colpito dal terremoto della Maiella del 1933, alcuni elementi (porte, balconi, finestre) sono finiti nella casa di Salle nuovo, mentre il resto veniva distrutto per obbligo di legge. Gli anni del trasferimento segnano anche, per la comunità, un profondo, benché non completo, mutamento nell'antico mestiere di cordaio, che da secoli caratterizza il borgo appenninico. Tradizionalmente dedito alla lavorazione delle budella di ovini (e, successivamente, di bovini) per la realizzazione di corde armoniche, in tempi più recenti il cordaio si è applicato maggiormente ad altre realizzazioni: fili per la sutura chirurgica (*catgut*), corde per insaccati, corde da tennis, corde metalliche per strumenti musicali. È proprio quest'ultima la "specialità" di Giulio D'Addario, il quale ancora ragazzo inventò dei macchinari in grado di automatizzare quasi completamente la produzione di questo tipo di corde, arrivando a rifornire un'importantissima azienda nazionale. In questo brano il nostro testimone ci consegna i segreti del mestiere e dell'inventiva, gelosamente custoditi per oltre quarant'anni.

- Sono D'Addario Giulio, nato a Salle vecchio – non a Salle nuovo –, a Salle vecchio... adesso sono in via dell'Impero n. 1, Salle, Pescara.
- «Adesso»... da quanto tempo, quando venne qui?
- Qua son venuto il 19 aprile 1939... c'avevo quattro anni e mezzo, circa...
- Quindi voi siete nato...
- 4-9-1934.

[FR] Éboulements et cordes

Giulio D'Addario (81 ans en 2016), Salle (Province de Pescara, Italie), 2 avril 2016,
entretien avec Giovanni Agresti (LEM-Italia) et Daniele Di Bartolomeo
Traduction en français par Giovanni Agresti

Giulio D'Addario vécut enfant le déplacement de la population du vieux au nouveau village de Salle, transfert entamé dans les années Trente et achevé en 1958 avec, en toile de fond, le brusque changement de régime politique marqué par la dramatique chute du Fascisme à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. De la maison familiale de Salle vecchio, bourg menacé par des éboulements continus et durement atteint par le tremblement de terre qui frappa le massif de la Maiella en 1933, quelques éléments (des portes, des balcons, des fenêtres) furent réemployés dans la maison de Salle nuovo, alors que les murs furent détruits par force de loi. Les années du déménagement forcé marquent aussi, pour la communauté, un profond changement dans la manière même d'envisager et de pratiquer l'ancien métier de fabricant des cordes harmoniques, qui caractérise depuis des siècles ce village des Apennins. Œuvrant traditionnellement à la transformation des boyaux des ovins (et, par la suite, des bovins) pour la réalisation des cordes harmoniques, en des temps plus récents le *cordaro* a différencié son travail, en se consacrant à la réalisation de fils de suture chirurgicale (*catgut*), de filets pour les saucissons, de cordes pour les raquettes de tennis et à la production de cordes en métal pour les instruments musicaux. C'est cette dernière la « spécialité » de Giulio D'Addario, qui encore jeune inventa des machines en mesure d'automatiser presque complètement le processus de production de ce type de cordes, ce qui lui valut de parvenir à approvisionner une entreprise nationale très importante. Dans cet extrait notre témoin nous livre les secrets du métier et de sa capacité inventive, soigneusement protégés pendant plus de quarante ans.

- Je suis D'Addario Giulio, né à Salle vecchio – non pas à Salle nuovo –, à Salle vecchio... maintenant j'habite via dell'Impero n. 1, Salle, Pescara.

- E vi ricordate qualcosa di Salle vecchio, com'era?
- Sì... dopo mi ricordo perché ci andavo quando ero più grosso, ma quello che mi ricordo da ragazzo... l'entrata della casa, la scalinata, il balcone di ferro, che adesso sta qua, mio padre o mio nonno c'aveva messo una fune di corda... una corda, insomma, per scenderlo sotto, per metterlo qua... perché là c'era l'obbligo di abbattere la casa. Era una casa del 1906, nuova, praticamente, fatta con i corridoi in mezzo eccetera eccetera... e un altro ragazzo, che abitava di fronte a me, ha tirato la corda e per poco non andavamo di sotto al balcone... e allora mi è rimasta questa foto, questa paura, questa cosa... e mi ricordo questo particolare...
- Quindi, un pezzo della casa siete riusciti a portarlo qui: il balcone di ferro.
- Sì... tre in ferro... questa porta, che dava su un balcone, stava a Salle vecchio... e di là, al bar, ci stavano due porte della casa di Salle vecchio... ci stavano tre porte e un portone, un portone... che dopo ho rotto io!...
- Quindi, qualche cosa siete riusciti a portarla via...
- Sì... qualche cosa... non mi ricordo bene però, ma insomma, qualche cosa l'hanno portata via. Dopo, questo Salle, l'ha rifatto Mussolini. Ha cominciato nel 193...
- 33!
- 1933! Il 28 ottobre.
- Quindi... chi lasciava Salle vecchio doveva abbattere la casa... e chi non la lasciava? Perché non tutti sono andati via subito...
- Sì, sì, ma dopo non hanno abbattuto più le case. Dopo di questo... anche se hanno rifatto le case qua, là l'hanno... ma noi avevamo una casa fatta come questa, con il corridoio in mezzo, perché mio padre, mio nonno, mio bisnonno facevano il muratore...
- Quindi era stata costruita proprio da...
- ...era una casa nuova, praticamente... a tre piani
- ...da vostro padre, da vostro nonno...
- No... a Salle l'ha fatta mio nonno. Poi, a distruggere, è stato mio padre, mio nonno, eccetera...
- Ho capito... Quando siete venuto qui, a Salle vecchio, c'era ancora diversa gente che ci abitava...?
- Metà e metà.
- E in che via... come si chiamava la via... dove abitavate a Salle vecchio?
- Sì, sì... è la via che parte da Salle nuovo... Via Nova!
- Via Nova?
- Eh... noi... ci stava una casa che dava al... Giardinetto, a Piazza Maranga pare che si chiama... ci stava il numero 2 e poi ci stava casa mia che era 4, 6, 8... la casa di mio nonno.

- « Maintenant »... depuis combien de temps ? C'est quand que vous vous êtes installé ici ?
- Là, je suis venu le 19 avril 1939... j'avais quatre ans et demi, à peu près...
- Donc vous êtes né...
- 4-9-1934.
- Et vous souvenez-vous de Salle vecchio ? Il était comment, le vieux village ?
- Oui... bon, après, je m'en souviens parce que j'y allais quand j'étais plus âgé, mais ce dont je me souviens quand j'étais enfant... l'entrée de la maison, l'escalier, le balcon en fer, qui est là maintenant... mon père ou mon grand-père l'avaient lié par une corde... enfin, une corde pour le descendre, en bas, pour l'emmener ici... parce que là-bas on était obligés d'abattre la maison. C'était une maison de 1906, pratiquement neuve, avec les couloirs au milieu et tout... et un autre enfant, qui habitait en face de moi, a tiré la corde et nous avons manqué être écrasés par le balcon... et alors cette photo m'est restée, cette peur, cela... et je me souviens de ce détail...
- Donc, un morceau de la vieille maison, vous avez réussi à le transplanter ici : le balcon en fer.
- C'est ça... trois en fer... cette porte, qui s'ouvrait sur un balcon, vient de Salle vecchio... et là-bas, au café, il y avait deux portes de la maison de Salle vecchio... il y avait trois portes et un portail... que j'ai cassé moi-même par la suite !...
- Finalement, vous avez réussi à emmener quelque chose avec vous...
- Oui... quelque chose... je ne me souviens pas trop bien, toutefois, mais bref, quelque chose ils ont bien réussi à l'emmener. Après, ce Salle, c'est Mussolini qui l'a refait. Il a commencé en 193...
- 33 !
- 1933 ! Le 28 octobre.
- Donc... ceux qui quittaient Salle vecchio devaient abattre leurs maisons... mais... ceux qui ne le quittaient pas ? Parce que tout le monde n'est pas parti au même moment...
- Oui, oui, mais, après, on n'a plus abattu les maisons. Après ça... même s'ils ont refait les maisons ici, là ils ont... mais nous avons une maison faite comme celle-ci, avec le couloir au milieu, parce que mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père étaient maçons...
- Donc elle avait été construite par...
- ... c'était une nouvelle maison, pratiquement... sur trois niveaux...
- ... par votre père, par votre grand-père...
- Non... à Salle, ça a été mon grand-père. Après, pour la détruire, ça a été

- E si chiamava Via Nuova...
- Via Nuova... che sarebbe la strada da Salle nuovo che va a Salle vecchio alla Piazza Maranga...
- Ho capito...
- E si chiama ancora così, questa via...?
- Sì, sì... via Nuova... Piazza Maranga noi lo chiamavamo Il Giardinetto, l'abbiamo chiamata sempre così...
- Quindi... a Salle vecchio c'era una Piazza Maranga, che voi però chiamavate Il Giardinetto...
- Sì... Il Giardinetto...
- Il Giardinetto, poi...
- ...è rimasto così... soltanto che ci stava una pianta di pino in mezzo che adesso non c'è più...!
- E invece, una curiosità: quando vi siete spostati, voi e gli altri sallesi vi siete spostati qui a Salle nuovo, i nomi delle strade... come li chiamavate, come le chiamavate le strade... voglio dire: dei nomi di Salle vecchio, li avete riportati anche a Salle nuovo?
- No... non credo questo... penso che sono venuto qui... c'è Via dell'Impero perché l'ha fatta Mussolini... per esempio, ci sta una via in fondo... Corde armoniche...
- Sì...
- Eh, a Salle vecchio non esisteva... Corde armoniche non esisteva...
- Non c'era Via dei cordari, a Salle vecchio?
- Ah, forse... le fabbriche dei cordai... le fabbriche, io mo non lo so... c'erano diverse fabbrichette di sallesi che facevano roba di budella però...
- Vostro padre e vostro nonno che mestiere facevano?
- No, no, non hanno fatto corde armoniche, facevano i muratori, tenevamo un bar di generi alimentari... ho fatto io, l'ho cominciato... ho cominciato e ho chiuso... ho cominciato... c'avevo ventinove anni e ho chiuso a settant'anni.
- E dove avevate la fabbrica?
- Qua... sotto il bar e... sopra il bar.
- C'erano molti sallesi... quando voi avevate trent'anni... c'erano altre fabbriche di corde armoniche?
- Sì, ce ne stavano... però... che facevano il *catgut*, i fili per fare l'operazione... ci stava mio cognato che aveva una fabbrica all'entrata di Salle, dall'altra parte... e faceva il *catgut*...
- ... per la sutura chirurgica...
- ... sì, per la sutura chirurgica, per l'interno. Dopo, però... siccome tenevamo il negozio, il bar, però a me non mi piaceva... insomma, le

mon père, mon grand-père, etc...

- D'accord... Quand vous êtes venu ici, à Salle vecchio, il y avait encore du monde qui y vivait ?

- Moitié et moitié.

- Et... dans quelle rue... elle s'appelait comment la rue où vous habitez à Salle vecchio ?

- Oui, oui... c'est la rue qui part de Salle nuovo... Via Nova!

- Via Nova ?

- Eh... nous... il y avait une maison qui donnait sur le Giardinetto, Piazza Maranga je crois qu'elle s'appelle... il y avait le numéro 2 et ensuite c'était chez nous qui était le 4, 6, 8... la maison de mon grand-père.

- Et s'appelait Via Nuova...

- Via Nuova... qui serait la route qui va de Salle nuovo à Salle vecchio, jusqu'à Piazza Maranga...

- J'ai compris...

- Et elle s'appelle encore ainsi, cette rue ?

- Oui, oui... Via Nuova... Piazza Maranga on l'appelait Il Giardinetto, nous l'avons appelée toujours comme ça...

- Donc... à Salle vecchio il y avait une Piazza Maranga, que vous appelez Il Giardinetto...

- Si... Il Giardinetto...

- Il Giardinetto, après...

- ... c'est resté comme ça... sauf qu'avant il y avait un pin au milieu, qui n'existe plus aujourd'hui... !

- Maintenant, une curiosité : quand vous vous êtes déplacés ici, vous et les autres habitants de Salle, les noms des rues... vous les appelez comment ? Je veux dire : est-ce que vous avez retenu quelques noms de rue de Salle vecchio, pour nommer quelques rues, quelques endroits de Salle nuovo ?

- Non... je ne crois pas... je pense que je suis venu là... il y a Via dell'Impero parce que c'est Mussolini qui l'a faite... par exemple, il y a une rue au fond... Corde armoniche...

- Oui...

- Eh, à Salle vecchio ça n'existait pas... Corde armoniche n'existait pas...

- Il n'y avait pas Via dei cordari, à Salle vecchio ?

- Ah, peut-être... les usines des cordai... les usines, là, je ne sais pas... il y avait plusieurs petites usines de sallesi qui faisaient des choses avec les boyaux, cependant...

- Votre père et votre grand-père, ils faisaient quoi comme métier ?

- Non, non, ils n'ont pas fait les cordes harmoniques, ils étaient maçons

corde musicali, ho comprato una macchina... però non rendeva, allora ho cominciato a pensare... non va bene, non va... siccome io da ragazzo sono stato all'officina, ho imparato il meccanico, allora ho fatto quattro macchine che mi sono inventato io...

- Ah!

- ... quattro tipi di macchine: una per fare una [...] più dritto, una per mettere i pallini, una per fare le corde di nylon, e una per fasciare automaticamente filo di argento su filo d'acciaio... l'anima d'acciaio e sopra il filo di rame... e di argento, al 12% di argento però. Però è bianco, il filo. Qualche cosa ve la posso far vedere...

- Volentieri, molto volentieri.

- Quindi, quando hai iniziato, Giulio, tu hai iniziato a fare subito quale tipo di corde?

- Le prime... da studio. Ho cominciato [...] e mi ricordo che mi pagavano una muta 63 lire... eh!

- Questo lo facevi con la prima macchina, con la macchina che ti sei comprato...

- La prima macchina... ma già quando ho cominciato [...] già c'avevo una macchina automatica che mi fasciava la corda. Me l'avevo inventato io.

- Voi le avete brevettate, queste macchine?

- No, non le ho brevettate, non le ho fatte vedere a nessuno, queste macchine automatiche.

- Quindi avete cominciato prima come lavoratore dipendente e poi siete diventato...

- Artigiano, ho cominciato come artigiano...

- Subito?

- Io... c'avevo queste macchine, che lavoravo da sole, e dopo portavo a casa delle donne una macchinetta per mettere i pallini sulle corde... e gli davvo tanto al pezzo... che so... i primi pallini che mettevano gli davvo cinque lire... non so... dieci...

- Quindi tu avevi inventato pure una macchina che potevi trasportare in tutte le case...

- Sì... una fesseria...

- Quante ce n'avevi di queste macchine, una o di più?

- Le macchine per fasciare ce ne avevo cinque... automatiche... dopo ce n'avevo quattro-cinque per mettere i pallini...

- Queste che portavi alle case...

- Alle case, sì... e dopo, c'avevo la macchina sotto, per fare una corda alla volta però diversa dalla prima che avevo, senza ingranaggi... e dopo avevo inventato delle corde per fare il nylon... facevo delle corde di...

et en plus de ça nous avons un bar avec une épicerie... c'est moi qui ai commencé... j'ai commencé et j'ai terminé... j'avais vingt-neuf ans et j'ai terminé à soixante-dix ans.

- Et elle était où, votre usine ?

- Ici... au-dessous du bar et... au-dessus.

- Y avait-il beaucoup de sallesi... lorsque vous aviez trente ans... y avait-il d'autres usines de cordes harmoniques ?

- Oui, il y en avait... mais... elles faisaient le *catgut*, les fils pour les opérations... mon beau-frère avait une usine à l'entrée de Salle, à l'autre bout... et faisait le *catgut*...

- ...pour la suture chirurgicale...

- ...oui, pour la suture chirurgicale. Mais après... puisque nous gérons le magasin, le bar, bref, je n'aimais pas ça... pour les cordes musicales j'ai acheté une machine... mais le rendement n'était pas satisfaisant, alors j'ai commencé à penser... ça va pas, ça va pas... puisque j'avais fréquenté l'usine quand j'étais plus jeune, j'ai appris le métier de mécanicien, et alors j'ai construit quatre machines que j'ai moi-même inventées...

- Ah !

- ... quatre types de machines : l'une pour faire une [...] plus droit, une autre pour mettre les boutons, une encore pour faire les cordes en nylon, et une autre enfin pour enrouler automatiquement le fil d'argent sur le fil en acier... l'âme en acier et au-dessus le fil de cuivre... et d'argent à 12%. Mais il est blanc, le fil. Je peux vous montrer quelque chose...

- Bien volontiers.

- Donc, quand tu as commencé, Giulio, tu as commencé à faire tout de suite ce type de cordes ?

- Les premières... des cordes pour guitare pour travailler. J'ai commencé [...] et je me souviens qu'on me payait un jeu de cordes 63 liras... eh !

- Ça tu le faisais avec la première machine, avec la machine que tu t'étais acheté...

- La première machine... mais déjà quand j'ai commencé [...] j'avais déjà une machine automatique qui revêtait la corde... C'est moi qui l'avais inventée.

- Vous les avez protégées par un brevet, ces machines ?

- Non, je ne les ai montrées à personne, ces machines automatiques.

- Donc vous avez commencé d'abord comme travailleur subordonné et ensuite vous êtes devenu...

- Artisan, j'ai commencé comme artisan...

- Tout de suite ?

- Moi... j'avais ces machines, qui travaillaient toutes seules, et ensuite

diciotto metri. Il bar, l'altro capannone, ci stavano due macchine con una teleferica... una cosa... mettevo in moto e quella partiva e fasciava una corda di diciotto metri... e ci facevo diciotto corde da un metro.

- Di nylon...

- Per dire, una cosa... per esempio, qui ci stava D'Orazio. Facevo la quarta, che ci vuole il filo di rame argentato 0,12, ne faceva seicento, con un operaio... io ne facevo tremila! Ah, ah... soltanto che quelle mie erano, diciamo, di meno qualità... quelle sue erano migliori, insomma... Ma siccome io vendevo alle fabbriche, e queste fabbriche stavano tutte nella zona di Ancona, Castelfidardo, Potenza Picena, ecc. volevano queste corde mie, perché... loro facevano la chitarra da studio. Se ci mettevano una corda più robusta, più... cosa... quella non reggeva il manico... allora preferivano le corde che facevo io, che le facevo con dieci fili di nylon dentro... D'Orazio le faceva con dodici fili. Ma a questi che facevano le chitarre, che non erano chitarre buone, forti, cose... gli conveniva di mettere quelle ce facevo io.

- Quindi il mercato era verso le Marche.

- Sì, tutta quella zona... Recanati...

- E la materia prima, come...

- La materia prima la prendevo a Milano. Filo di rame argentato, d'acciaio [...] il filo di nylon monofilo lo prendevo in America. Dupont.

- Ma di questo mestiere, chiaramente, prima di cominciare lei qualche cosa doveva conoscere, no?

- Sì, ho visto qua a Salle... ho visto come si faceva... ma io ho rivoluzionato tutto... ah!... facevo tutto diversamente, insomma... perché io vendevo le corde a basso costo... non vendevo ai negozi... io vendevo alle fabbriche di chitarra, allora... dovevo vendere a basso costo.

- Quindi lei non ha mai avuto a che fare con i budelli...

- No, io no. Mio cognato ha avuto a che fare con le budella... quello ti può dire qualcosa, Fernando... quello sa tutto... mio cognato. C'ha circa novant'anni... ma ancora...

- Quindi è un lavoro molto diverso, in realtà...

- Sì, sì, tutto diverso... lui faceva... questo qui il *catgut*... i fili da tennis, per giocare a tennis... non so, oppure ci faceva qualche altra cosa, insomma...

- Poi forse avranno fatto anche altre cose... perché sono cambiati i modi di trattare le corde a Salle...

- Sì... mo, per esempio, quello che può andare sulle corde musicali è Pietro... quello fa con le budella... però, le riveste col filo di... argento proprio, qualcheduna. Per il violino... si possono fare pure d'acciaio, però di budella... sono meglio.

j'allais chez les femmes avec une petite machine pour monter les boutons au bout des cordes... et je leur donnais... que sais-je... les premiers boutons qu'elles montaient je leur donnais cinq liras... je sais pas... dix...

- Donc tu avais inventé également une machine portative que tu pouvais transporter dans toutes les maisons...
- Oui... un rien du tout...
- Tu en avais combien de ces machines ? Qu'une ou plusieurs ?
- Les machines pour enrouler, j'en avais cinq... automatiques... après, j'en avais quatre ou cinq pour monter les boutons...
- Celles que tu emmenais dans les maisons...
- Dans les maisons, oui... et après ça, j'avais la machine d'en bas, pour faire une corde à la fois, mais différente par rapport à la première que j'avais, sans engrenage... et après j'avais inventé des cordes pour faire en nylon... je faisais des cordes de... dix-huit mètres. Au bar, dans l'autre entrepôt, il y avait deux machines avec une un téléphérique... un truc... je le lançais et l'autre partait et revêtait une corde de dix-huit mètres... avec quoi je faisais dix-huit cordes d'un mètre.
- En nylon...
- Tu vois... par exemple : là, il y avait D'Orazio. Je faisais la quatrième, pour laquelle il faut le fil de cuivre argenté 0,12... il en faisait six cents, avec un ouvrier... moi, j'en faisais trois mille ! Ah, ah... disons juste que les miennes étaient d'une qualité moins bonne... en bref, les siennes étaient meilleures... Mais puisque je vendais aux entreprises, et puisque celles-ci se trouvaient toutes dans la zone d'Ancône, Castelfidardo, Potenza Picena, etc. on voulait de mes cordes, parce que... eux, ils produisaient des guitares pour travailler. S'ils y avaient monté une corde plus robuste, plus... la guitare à la longue se serait cassée... alors, ils préféraient mes cordes, je les faisais avec dix fils de nylon à l'intérieur... alors que D'Orazio en utilisait douze...
- Donc le marché, c'était plutôt du côté des Marches.
- Oui, toute cette zone... Recanati...
- Et la matière première, comment...
- La matière première je la prenais à Milan. Fil de cuivre argenté, d'acier [...] le fil de nylon je le prenais en Amérique. Dupont.
- Mais, de ce métier, évidemment, avant de commencer, vous deviez connaître quelque chose, n'est-ce pas ?
- Oui, j'ai vu ici à Salle... j'ai vu comme on faisait... mais j'ai tout révolutionné... ah ! ... je faisais tout différemment, en bref... parce que je vendais les cordes à bas prix... je ne vendais pas aux magasins... je vendais aux fabriques de guitares, donc... je devais vendre à bas prix.

- Tu invece lo facevi solo per la chitarra...
- Chitarra, mandolino... ho fatto pure per violino... ho fatto pochi strumenti... chitarra, mandolino, violino e... chitarra elettrica. Ci volevano altri tipi di materiale, insomma...
- E come sei entrato in contatto con la Bontempi?
- Eh... sono andato sull'elenco telefonico... lo forniva... Carminello, qua... capito?... io gli misi le corde a un prezzo... la metà! Non se l'è pigliate... ci sono dovuto tornare diverse volte finché... a un tratto... A metà prezzo, non se l'è prese!... dice... "io c'ho questo qua, che mi fornisco perfettamente..."
- E quindi la Bontempi... che strumenti gli facevi alla Bontempi...
- Bontempi... tutte corde per giocattoli...
- Per giocattoli?
- Sì... ma era una muta di una corda... come una muta di chitarra da studio... anche se era di plastica, però sembrava una corda tipo... studio.
- E c'era concorrenza in paese, qui a Salle? Quante persone c'erano che facevano le corde? Negli anni Quaranta...
- Beh, io... posso parlare... negli anni Quaranta ci stavano diverse persone... penso che ci stavano a Salle vecchio dodici, tredici fabbrichette... eh... dopo qua ne hanno venute di meno, hanno chiuso ecc. Qua ci stavano Di Monte, Di Russo... che se ne sono andati a Napoli... Di Russo questo qua se n'è andato a Napoli e... dopo Di Russo c'è rimasto mio cognato, che faceva il *catgut*... e mo ci sta Pietro che va... forte. Corde armoniche... di budella.
- Quindi, di fatto, lei faceva lavorare le donne nelle loro case.
- A casa. Anche se qualcuna l'ho assunta... però lavorava a casa! Io facevo girare tutti 'sti macchinari... qua... mi ci so' rovinato la sentuta!
- Molto rumorosi...?
- Beh, sì, perché ci stavano i macchinari che facevano 20.000 giri al minuto... e facevano rumore. Ho cercato di eliminare il rumore, ma...
- Quindi, dal punto di vista tecnico, hai dovuto fare diversi interventi per migliorare negli anni 'sti macchinari, oppure appena li hai messi a punto una volta...
- No, no... zac!
- ... sono andati subito bene? Quindi è stato un colpo di genio...
- Sì... io c'ho la cosa che vedo... il meccanismo nel cervello... come può funzionare...
- Questa cosa come l'hanno presa, gli altri, o le ditte... cioè, tu gliela hai raccontata questa cosa che ti eri inventato una macchina oppure...?
- No... a qualcuno... "c'ho le macchine che mi lavorano"... l'ho detto

- Donc, vous n'avez jamais eu affaire aux boyaux...
- Non, moi, non. Mon beau-frère, lui, il a eu affaire aux boyaux... lui, il peut te renseigner là-dessus, Fernando... il sait tout... mon beau-frère. Il a à peu près quatre-vingt-dix ans... mais il est encore...
- On parle donc de métiers bien différents...
- Oui, oui, tout est différent... il faisait... ça, le *catgut*... les cordes pour jouer au tennis... je ne sais pas, ou alors il y faisait autre chose, enfin...
- Après, ils auront peut-être fait autre chose... parce que les manières de travailler les cordes à Salle ont bien changé...
- Oui... là, par exemple, celui qui peut se concentrer sur les cordes musicales, c'est Pietro... il travaille les boyaux... mais il les revêt d'un fil de... en argent, quelques-unes. Pour le violon... on peut en faire aussi en acier, mais en boyaux... c'est mieux.
- Toi, en revanche, tu ne les faisais que pour la guitare...
- Guitare, mandoline... j'en ai fait aussi pour le violon... peu d'instruments... guitare, mandoline, violon et... guitare électrique. Enfin, il fallait d'autres matériaux...
- Et... tu es entré en contact comment avec l'entreprise Bontempi?
- Eh... j'ai cherché dans l'annuaire... c'était Carminello, ici, tu vois ? qui les approvisionnait... je leur ai fait un prix... la moitié ! Ils n'en ont pas voulu... j'ai dû revenir à la charge plusieurs fois jusqu'à ce que... soudain... À moitié prix, ils n'en ont pas voulu !... il disait... « moi, j'ai cette personne, je m'y approvisionne parfaitement... »
- Et donc Bontempi... pour quel genre d'instruments tu travaillais ?
- Bontempi... que des cordes pour jouets...
- Des jouets ?
- Oui... mais c'était un jeu de cordes... comme un jeu de cordes pour guitare pour travailler... même si elle était en plastique, on aurait dit une corde pour... travailler.
- Est-ce qu'il y avait une sorte de concurrence au village ? Il y avait combien de monde qui produisait des cordes ? Dans les années Quarante...
- Ben, je... peux parler... dans les années Quarante il y avait plusieurs personnes... je crois qu'il y avait à Salle vecchio douze, treize usines... eh... après, ici, il y en a eu moins qui sont venues, quelques-unes ont fermé etc. Ici il y avait Di Monte, Di Russo... qui sont partis sur Naples... Di Russo, lui, il s'en est allé à Naples et... après Di Russo c'est mon beau-frère qui est resté, qui faisait le *catgut*... et à présent il y a Pietro qui... bat son plein. Des cordes harmoniques... du boyau.
- Donc, en fait, vous faisiez travailler quelques femmes chez elles.
- À la maison. Même si j'en ai embauché quelques-unes... mais elles

a Bontempi, "sennò questi prezzi qua non li potrei fare"... perché la manodopera mi costava poco...

- Ma, appunto... qualche saltese, che magari faceva pure le corde ha avuto qualche problema... che ne so... voleva capire come erano queste macchine e voleva pure...

- Dunque... D'Orazio – qua c'era un D'Orazio, adesso si è spostato – ha trovato una macchina che fasciava automaticamente, però... Per esempio, se io metto un filo da 50, 0,50, no, e sopra ci metto un filo da 40... 40 e 40...130, giusto? Fa lo spessore: 40 e 40 più 50 fa 130. E invece a me veniva 128, 127... perché si stringeva... e invece a loro veniva 140... allora vibrava la corda... La macchina mia era buona, eh eh... la loro non era buona!

- Quindi non l'avevano comprata da lei...

- No, no... non ho venduto niente...

- Quindi ha mantenuto questa... non l'ha brevettata però...

- ... ce l'ho, l'ho smontata ma ce l'ho...

- Quindi ha lavorato fino a che età...

- Settanta. Da ventinove a settant'anni. Ho fatto le corde.

- Quindi... che anno era?

- Eh... 2004.

- Queste corde, le facevano pure altri in Italia, quando hai finito tu... dopo, Bontempi, questi qui... da chi si sono riforniti... già c'erano persone in altri posti che...

- Dunque... quando ho chiuso, io l'ultimo coso l'ho fatto a Bontempi [...] aveva fallito Bontempi, era sotto un altro nome... mi ha telefonato e mi ha detto "a chi mi posso rivolgere?" e io l'ho indirizzato ai Galli, che sono pure di Salle, che stanno a Napoli, e lui si è fornito da loro...

- Quindi... una industria così importante come Bontempi, dipendeva da te, sostanzialmente...

- Sì, sì... come corde dipendeva tutto da me...

- Non c'aveva altre persone che gli davano le stesse cose che gli davi tu, insomma...

- Ma i prezzi che gli facevo io erano buoni, perciò... Dopo, sempre puntuale la consegna... mi dicevano "tu sei il migliore fornitore che c'abbiamo"... Loro c'avevano duemila fornitori... eh... "tu sei il migliore"...

travaillaient chez elles ! Je faisais tourner tous ces engins... j'y ai perdu mon ouïe !

- Ils faisaient beaucoup de bruit... ?

- Ben, oui, parce qu'il y avait des machines qui faisaient 20.000 tours la minute... et ils faisaient du bruit. J'ai essayé d'éliminer le bruit, mais...

- Donc, du point de vue technique, tu as dû revenir plusieurs fois sur ces engins pour les améliorer au fil du temps ? Ou bien tu les as mis au point tels quels tout de suite, une fois pour toutes... ?

- Non, non... zac !

- ... ils ont tout de suite marché ? Ça a été donc un coup de génie...

- Oui... moi, j'ai le truc que je vois... le mécanisme dans le cerveau... comment il peut fonctionner...

- Tout ça... quelle a été la réaction des autres, des entreprises... c'est-à-dire, tu la leur as racontée, ton invention, ou bien... ?

- Non... à quelqu'un j'ai juste dit... « j'ai les machines qui travaillent pour moi »... je l'ai dit à Bontempi, « autrement je ne pourrais pas vous faire ces prix »... parce que la main d'œuvre me revenait pas cher...

- Mais, justement... quelques sallesse qui, lui aussi, produisait des cordes, vous a posé problème, des questions... ?

- Donc... D'Orazio – il y avait un nommé D'Orazio, maintenant il s'est déplacé – a trouvé une machine qui revêtait automatiquement, mais... Par exemple, si je prends un fil de 50, 0,50, n'est-ce pas, et j'y mets autour un fil de 40... 40 plus 40... 130, n'est-ce pas ? C'est l'épaisseur : 40 plus 40 plus 50, ça fait 130. Mais, à moi, ça me faisait 128, 127... parce que ça se serrait... en revanche, à eux, ça leur faisait 140... et bon, alors la corde vibrait... Ma machine était bonne, eh... la leur non !

- C'est qu'ils ne vous l'avaient pas achetée...

- Non, non... je n'ai rien vendu...

- Donc vous l'avez gardée... pas de brevet pourtant...

- ... je l'ai, démontée mais je l'ai...

- Vous avez donc travaillé jusqu'à quel âge...

- Soixante-dix. De vingt-neuf à soixante-dix. J'ai fait les cordes.

- Vous avez donc terminé en... ?

- Eh... 2004.

- Ces cordes, il y en avait d'autres aussi qui les faisaient, en Italie, quand tu t'es arrêté... après, Bontempi, ils se sont approvisionnés auprès de qui ? Est-ce qu'il y avait d'autres fournisseurs, ailleurs... ?

- Bon... quand j'ai arrêté, la dernière commande je l'ai prise pour Bontempi [...] ils avaient fait faillite, ils s'appelaient autrement... il m'a appelé pour me demander « à qui est-ce qu'on peut s'adresser ? », et je lui ai conseillé

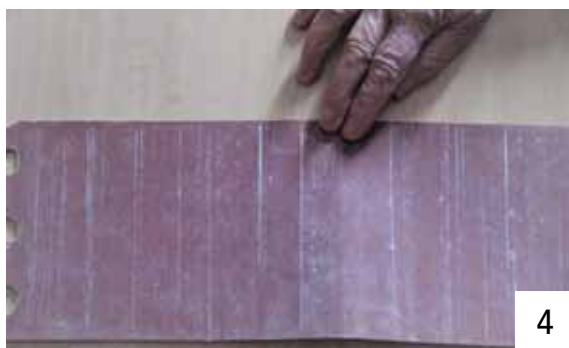
de s'adresser aux Galli, qui sont eux aussi de Salle, qui habitent Naples, et il a suivi mon conseil...

- Donc... une entreprise si importante comme Bontempi dépendait de toi, finalement...

- Oui, oui... pour les cordes, tout dépendait de moi...

- Disons qu'il n'y avait personne qui pouvait leur donner les mêmes choses que toi...

- Mais les prix que je leur faisais étaient bons, donc... Après, la livraison était toujours ponctuelle... ils me disaient « tu es le fournisseur le meilleur que nous avons »... eux, ils en avaient deux mille de fournisseurs... eh... « tu es le meilleur »...



1. [IT] Giulio D'Addario. Salle nuovo, 2 aprile 2016. Foto di G. Agresti. Giulio D'Addario si racconta durante l'intervista
[FR] Giulio D'Addario. Salle nuovo, 2 avril 2016. Photo de G. Agresti. Giulio D'Addario se raconte pendant l'interview
2. [IT] Giulio in officina. Salle nuovo, 2 aprile 2016. Foto di G. Agresti. Giulio D'Addario apre per noi i segreti della sua officina per la produzione di corde musicali, ormai in disuso
[FR] Giulio dans l'usine. Salle nuovo, 2 avril 2016. Photo de G. Agresti. Giulio D'Addario ouvre pour nous les portes de son usine secrète pour la production de cordes musicales, désormais désaffectée
3. [IT] All'opera. Salle nuovo, 2 aprile 2016. Foto di G. Agresti. Giulio D'Addario mostra il funzionamento di una delle macchine da lui inventate per fabbricare corde musicali metalliche
[FR] Au boulot. Salle nuovo, 2 avril 2016. Photo de G. Agresti. Giulio D'Addario montre le fonctionnement de l'une des machines qu'il a lui-même inventées pour fabriquer des cordes musicales métalliques
4. [IT] Carta vetrata per pulire le budella. Salle nuovo, 23 gennaio 2016. Foto di G. Agresti Un'operaia da tempo in pensione ci mostra un pezzo di carta vetrata utilizzata un tempo per pulire le budella per fabbricare le corde armoniche
[FR] Papier de verre pour nettoyer les boyaux, Salle nuovo, 23 janvier 2016. Photo de G. Agresti. Une ancienne ouvrière nous montre un bout de papier de verre utilisé jadis pour nettoyer les boyaux pour fabriquer les cordes harmoniques
5. [IT] Salle vecchio, prima. Salle vecchio, 27 luglio 2016. Foto di G. Agresti di una foto dell'inizio del XX secolo
[FR] Salle vecchio, avant. Salle vecchio, 27 juillet 2016. Photo de G. Agresti d'une photo du début du XX^{ème} siècle



5

[ES] La escucha en la tradición ganadera

Ángel Macua, Sartaguda (Provincia y comunidad foral de Navarra, España), septiembre 2018, entrevista con Xabier Erkizia y Luca Rullo (Audiolab)

Dentro de la campaña de entrevistas realizada durante el verano de 2018 en el sur de Navarra, se ha desarrollado un trabajo específico en y con el pueblo de Sartaguda. Tomando como punto de partida varios tipos de silenciamientos (de carácter acústico, pero también político, social...) detectados en la ribera navarra y en específico en la demarcación de Sartaguda, entrevistamos a diversos agentes sociales vinculados a la economía local para así analizar la relación entre la pérdida de oficios y la silenciamiento de los sonidos propios de esas labores.

En esta entrevista realizada a Ángel, un ganadero responsable de una pequeña finca familiar del pueblo de Sartaguda, hablamos de cómo escucha a sus animales, cómo les habla, cómo le escuchan ellos a él y cómo este oficio de herencia familiar está siendo afectado actualmente por la progresiva industrialización.

[llega en el tractor]

- ¿Cuántas cabezas de ganado tienes aquí? ¿Qué tipo de ganado tienes?
- Aquí terneros tenemos como unos 200 y caballos, pues por ahí también.
- ¿Y para qué tienes caballos?
- Para engordar. Aquí se engordan y al matadero.
- ¿Para carne?
- Para carne.
- ¿Y las vacas?
- Las vacas también, para producir carne. Aquí, vacas de leche no tenemos, es todo para carne.
- ¿Cómo te comunicas con los animales? ¿Cómo se aprende a comunicarse?
- Aprendes. Si te metes en grupos de animales debes de hablar, por lo

[EN] Listening in the breeding tradition

Ángel Macua, Sartaguda (Province and charter community of Navarre, Spain),
 september 2018, interview with Xabier Erkizia and Luca Rullo (Audiolab)
 English translation by Xabier Erkizia

During the summer of 2018, we did a series of field recordings in the south of Navarre and developed a specific work in the village and with the villagers of Sartaguda. Using as a starting point a research based on several types of silencing phenomena (acoustic, but also political, social ...) that can be detected in Navarra's Ribera region (south, close to Ebro river) and specifically in Sartaguda county, we interviewed various social agents related to the local economy to analyse the relationship between the loss of (more or less) traditional crafts and the silencing of the sounds related to those jobs. In this interview, Ángel, a farmer who is responsible for a small family farm in the town of Sartaguda, talks about how he listens to his animals, how he talks to them, how they listen to him and how this family tradition is currently being affected by a progressive industrialization.

[he arrives on the tractor]

- How many animals do you have here? What kind of cattle do you have?
- Here we have about 200 cows, and horses... also about 200.
- Why horses?
- To gain weight. They are fattened up here and then slaughtered.
- So, horses are for meat?
- For meat.
- And the cows?
- The cows too, to produce meat. We don't have milk cows here, it's all for meat.
- How do you communicate with the animals? How do you learn to communicate?
- Somehow, you learn. If you get into a group of animals you must talk, at least to be seen by them. Then, they become familiar with your voice, but

menos para que te vean. Luego se hacen a tu voz, pero si no les hablas, te puedes llevar una patada o una coza, o lo que sea. Tú, antes de entrar, tienes que hablarles. Y entrar con un palo. Porque el buey manso mató al amo. Eso es así. Si tiene un mal día, lo pagas tu. Esto se aprende a puro de golpes, claro. Que ya es curioso, una vez compré una yegua tuerta, y fui a tocarla por el lado que no ve, ¡Me cago en Dios! Me puso de parte de la pared. Pensé que ... pero cuando me vió, se apartó. Pensaba que me estampada allí. Sí.

[aparca el tractor]

-No hago más que encontrarme cosas. Hay un ternero que no puede sacar la cabeza. ¡Mira! Hacen los comederos...

[actividad de la finca]

- Pues ahí abajo he visto una yegua mala. Eso se ve. Sí. Cuando tienen algún problema respiratorio, se nota, pero aquella vez le vi con la cabeza un poco gacha, pues ya la ves que está mala. Porque los animales te lo dicen todo. En las granjas se gana más una hora mirando que hacer todo corriendo y marchándose. Es cuando más se gana. Siempre se ve un animal que hay que pincharle. Por el motivo que sea.

- Ahí se genera también un vínculo muy íntimo con el animal.

Sí, yo he vendido animales, ir a otra granja, hablar yo y el animal llamar. Es porque te conocen la voz, claro. Sí. Son así.

- ¿Tu también eres capaz de reconocer algún caballo?

- A ver, también. Las ovejas las conozco todas. Las mías, te quiero decir. Que tengo 300, ¿Me entiendes? Pero se conocen los animales, se conocen todos.

- ¿Y sueles utilizar cencerros, o así, con las ovejas?

- Sí, alguno. Tres o cuatro me parece que llevan. Y a las yeguas. Es curioso... ahora coges un cencerro aquí. Ya verás cómo reaccionan.

[va a buscar un cencerro]

[mueve el cencerro]

- Verás cómo en algún momento alguno relincha y todo. Están hechos al cencerro.

[mueve el cencerro]

- Y ellos, ¿Cómo se familiarizan con el sonido del cencerro?

- Al final, tanto oírlo se hacen a ellos. Las yeguas son muy raras. En el

if you don't talk to them, you can really get kicked by them anytime. Like a penalty. So, before entering the stable, you have to talk to them. And carry a stick. Because, you know... "the tame ox killed its master", as they say. That's how it is. If you have a bad day, you pay for it. This is learned by taking hits, of course. That's funny, Once I bought a one-eyed mare, and I went to touch her just from the side she couldn't see, Holy shit! She pushed me up against the wall. I thought that was the end of me... but when she finally saw me, she pulled away. I thought she would trample me there.

[he parks the tractor]

- I keep finding things. There is a calf that can't get its head out. Look! They are preparing the feeders...

[activity in the farm]

- Well, I've seen a sick mare down there. You just have a look and you'll know it. When they have a respiratory problem, you can easily recognize it, but that time she was heading down, so I saw there was something wrong. The animals will tell you everything. In a farm, you learn much more just by watching during one hour than by doing everything fast, rushing and then leaving. When you stay and look around it's when you learn the most. You always see an animal that has to be poked. For any reason.

- That also creates an intimate bond with the animal.

- Yes. For instance, sometimes when I sold animals, I would go to another farm and, as soon as I started talking, the animal would call me back. And that's because they know your voice, of course.

Yes. They are like that.

- Are you also able to recognize a horse?

- Let's see, horses too, yes. I know all the sheep. I mean, my sheep. I have 300, do you understand? But I know my animals, you end up knowing all of them.

- Do you use cowbells, or so, with sheep?

- Yes, some. I think three or four of them carry bells. I also put bells on mares. It's funny ... let's get a cowbell. You will see how they react to it.

[he goes to look for a cowbell]

[he plays the cowbell]

- You'll see how at some point one of them will neigh. They are used to the sound of the cowbell.

[he plays the cowbell]

monte, al igual tienes uno que tiene 100 yeguas y tiene partidas de 15, de 20, de 10, de 50. Y van una de las mismas a meterse con las otras, y no la dejan. El mismo caballo las saca. Sí. Yo traje esa yegua, tela marinera para cargarla, y de que ha estado montada y todo. Que no se si es que le han pegado o se ha resabiado o algo. ¡Jolín como brinca! ¡Cómo se escapa!

[sigue moviendo el cencerro]

- Ahí está. Ya os dije, despacito y buenas palabras. Aquí no hay que hablar ni gritar ni... llegar despacio y hacer las cosas bien y ¡pumba!

- ¿Y las ovejas funcionan igual también? ¿Reaccionan igual a los cencerros?

- Sí, sí, por eso llevan cencerro. No para saber dónde están. Tú en verano coges una cabra, que les afecta menos la calor, y le pones en cabeza con un cencerro y van todas las ovejas detrás. Luego ya se quedan allí todas amorradas, que se llama, y ya no... no se mueven...

- Y si le cambias el cencerro ¿Funciona igual?

- En sí, la cabra, mueve antes porque le afecta menos el calor, pero claro, si lleva cencerro aún la siguen mejor. Y yo de pastor (no se) nada, llevo cuatro días con ovejas. No me considero pastor, ¿Me entiendes? Pero te van enseñando. En cuanto huelen la comida, empiezan todas a balar como locas. Sí.

[mugen las vacas]

- Y esto... ¿Tu familia antes había trabajado en ganadería?

- Sí. Mi padre a tenido ganado siempre. Las ovejas de hecho las tengo por él. Ahora lleva dos años el hombre que no puede andar, pero si no, él estaría. ¿Me entiendes?, Porque le gustan. Y yo, mientras viva, las tendré también. Pero vaya. Lo de las ovejas está... Si no tendrías, igual ganabas más que teniéndolas. Mira lo que te digo, esto está de pena. Pero de pena. No sacas para pagar los gastos. Así que como con estas cosas te defiendes un poco, o te defiendes, o haces las cosas bien. Intentar comprar... bien. Y vender al precio que estén, claro. Pero vaya, la ganadería... de hecho, en Sartaguda ya ves los ganaderos que hay. Esto, no se que va a pasar.

- ¿Antes había más?

- Aquí había 2000 ovejas en Sartaguda. Y quedan las mías, que no llego a 400. Y si no las tendría, te digo que mejor. Es que no ... Aquí no hay futuro, no se. Y vacas de leche, estamos cuatro cinco ganaderos, nosotros también tenemos. Todos los ganaderos pequeños y medianos han caído. Y ahora están cayendo los que son un poco más grandes. Al final

- So, how do they become familiar with the sound of the cowbell?
- In the end, they get used to the sounds. Mares are weird at times. In the forest, for instance, you can find one (horse) that has 100 mares divided in groups of 15, 20, 10, 50. And if any of them goes to a different group, they don't let her in. The horse will push the "stranger" out. Yes. I brought that mare here but it was so hard to carry her, and she had been mounted before and all. I don't know if she has was hit before and got traumatized or something. Fuck, look how she jumps! She is trying to escape!

[he keeps shaking the cowbell]

- There it is. I told you, slowly with nice words. You don't need to shout here... just come slowly and do things well, and bingo! it works!

- And does it work the same with sheep? Do they react to cowbells in a similar way?

- Yes, yes, that's why they wear a cowbell. It's not to know where they are. You take a goat in the summer, they are less affected by the heat, and put a cowbell on it and all the sheep will follow the goat. Then they will stay there, *amorradas* as we say, and they will not move...

- And what happens if you change the cowbell? Does it work the same?

- The goat moves faster because it's not so much affected by the heat but, of course, if it has a cowbell, it works even better. But I'm not a shepherd, I've been carrying sheep just for four days. I don't consider myself a shepherd, do you understand? But they (the sheep) will teach you. As soon as they smell the food, they all start dancing like crazy. Yes.

[the cows bellow]

- So... Did your family already worked in farms?

- Yes. My father always had cattle. Actually I have sheep thanks to him. He can't walk anymore, but if he could make it, I'm sure he would be here. Do you understand? Because he likes animals. And as long as I live, I will have them too. But, you know, the sheep thing is ... To be honest, you would earn more without them than by having them. I'm telling you, it's just shameful. You don't earn enough to pay for the expenses. So, step by step, you learn how to defend yourself, I try to do things right. Try to buy... well. And sell at the right price, of course. But livestock ... in fact, you see, there are almost no farmers in Sartaguda anymore. I don't know what is going to happen.- Were there more in the old days?

- There were at least 2000 sheep in Sartaguda. And I'm the last one here, less than 400 sheep right now. And if I didn't have them, I tell you, my life would be better. It's not ... There is no future for this, I don't know... And

van a quedar, pues eso, todo en plan industrial, que digamos. Esto lo comentábamos también por la herencia de los cencerros.

- ¿Tu has heredado (cencerros)?

- Yo he comprado ovejas con cencerro ...

[mueve el cencerro]

- Pues este mismo vendría con alguna yegua.

Hay veces que vas a una feria, compras una yegua y dices: ¿Por qué le dejan el cencerro? Y luego viene a casa, intentas quitárselo tú, y es que muerde o alguna historia de esas. ¿Me entiendes? Pues así han venido estos. La mayoría. Alguno he comprado yo también, vaya. Pues eso, estos tendrán, pues eso...

[observa el cencerro]

- Mira. Este está arreglado, ¿lo ves? Tendrá un montón de años. Hay pastores que le ponen nombres a cada...

- ¿Al cencerro le llamas cencerro o tiene otro nombre? o ¿En tu casa se le ha llamado de otra manera?

- Yo. Cencerros. Pero hay quien le llama esquilas, otros le llaman de otra forma... Pero a mi, aquí, cencerros. Yo aquí de vacas los tengo así de grandes, también. Pero estos vienen bien. Las echas allí en el prado, así, vacas que compras, se te escapan y por el sonido ves dónde están. Por eso siempre vienen bien.

- ¿Reconoces tus cencerros?

- Claro. A parte de que aquí en Sartaguda no hay más que los míos, ¿Me entiendes? Pero por ejemplo, vas a la Sierra de Cameros y por los cencerros la gente oye sus yeguas. Claro. Sí.

- ¿Algún sonido de Sartaguda es importante para tí?

- Pues no se. Es curioso, yo vivo al lado de la iglesia, y antes daban las campanadas día y noche. Y ahora que no las dan ... que las echo en falta. A mi no me molestaban para dormir, eh. Y vivo en frente del bar de Paolo El único sonido que echo en falta en Sartaguda.

- Que debería ser al revés, que te molestarían.

- Pues a mi no.

- ¿Pero hay gente que le molesta?

- Pues por eso las han quitado a la noche, sí. Yo nunca... No se si es un sonido que te haces. O lo que sea. Nunca me ha molestado.

- ¿O es que ahora la gente es más sensible?

milk cows, there are only four or five farmers, we also have some. All the small and medium size cattle ranchers have gone out of business. And now, those who are a little bigger are also falling. In the end the only ones who will resist will be, well, those who have an industrial structure. We were also talking about this on how it affects the inheritance of cowbells.

- Did you inherit (cowbells)?

- I bought sheep with cowbells...

[he moves the cowbell]

- Well, this one came with a mare.

Sometimes you go to a fair, you buy a mare and you think: Why do they leave the cowbell? And then when you come back home with the animal and you try to take out the bell from it, it will bite or react in a weird way. Do you get it? Well, this is how these came. Most of them. I have bought some too.

[he looks at the cowbell]

- Look. This one has been fixed. Can you see? It looks old.

- There are shepherds who give names to each bell... Do you refer to cowbells as *cencerros* or have you used other names?

- I just use *cencerros*. But there are those who call them *esquilas*, others call them in other ways... But to me, here, it's just *cencerros*. I have real cowbells too. That big. These work well. You throw the cows there in the meadow, like that, recently bought cows, they escape from you... and you know where they are by the sound. That's why they work well.

- Can you recognize your cowbells?

- Of course. Besides, here in Sartaguda there are no bells other than mine, do you understand? But for example, if you go to Sierra de Cameros people will know their own mares by the sound of the cowbells. Of course. Yes.

- Is there any sound of Sartaguda that is important for you?

- Well, I don't know. It's funny, I live next to the church, and they used to ring the bells day and night. And now that they don't ... I miss them. They never bother me even when I was sleeping, huh. And I live in front of Paolo's bar. That's the only sound I miss in Sartaguda.

- It should be the other way around, they should bother you.

- Not me.

- But are there people bothered by the church bells?

- Well that's why they removed them at night, yes. I never... I don't know, I guess you get used to the sound. Bells never bothered me.

- Pues claro, sí hombre, sí.
- Tiene la piel más fina.

[empieza a recoger]

- Me hubiera gustado... ya os lo comenté entonces. Cuando bajo a la pradera con las ovejas, el sonido ese cuando arrancan la hierba. ¡Dios! Da gusto oírlas.

- Ya hemos estado con pastores y es un sonido...

- Un sonido, pero además... es que las ves tan a gusto comer. A ver, es ese: ras! ras! ras!

- Sí, pero bueno hombre, para otra vez será.

[sigue recogiendo]

[cierra las puertas de la finca y se marcha]

- Do you think people now are more sensitive?
- Of course, man, yes.
- They have a thinner skin...

[he starts packing up]

- I would love... I already told you... When I go down to the meadow with sheep, the sound they make when they pull the grass with their teeth. God! It's so nice to hear them.
- We've been with shepherds and it's a sound...
- A sound, but also... it's great to see them eating so happily. It's like: ras! ras! ras!...
- But, maybe next time...

[he continues packing up]

[he closes the doors of the farm and leaves]





5

1. [ES] Ganadería tradicional navarra. Foto de Xabier Erkizia, 2018
[EN] Navarre traditional livestock. Photo by Xabier Erkizia, 2018
2. [ES] Ganadería tradicional navarra. Foto de Xabier Erkizia, 2018
[EN] Navarre traditional livestock. Photo by Xabier Erkizia, 2018
3. [ES] En la ganadería de reses bravas el uso del cencerro se sigue utilizando portado por el manso encargado de recoger la manada, Bera de Bidasoa. Foto de Xabier Erkizia, 2017
[EN] In cattle breeding, the use of the cowbell is still used by the manso in charge of collecting the herd, Bera de Bidasoa. Photo by Xabier Erkizia, 2017
4. [ES] Los cencerros son también utilizados en yuntas de bueyes cuando son vestidos para tirar del carro en eventos sociales, Bilbao. Foto de Xabier Erkizia, 2017
[EN] The cowbells are also used in yokes of oxen when they are dressed to pull the car at social events, Bilbao. Photo by Xabier Erkizia, 2017
5. [ES] Rebaño de Domingo Urzainki en trashumancia por la Cañada Real hacia las Bardenas, Cañada Real. Foto de Luca Rullo, 2017.
[EN] Herd of Domingo Urzainki in transhumance by the Cañada Real towards the Bardenas, Cañada Real. Photo by Luca Rullo, 2017

6

[PL] Baca z Podhala

Józef Słodyczka-Maśniak, Zakopane (Podhala, Polska),
29 marca 2018, Wywiad przeprowadził Maciej Kierzkowski & Magdalena Masewicz-
Kierzkowska (Akademia Profil)

Wywiad dotyczy tradycji pasterskich Podhala, stanowiących istotną i wciąż żywą część spuścizny kulturowej Karpat. Indagowanym jest baca – Józef Słodyczka-Maśniak (urodzony w 1949 roku) – czyli kierownik zorganizowanej grupy pasterskiej trudniącej się wypasem owiec. Wywiad został przeprowadzony w domu rodzinnym informatora, w czasie badań terenowych realizowanych na terenie Podhala w 2018 roku. Tematy poruszone dotyczą indywidualnych doświadczeń informatora odnośnie takich zagadnień jak: organizacja wypasu, zajmowane terytoria, transport zwierząt, aspekty ekonomiczne, a także pejzaż akustyczny, komunikacja niewerbalna, czy zachowania magiczne. Szczególny nacisk położony został na problematykę przemian tradycji pasterskich Podhala, odnoszących się zarówno do postępującego ich zaniku, jak prób rewitalizacji.

[Początki]

- Jak to się zaczęło, że pan się zajął pasterstwem?
- To jest od dziecka już. U nas to już chyba w genach jest trochę. Bo nas pięcioro w domu było. Trzech braci i dwie siostry mam. Żaden się nie brał za te owce, to ino ja w doma. To już mnie od dziecka takiego małego cieszą owce i przy owcach jak urósł. Bo były w domu owce. Były i krowy, był koń, wszystko było przedtem, no ale przede wszystkim owce u mnie się liczyły. I tak się zaczęło. Skończyłem szkołę podstawową, to pierwsze na Bieszczady. No bo w Kładowiec. No bo tam bacówki były na Bieszczadach i taki baca tam od nas był. No to na Bieszczady. Zaraz po szkole. Ale tam to długo nie trwało, no bo trzeba było się jakiegoś zawodu uczyć. No to tam długo nie trwało. Trzy lata byłem tam na tych Bieszczadach z tymi owcami. Później na praktyki do szkoły. No i troszku jakiegoś zawodu było trzeba [się] nauczyć też, nie? No a resztę po zawodzie. Skończyłem zawód, to się wziąłem za owce z powrotem. Akurat w tym zawodzie byłem, bo

[EN] *Baca* from Podhale

Józef Słodyczka-Maśniak, Zakopane (Podhale region, Poland),
29 march 2018, interview with Maciej Kierzkowski and Magdalena Masewicz-
Kierzkowska (Akademia Profil). English translation by Maciej Kierzkowski

This interview deals with the pastoral traditions of Podhale region in Poland that constitute an essential and still vivid part of the cultural heritage of the Carpathians. The *baca* that is being interviewed – Józef Słodyczka-Maśniak (born in 1949) – is the head of an organized pastoral group engaged in sheep grazing. The interview was conducted at the interviewee's home, during field research carried out in 2018 in the Podhale region of the Tatra Mountains. The topics discussed concern the individual experiences of the interviewee regarding issues such as the organization of grazing, occupied territories, transport of animals, economic aspects, as well as soundscape, nonverbal communication, magical behaviour. Particular emphasis is placed on the problems of transformation of pastoral traditions of Podhale, referring to both their decline and revitalization attempts.

[Beginnings]

- How did it start, that you took up pastoralism?

- This came from my childhood. This is a bit in the genes, in here. Because there were five of us at home. I have three brothers and two sisters. Nobody wanted to take care of these sheep. It was only me at home. Since I was a little child, the sheep made me happy. I grew up with sheep. Because there were sheep at home. There were cows, there was a horse. Everything. But sheep meant the most to me. And so it began. When I finished primary school, the Bieszczady Mountains was the first place. There were *bacówka* [shepherd hut] huts in Kłodowiec. And one *baca* [master shepherd] from our village was there. Right after school. But I didn't last long there, because I had to learn a profession. Well, it did not last long there. For three years I was there in Bieszczady with the sheep. Later I went to school. And there was a bit of a profession to learn too,

byłem kuśnierzem. Szyliśmy tu kozuchy – lata 70-te to były. To tu szok był z kozuchami. Nowy Targ, Zakopane – tutaj to było słynne. No i uczyłem się zawodu kuśnierskiego. Ale później dalej z owcami. Owce były nadal tutaj. Ożeniłem się tutaj. Z teściami tutaj – owiec było bardzo dużo. Też u teściów – zawsze tu miał po sto owiec. No to te owce dalej były. No i my utrzymywali dalej z żoną te owce i do dziś dnia.

[Terytoria]

- Tak, na Bieszczady my brali albo gdzieś. Miałem baczność koło Krakowa, na UJ-ocie [Uniwersytecie Jagiellońskim]. Z UJ-otu miałem wydzierżawione tereny w polance Hallera. To jest pomiędzy Skawiną a Kalwaryją. Jak od Krakowa tutaj, jak się jedzie.

- Ile takich owiec?

- No to miałem półtora tysiąca na wypasie przez lato. Dziesięciu ludzi. No i dosyć daleko to było. Bo to do Krakowa. Koło Krakowa to było. Później w Rabie Wyżnym – tam byłem. Wpierw to byłem na Dobczycach. Tutaj, jak w stronę Bochni, jak teraz zalew jest na Rabie. Tutaj, na Kraków. Wodę, co tu mają. Teraz ten zalew taki. Tutaj byłem trzy lata na wypasie. Też to z UJ-otu było. Też oni tam mieli gospodarstwo. I to tu trzy lata. Potem tam siedem lat byłem koło Skawiny. Koło Krakowa. Tam się skończyło, bo tam troszku mnie stegowała susza. Strasznie gorąco było. Na owce to jest jednak klimat taki. Za gorąco to było tam. Dopadła mię susza i musiałem przewieźć owce tutaj do Raby. Raba Wyżna. Tutaj już bliżej – koło Rabki.

- To też jest przedsięwzięcie, żeby przewieźć tyle owiec.

- Samochodami my przewieźli. W sierpniu my musieli uciekać stamtąd, bo już nie było trawy. Musieli my zabrać całe gospodarstwo i przewieźć je tutaj. Ciężarówkami. Akurat się udało wydzierżawić tutaj. Tutaj likwidowali gospodarstwo w Rabie Wyżnej. Komornik położył rękę na to. Tam były jakieś problemy takie. To były lata 90-te. To akurat takie gospodarstwa były. No i przewoziłem się tu z owcami. Tutaj byłem jedenaście lat. Tu w Rabie Wyżnej. Piękne gospodarstwo – sto osiemdziesiąt hektarów miałem pastwiska. Bardzo fajnie było. To niedaleko było. To za jeden dzień się zaszło z owcami. Bo to na nogach, pieszo się idzie. No a teraz. Tam się skończyło, bo to tam zrobili przetargi. Rozwinęli. Właściciele się znaleźli tego dworu całego tutaj w Rabie Wyżnej. No i zaczęli gospodarzyć – krowy. No to z owcami trzeba się było przenieść gdzie indziej. Bo to nie jest takie stałe, żeby można było. I akurat się udało załatwić w Parku Tatrzańskim. Tutaj. Jestem w Dolinie Kościeliskiej. To już jestem dwanaście lat tam. Bo tak jak tu, w Parku Tatrzańskim, to my mamy wypas ograniczony. Tu się nie da dużo owiec mieć, bo to jest wypas kulturowy. To tutaj się nie da tak,

right? Well, the rest came after the profession. I finished my profession, then I returned to the sheep. I was in this profession, because I was a furrier. We sewed coats here – it was in the 1970s. The sheepskin coats were a hit here in Nowy Targ, Zakopane – they were famous here. Well, I learned furriery. But later on – with the sheep. The sheep were still here. I got married here. With the in-laws here, there were a lot of sheep. Also at the in-laws – he always had one hundred sheep here. Well, these sheep were still there. And we keep these sheep with my wife to this day.

[Territories]

- Yes, we would go to Bieszczady or somewhere else. I had a *bacówka* by Cracow, at the Jagiellonian University. I leased areas from the Jagiellonian University, in Haller's glade. It is between Skawina and Kalwaryja, on the road from Cracow.

- How many sheep?

- Well, I had one and a half thousand sheep grazing in summer time. Ten people. And it was quite far away. Because it was near Cracow. Later I was in Raba Wyżna. Firstly, it was in Dobczyce, towards Bochnia, near Cracow, since nowadays Raba is flooded. Water, that's what they have here. Now there is quite a flood. Here I was three years grazing. The land was from the Jagiellonian University, too. They also had a farm there. And I was here for three years. Afterwards – for seven years, I was near Skawina, near Cracow. I had to end it because it was too dry for me. It was terribly hot. It was too hot there. There was a draught and I had to take the sheep here to Raba. Raba Wyżna. Here, closer, near Rabka.

- It is quite the venture to carry that many sheep...

- We transported the sheep by car. In August we had to run away from there, because there was no grass anymore. We had to take the entire flock and bring it here. By trucks. I managed to rent a farm here. They had liquidated the farm in Raba Wyżna. The court executive officer put his hand on it, there were some problems. It was the 1990s. There were such farms. And I was transporting the sheep here. I was eleven years here. Here, in Raba Wyżna. Beautiful farm. I had one hundred and eighty hectares of pasture. It was very nice. It was not far away. I was a one-day walk with the sheep. Because we had to go on foot. And now it ended because they auctioned the farm. They developed it. The owners of the Raba Wyżna estate have been found. And they started to run a farm – cows. Well, I had to go somewhere else with the sheep. Because staying was not possible. And I ended up staying in the Tatra Park. Here. I am in the Kościeliska Valley. It has been already twelve years there. Because,

żeby nazganiać tam owiec tysiące. No bo tu nie ma gdzie po prostu. Bo to te góry jednak małe mamy. Są wydzielone polany, co można paść, po których możemy chodzić z owcami. Ale nie po każdej jednej.

- A ja czytałem, że ten transport w Bieszczady to się odbywał pociągami.
- Pociągami. Dawno to my pociągami. Później pociągi zlikwidowali. A z powrotem na nogach. To ino na wiosnę się wiozło. Owce wychodziły z zimy zawsze, no nie w takiej kondycji, jak na jesieni już. Już na jesieni z trawy to owce – elegancka kondycja. Wszystko wypasione pięknie. A ze zimy to różnie. Zależy, jaki gospodarz był. Jak to wyzimował bardzo ładnie, były w dobrej kondycji – owce piękne. A jak niektórzy byli, to ledwie chodziły te owce tylko. No to zależy.

- A jak się już tam spędzało te owce piechotą, to jak to się idzie?
- Na przełaj. Gdzie noc zapadła, tam się zostało z owcami. Szło się górami. A tak jak ja, od Krakowa chodziłem też na nogach. Sześć dni. No bo się więcej nie zrobiło, jak dwadzieścia kilometrów dziennie z tymi owcami. To już trzeba było dobrze iść, żeby się dwadzieścia kilometrów zrobiło. A to różnie po polach jest. Od Krakowa to było dość ciężko iść. Bo to tak ludzie tutaj, to jeszcze mieli różne takie grządki. Jeszcze były. Już oziminy zasiewali, na jesieni w październiku. No to już każdy tak krzywo patrzył na to. No bo to się szło. Stado owiec. Półtora tysiąca owiec było. Jak przeszło, to klepisko było. No bo drogami nie pójdziesz, bo samochody, to wszystko. Ba, na przełaj. Tak samo z Bieszczad. No to prędzej już, bo to się szło górami tam. Tam raczej lasami, górami. Więcej się obchodziło już takie wsie. A tutaj no nie było jak. Do Krakowa to my już pociągami nie jeździli. Jak koło Krakowa – samochodami, ciężarówkami my na wiosnę wozili. Później na Bieszczady – bo jak już zlikwidowali te pociągi – już pociągami się nie dało jeździć. No to też samochodami. Do dziś dnia jeszcze wożą na Bieszczady.

[Owce]

- To jest cakiel. To jest stado zachowawcze już teraz. To już zanikały te owce i chcą tu odbudować. Dziesięć tysięcy możemy mieć owiec. Dwa powiaty – tatrzański i nowotarski – może mieć te cakle. Bo one się tutaj znajdowały. Ta owca się [tu] znajdowała. Ta owca – mały pyszczek taki. Taka drobna owca. Tu jest stado zachowawcze. Jest czarna barwna – bo są czarne takie. To też jest stado zachowawcze. Bo ich już bardzo mało jest. Tych owiec. No i dopłaty są do nich.

Bo my mamy owcę górską Cakla. Owca górską. To ma taką ostrą, długą wełnę. My mamy długowełniste owce i mleczone my mamy owce. Bo są

here, in the Tatra National Park, we have limited grazing. Here you cannot have much sheep, because it is so called 'cultural grazing'. It is impossible to drive thousands of sheep here. Well, because there is no place here. Because these mountains are small. There are separate clearings, which can be grazed, on which we can walk with sheep. But not on everyone.

- I read that the transport to the Bieszczady Mountains was organized by train.

- By train. Long ago, we went by train. Afterwards, the trains stopped running. And we had to go back on foot. It was only in the spring. Sheep would only come out after the winter, they would not be in as good condition as in autumn. In autumn after the grass, sheep are in fine condition. Everything beautifully grazed. But in the winter it's different. It depended on what kind of place they stayed. If they were well taken care of, the sheep were in good condition, beautiful. But some weren't, as they barely walked. Well, it depends.

- And when you go with the sheep on foot, how is it?

- Across the country. When the night fell, we stayed there with the sheep. We walked in the mountains. I also walked on foot from Krakow. Six days. Well, it was no more than twenty kilometres a day with these sheep. We needed to walk fast to be able to make twenty kilometres. And walking in the fields is different. It was quite hard to go from Krakow. Because the people here, they still had various small fields. They had already harvested the winter crops, in the autumn, in October. Well, everyone was so crooked about it. Because we went there with a flock of sheep. It was one thousand sheep. The ground would be trampled wherever the flock passed through. We didn't use roads because of the cars, that's all. Cross-country. The same from Bieszczady. It was faster, because the route was along the mountains. Forests and mountains. We went around the villages. But there it was different. We were not travelling to Cracow by train. But to locations near Cracow – we were transported by trucks in the spring. Afterwards, to the Bieszczady Mountains. Because after the trains stopped running, it was impossible to go by train. So, we went by car. We have been organizing transport to the Bieszczady Mountains in this way until today.

[Sheep]

- These are *cakiel* sheep. This is a conservation flock. These sheep were already disappearing and they wanted to bring them back here. We may have ten thousand of these sheep. Two counties – Tatra and Nowy Targ – can have these *cakiel* sheep. Because it was here that these sheep were

różne gatunki owiec. Jest Merynos, no to się go raz do roku strzyże. Tak. Taką miękką, gęstą wełnę, taką krótką wełnę ma. A owca górską ma długą wełnę. Długowelnista. I ją się strzyże dwa razy do roku. Tak jak dawno się strzygło, to zawsze na Świętego Józefa się strzygło, to jest 19 marca. To już każdy gospodarz na ten czas miał owce ostrzyżone. Zawsze na wiosnę. Tak, żeby troszku ... już odrosła wełna, jak wyszły w góry. No bo ona już później nie jest w stajni. Jest na polu. I żeby ona nie marzła. Bo różnie przyszło: jeszcze w maju śnieg. Bo to taka u nas jest aura, że mamy śniegu jeszcze potąd w maju.

- I teraz też dziewiętnastego? Cały czas tak jest?

- Teraz inaczej się strzyże. Teraz całkiem inaczej. Teraz strzyżemy owce w sierpniu raz. Na początku sierpnia, koniec lipca. A później strzyżemy w styczniu. Przed wykotami. Przed, jak rodzą. No i także one już podrastają, teraz już wełnę mają taką. Już jak wychodzą, to już jest inaczej. No a dawno tego nie stosowali. Bo to teraz się nie patrzy już na wełnę. Bo ta wełna dzisiaj to nie warta nic nie jest. Bo to kilogram wełny – dwa złote. To co to jest? To dziś na wełnę nikt nie patrzy. Dawno, jak wełna kosztowała duże pieniądze, no to się pilnowało tej wełny, żeby była piękna, długa, czyściutka, elegancka taka. A dziś to już. No ale wełna kosztowała. W latach 70-tych, no to taki przelicznik był – za jeden kilogram wełny to było dziesięć butelek wódki można było kupić. No, to było coś. A dzisiaj piwa człowiek nie wypije za kilogram wełny.

- A skóry?

- A skóry teraz też nie idą. Dawno te kozuchy – to była skóra. Mięso nie warzało nic naprzeciw skóry albo wełny. To dawniej było. A teraz się ino mięso liczy. A skóra też nic nie warta. Bo to nikt nie kupuje tych skór. Nie chcą. Już kozuszków się nie szyje. Kozuch niemodny jest teraz.

- Czyli ten eksport to na mięso idzie?

- Wszystko na mięso. No robią z tymi jagniętami. Bo to najlepsze takie jagniętka. No drogo nie idą. Tam do Arabów. Takie jagniętka do czternastu kilogramów żywej wagi. To jest pierwszy gatunek takiego jagnięcia. I tylko oni takie chcą kupować. Później już druga klasa jest od czternastu do góry, wyżej do osiemnastu. O żywych [mówimy]. Żywe, Żywe. To później taka tuszka to ma tak – sześć kilo, pięć kilo, zależy. Takiej jagnięciny. To jest najlepsze takie.

- I to do właśnie do tych krajów arabskich?

- Przeważnie tam. No Włosi – do Włok. Dotychczas mieliśmy umowy z Włochami podpisane. Bo ja jestem nawet w związku w zarządzie, no to się orientuję dobrze, jak podpisujemy takie umowy. W tym roku raczej się wycofali – dwóch przedstawicieli z Włoch. Tyle mają, że nie sprzedali w

located. This sheep has a small mouth. It is such a small sheep. This is a conservation flock. The sheep is black-colored, they are black. This is also a conservation flock. Because there are very few of them, these sheep. And we get subsidies for having them. Because we have the *cakiel* mountain sheep. The mountain sheep has such a sharp, long wool. We have long-haired sheep and we have milk sheep. Because there are different species of sheep. There is the merino breed, they are sheared once a year, yes. Such a soft, thick wool. It has such a short wool. And the mountain sheep has long wool. Long-haired and is sheared twice a year. Long ago, they were always sheared on Saint Joseph's Day, on March 19th. Every farmer had their sheep sheared by then. Always in the spring. Just to make sure the wool would grow back. Before they went to the mountains. Well, because they wouldn't be in the stable anymore, only in the field. And that way they would not freeze. Because sometimes the weather is different. Still snowing in May. Because we have such weather, that we still have snow in May.

- And now is it still on March 19th?

- Now it is different. Now it's quite different. Now we shear the sheep in August once. In early August, or by the end of July. And then we shear in January. Before they give birth. And as they grow up, they also start having wool. But it's not like that anymore. Because now you do not pay attention to wool anymore. Because this wool is not worth anything today. It's worth nothing. Because one kilo of wool is only worth two zlotys. What is this? Today nobody pays attention to wool. Long ago, the wool cost a lot of money. So, the wool was cared for. It would be beautiful, long, clean and elegant. But, today, not anymore. Well, but the wool did cost. In the 1970s, there was a conversion factor – you could buy ten bottles of vodka for one kilo of wool. Well, that was something. But today a man can't even buy a beer for one kilo of wool.

- And skins?

- And the skins are not selling now either. Long ago, these sheepskin coats were made of leather. Meat wasn't worth anything compared to skin or wool – it used to be like that. And now only the meat counts. And the skin is worthless. Because no one is buying these skins. They don't want them. Sheepskin coats are not made anymore. Sheepskin is out of fashion now.

- So, they are only for meat?

- All for meat. Because these are the best lambs. They aren't too expensive. They go to the Arabs. Such lambs weigh up to fourteen kilograms. These are first class lambs. And they only want to buy them. Then, the second class is from fourteen up to eighteen kilograms. Alive. Later, their carcass

zeszłym roku. Jednak troszku się we Włoszech zmieniło. Już bieda tam też się wkrada pomału. To już też tak nie kupują ludzie. Dwóch się wycofało. Jeden jeszcze nam brał. I na Słowację tutaj. Ale mają tutaj ubojnie własne swoje, na Słowacji. I mieli tam jakieś miejsce, tam gdzie załatwili. Kejsi w Arabii nie wiem, co poszło tam bardziej na południe, na wschód.

[Pejzaże akustyczne]

- A czy owce mają dzwonki?

- Mają.

- Jaka jest rola tych dzwonek?

- Przez lato tak parę tylko dzwonek jest, żeby się słyszały, żeby my słyszeli jakby. Nie wszystkie mają. Natomiast na jesieni już, później jak jest ten redyk jesienny taki, to się zakłada dzwonki prawie na wszystkie. No bo to taki huczny redyk jest. No o różne te dzwonki są takie. Jak ich już tak się przypnie sto, dwieście już na owce, no to już wtedy jest taki szum. Szum wielki.

- Jest tu w okolicy jakiś fachowiec od tych dzwonek?

- Co robi? Są tutaj, ale teraz to oni nie umiom dzwonek zrobić. Na Luptowie przed wojną były dzwonki stare, bardzo stare, które my mamy. Jeszcze po ojcach, po dziadkach to mam takich dzwonek coś trzysta sztuk. To jest dźwięk różny taki: i większy i mniejszy i takie. No to wtedy widać już to takie naprawdę. A teraz już oni robią tu nasi, ale to takie dzwonki już. No już nie ma tej blachy takiej. I żeby to zrobić. No robią na Słowacji, na Luptowie te dzwonki, jeszcze są tacy kowale. Ale to już nie takie. Tu była fabryka przed wojną, która produkowała i robiła pięknie, eleganckie. No ale to jest dzwonki unikatowe, stare dzwonki, to już tak do muzeum.

- Jak się nazywała ta fabryka?

- No to była w Mikulasie. Tutaj koło Mikulasa była ta fabryka, która produkowała. I to była fabryka nie akurat dzwonek samych, tylko fabryka, co tam produkowali blachy różne takie. A później byli kowale, co robili w fabryce dzwonki.

- Trąbity kiedyś używano?

- Trąbity dawno to były tutaj. Teraz to już się raczej nie używa takich rzeczy. Takich trąbit.

- A do czego były te trąbity?

- No żeby się porozumieć. Jak tam na tym trąbicie zategował, no to usłyszał na drugi wierk, na drugą polanę, drugi juhas czy baca. Tam się odzywają, no to on się też odezwał tam mu. Także w takim kontakcie byli trochę. Przez takie coś. Albo śpiewali, no to słyhać było śpiew, tego. I

will weigh – six kilos, five kilos, it depends. Such lamb is the best.

- And they go to these Arab countries?

- Mostly there. Well, also Italians – to Italy. So far, we have signed agreements with the Italians. As I am member of the board, I know well how we sign such contracts. This year they retreated – two dealers from Italy. They have so much that they did not buy last year. Things have changed a little in Italy. Poverty is slowly creeping in there. People do not buy anymore. Two of them withdrew, one still bought from us. And to Slovakia. But in Slovakia they have their own slaughterhouses and they sorted themselves out. Where in Arabia, I don't know what went more to the south or to the east.

[Soundscapes]

- Do the sheep have bells?

- They have.

- What is the role of these bells?

- During the summer, there are only a few bells, so that they can be heard, so we can hear them. Not all of them have bells. However, in the autumn, later, when the autumn *redyk* [ceremonial opening or closing of the grazing season] arrives, almost all of them have bells. Because the *redyk* is a big thing. Well, these bells are different. When one hundred, two hundred bells are put on sheep, there is such a noise. A big noise.

- Are there any professionals here that make these bells?

- The makers are here. But now they don't know how to make these bells anymore. Before the war, in Luptov there were old, very old bells, which we used. Even before my parents, before my grandparents. I have three hundred units of such bells. They make different sounds: bigger and smaller, and so on. And now they make the bells here, but they are not of the same kind. There is no such metal plate anymore. They do these bells in Slovakia, in Luptov there are still blacksmiths. But it is not the same anymore. There was a factory before the war, which produced beautiful, elegant bells. Well, but they were unique bells, old bells, like in a museum.

- What was the name of this factory?

- It was in Mikulas. Here, near Mikulas, that's where the factory that produced them was. And it was a factory not just of bells, but that also produced different kinds of sheet metal. And then there were also blacksmiths who made the bells at the factory.

- Was the *trąbita* [long wooden horn] in use?

- Long ago, there were *trąbita* horns here. Now, you do not really use such things anymore. Such *trąbita*.

tak się najprędzej porozumieli. Bo tak, to gdzie? Jak jeden był w Dolinie Kościeliskiej, drugi w Chochołowskiej, to jak wyszedł z owcami na wierzch, na górę z owcami, no to widział drugiego tam, że na drugim wierzchu tam gdzieś jest. No ale to jest może z piętnaście kilometrów było. Z dziesięć. Zależy nie. To trzeba było dobrze krzykać, żeby się usłyszeć, nie?

- A były jakieś takie zawołania specjalne?

- No były, tak. Ale jak bliżej było. Jak ktoś tam był bliżej, no tam wołali jeden na drugiego. Tam juhasi. No różnie krzykali na niego. Wołali tam jeden na drugiego po imieniu. Jak tam idzie? Co tam? Jak się pasie? Czy był wilk, niedźwiedź? Przeważnie niedźwiedź, wilk tutaj. Teraz komórki są, to można... W takiej dolinie, jak tutaj w górach było. Jak ja w Dolinie Kościeliskiej, to było sześciu baców. No to przychodzili z jednej bacówki chłopaki. Przychodzili, jak się gdzieś tam dziewczyny znalazły na jakiejś bacówce. Przyszło więcej chłopców, dziewczyn z muzyką. No to z drugiej bacówki przylecieli, trzeciej, tam pozganiali się. Bawili się, usiedzieli. To było całkiem inaczej. A teraz to raczej tak zanika to wszystko.

- Z muzyką góralską oczywiście.

- Z muzyką, tak.

- A wśród pasterzy, juhasów, baców byli muzycy też?

- Byli muzycy, tak. Przecież normalnie się grało, też i...

- A pan gra na jakimś instrumencie?

- Na skrzypcach, tak. Po góralsku.

[Magia]

- A jakieś są legendy związane z pasterstwem? Z guślarzami, czarami?

- No, z czarami to tam różnie było z tymi czarami. Ale teraz to już się nie uznaje takich czarów, bo to była nieprawda. Czary różne tam. Takie czary były, że jak chciał komuś – jeden baca drugiemu – na złość zrobić, no to tam wziął wbił ciupagę do takiego słupka. Bo się nazywa słupek, koło drzwi. Zamiast takiego teraz, to było drewniane. To się wcięło ciupagę do tego, no i wydoił mu owce na przykład, że to z tego toporzyska leciało mleko. A to właśnie od tego bacy to było. I ten baca nie miał mleka rano. Poszedł owce doić i nie było mleka pod owcami. Albo się mu mleko nie stegowało. Nie skwaśiło się mu się tak odpowiednio. Bo jak mu tam po, przeklął ten baca jeden drugiego, to mu się tam mleko zepsuło. Czy żyntyca, czy mu się ser nie udał. No to różnie takie no. Ale to. Jak nie umiał, czyściutko nie zrobił, to mu się zepsuło. No to było takie. No to ten go tam przeklinał: e to mi ten musiał zrobić baca, i tak mi się zepsuło. A to była jego wina.

[Ekonomia]

- And what was the *trąbita* used for?

To communicate. When the shepherd played the *trąbita*, it was heard at the second peak, at the second glade. The second *juhas* [sheep shepherd] or *baca*. They would answer him from there, and he would answer them back from here. So they were in contact. Something like that. Or they sang. You could hear the singing. And they communicated with each other. As one was in the Kościeliska Valley, and the other in Chochołowska. When he left with the sheep up on the hill, up with the sheep, he saw the other one there, somewhere in the second peak. Well, maybe they were fifteen kilometres away. About ten. It depends. He had to shout loud to be heard.

- Were there any special calls?

- Yes, there were. But only from close distances. If there was someone close by, they called each other. The *juhas* shepherds. Well, they shouted at each other. They called each other by their first name. How is it going? What's up? How is grazing going? Was there a wolf or a bear? There were mostly bears or wolves here. Now with the cell phones, you can... In a valley like this, in the mountains. In the Kościeliska Valley, there were six *baca* shepherds like me. Well, the boys would come to a *bacówka*. They would come when the girls would be in a *bacówka*. More boys and girls would come and there would be music. Well, they would then go to a second *bacówka*, third one. They would sit down and play. It was quite different. And now all of this has faded away.

- With highland music, of course...

- With music, yes.

- And among the shepherds were there also musicians?

- There were musicians, yes. Music was usually played too...

- Do you play any instrument?

- Yes, the violin. In *góral* [highlander] style.

[Magic]

- Are there any legends connected to pastoralism? With sorcerers, magic?

- Well, before, people's relationship with the spells was different. But now people don't recognize such spells, because they think they are not true. Spells were different back then. Spells were such that, when a *baca* would be angry at another, he would stick a *ciupaga* [axe] into a post. Because it is called a *stupek* [pillar], near the door. Unlike nowadays, it was wooden. A *ciupaga* would be stuck into a pillar and as he milked his sheep, for example, the milk was coming from the axe. And that milk was from that *baca*. And this *baca* wouldn't have any milk in the morning. He would go to milk but there wouldn't be any milk under the sheep. Or the milk would

- Baca to był dawno taki, tak to był drugi po księdzu, we wsi. To musiał być człowiek zaufany, co by wieś mu zaufała, żeby cały ten dobytek jemu to przekazać. Żeby to pilnował im tego. On im to musiał pilnować. Co udoił, to musiał jeszcze dać temu. Oni mu to zabezpieczyli to pastwisko, tę trawę. Bo każde tutaj góry to były chłopskie. To nie tak, że były Parku Tatrzańskiego albo przed tym. To były chłopcy miały. Ale chłop miał tak – taką częśćkę w polanie na dwie owce, na pięć owiec, na dziesięć, na jedną krowę, na dwie krowy. I ci ludzie to pastwisko oddawali, za to, że te owce wziął ten baca i pasł te owce. I no ten baca musiał być tak zaufany, żeby mu ufali ci ludzie. Żeby on dał radę tam przebywać. No to ten baca musiał poprosić każdego jednego tego gazdę, po tygodniu czasu i robili miarę. To się nazywa. Wzięli dwa patyczki, tak je ucięli i te owce, co miał tam ten gazda – miał pięć owiec – wyłączyli te pięć owiec, wydoli do takiej gielety. Bo się nazywała gieleta. Taka drewniane pojemnik taki. Bo to wiadra nie było dawno. To było drewniane. I mierzyli, ile tego mleka. I zaznaczyli, że ten miał tyle, no to tam było dwa litry, czy półtora litra. No i obliczali później ile tego sera by można było mu dać. Rozliczali się w tym takim czymś. To się nazywało mirowanie. I to się rozliczali w tym każdego. Ten baca musiał później tego gazdę wypłacić tym. Przyszedł później za miesiąc. Baca mu tam naliczył, że tyle na te pięć owiec masz. Dziesięć kilogramów sera i telo dostaniesz.

- Czyli rozliczeń w pieniądzech nie było w ogóle?

- Nie, w pieniądzech nie było rozliczeń. Dawno to się nie rozliczali. To jeden był juhas. Jak się dawno godziło chłopca, takiego juhasa, to był jeden oscypek dziennie. Taka dniówka była. No to ten oscypek ile tam kosztował.

[Przemiany]

- A jak pan ocenia te przemiany współczesne? Jak to było dawniej, a teraz jak to się zmieniło? Czy to w dobrą idzie stronę, czy złą?

- Teraz idzie to w złą stronę. Bo to jest sytuacja tako, że nie ma ludzi. Nikt to z tym już nie chce. To jest te nasze pokolenie. Co my tutaj to. Młodzi tam się za to już nie biorą teraz. To już. Takiego pasterza dzisiaj wziąć na bacówkę to już nie ma. To jest tak ciężko młodego wziąć, że to się skończy u nas. To tak jeszcze, to pokolenie nasze tutaj, to już wszyscy ci bacowie. To już nie ma bacy takiego, żeby tam miał dwadzieścia pięć lat, trzydzieści, żeby on. Uczą się, tego, ale oni się za to nie biorą.

- A z czego to się bierze?

- Jednak to jest ciężka sprawa. To już trzeba się poświęcić temu. To się musi cieszyć w tym. On dzisiaj ma telefon, dziś ma Internet on ma dziś,

turn sour. Because when one shepherd cursed another, his milk would go bad. Or the *zyntyca* [whey from sheep's milk] or the cheese would go bad. But if he did not know how to make it, he did not make it cleanly, the milk turned bad. Well, that was it. So, he cursed him: this must have been done to me by this *Baca*, and so my milk turned bad. But it was his fault.

[Economy]

- Long ago, a *Baca* was the second in the village hierarchy, after the priest. It had to be a trusted man, someone that the village would trust to give him all their possessions. That he would take care of. He had to watch over them. Part of the milk he produced would have to be given back to them. They allowed him to use their pastures, their grass. Because every mountain here was owned by a villager. They were not owned by the Tatra Park or anything like that. The peasants owned them. It was like this – each clearing would have space for two sheep, five sheep, ten, for one cow, for two cows. And these people gave the pasture to the shepherd for him to feed those sheep. So, this *Baca* had to be trustworthy to be able to stay there. Well, after the week, a *Baca* had to ask every *gazda* [farmer, cattle owner], to make a *mira*. So it was so called. They took two sticks, cut them off, and the sheep that the *gazda* had there – five sheep, for example – they removed these five sheep from the heard, and then they milked them to a *gieleta* [a wooden pail]. Such wooden container was called a *gieleta*. Because long ago buckets were not available. They were wooden. And they would measure how much milk was produced. And they would write down how much, well, whether if there were two litres or one and a half litre. And later they calculated how much cheese the shepherd would need to give him. They traded like that. It was called *mirowanie*. And that was how everyone traded. *Baca* had to pay *gazda* later. He would come back a month later. *Baca* calculated how much he would give back for the five sheep. You will get ten kilos of cheese and that's it.

- Was there money in the transaction?

- No, there were no transactions using money. Long ago, they did not trade using money. There was one *juhas*. Long ago, when they agreed on a *juhas*, it was one *oscypek* [a sheep's cheese] per day. That's how much a day's work was. So how much was it for one *oscypek*?

[Changes]

- And how do you assess these contemporary changes? How it was in the past, and now how has it changed? Is it going in the right direction or is it getting worse?

taki młody. On nie patrzy do owiec dzisiaj, do gospodarstwa, bo to raczej. Jest to ciężka sprawa.

- Ale to jest z jednej strony praca – zarobek...

- Ten zarobek taki, no wie pan, nie za taki, żeby tu on z tego utrzymać. No już bacia, jak idzie na baciówkę, jak już tych owiec ma, no to rodzinę jakoś da radę jedno z drugim. Ale żeby nie te dopłaty teraz były, te unijne żeby my mieli, to by my nie bardzo na tym wychodzili. No bo to jednak co to jest? No udoi ten człowiek, na raz od takich, jak my tam mamy, tych dwieście pięćdziesiąt dojnych owiec jest – przeważnie tyle jest. Do trzystu. No te pięć, sześć wiaderek mleka się udoi na jeden raz. No to z tego utrzymać się cały rok, to nie jest wesoło. I utrzymać ludzi, jedzenie. No trzeba im zapłacić. No bo przecież ci nie będzie siedział tam taki. No i to prawie jedno z drugim, co się robi, to prawie na to wystarczy. No to taki młody to on widzi, że to nie ma takiego zysku, zarobku. Dziś chcą się nie narobić, a zarobić.

- A następne pokolenie, jak to wygląda u pana?

- No ja mam córkę jedną i syna, no to tak. No syn to już ma trójkę dzieci. Mieszka osobno tam w tym starym rodzinnym domu. Córnka tu z nami mieszka. Ale to już ona nie będzie. O tam też ma tam dom duży też. Zrobiliśmy. Bar tam prowadzi, restauracyjka taka. Ma to już ona sobie, oni sobie tam już. Może u syna będzie – bo tam dwóch chłopaków jest, jest córka. Może któryś tam się weźmie za to. No zobaczymy.

- Now this is going the wrong way. Because the situation is that there are no people. Nobody wants to do this anymore. It's our generation that is doing this. Now, young people don't want to get involved in it. That's it. There are no *bacha* today to go to a shepherd's hut. It is so hard for the young to take this job up that it will soon end. It is still like this: all these shepherds are from our generation. There isn't any twenty-five years old, thirty years old *bacha*, that... They are learning this, but they don't take it up.

- And where does that come from?

- Well, this is a difficult matter. It's about what you must sacrifice. You must enjoy this life. Today young people have a phone, today they have the Internet. Nowadays they don't pay attention to sheep, to farming, because it's a rather... it's a difficult thing.

- But on the one hand it's a job – the earnings...

- Those earnings, you know, you can't make a living with them. Well, when a *bacha* goes to a hut, when he has these sheep, well, the family – can manage somehow. But if it weren't for these extra subsidies – the EU subsidies that we have – we wouldn't do this. Well, because what is this? Well, a man will milk at once these two hundred and fifty milk sheep – here it's usually that many. Up to three hundred. Well, these five, six buckets of milk will be produced at once. Well, keep it up all year, it is not fun. And to keep people eating, you must pay them. Because he will not be sitting there. Well, adding one thing to another, it is almost enough. Well, he is young, and he sees that there is no profit. Today, they want to make money doing nothing.

- And the next generation, how does it look for you?

- Well, I have a daughter and a son, yes. Well, my son has three children. He lives there alone in this old family house. My daughter lives with us. But soon she won't be anymore. It is a big house too. We built it. She has a bar there, a restaurant. It is already hers. Maybe it will continue with my son – because he has two boys, and one daughter. Maybe one of them will take care of it. We will see.



1. [PL] Józef Słodyczka-Maśniak, bacia podhalański. Zdjęcie Maciej Kierzkowski, 2018
[EN] Józef Słodyczka-Maśniak, *bacia* from Podhale region. Photo by Maciej Kierzkowski, 2018
2. [PL] Owce na Podhalu. Zdjęcie Maciej Kierzkowski, 2018
[EN] Sheep in Podhale region. Photo by Maciej Kierzkowski, 2018
3. [PL] Owce w kosorze. Tradycyjny wypas owiec na Podhalu. Zdjęcie Maciej Kierzkowski, 2018
[EN] Sheep in the *kosor*. Traditional sheep grazing in Podhale region. Photo by Maciej Kierzkowski, 2018
4. [PL] Bacówka w Dolinie Chochołowskiej. Zdjęcie Maciej Kierzkowski, 2018
[EN] Shepherd's hut in the Chochołowska Valley. Photo by Maciej Kierzkowski, 2018
5. [PL] Giewont. Widok z Wierchu w Zakopanem. Zdjęcie Maciej Kierzkowski, 2018
[EN] Giewont mountain. View from Wierch in Zakopane. Photo by Maciej Kierzkowski, 2018
6. [PL] Baca z juhasami w Gorcach nowotarskich. Pocztówka, c. 1906. Autor zdjęcia nieznan. Domena publiczna
[EN] Baca and juhas shepherds in Nowy Targ Gorce. Postcard, c. 1906. Photographer unknown. Public domain



4



5



6



7

[OC] La substitucion linguistica

Miquèu Dantin, Montaner (Pireneas-Atlanticas, França), 17 de heurèr 2014,
Entreteng miat per Fabrice Bernissan (Nosauts de Bigòrra)

Lo sénher Dantin que respon a un questionari de qui's balha per objècte d'apressar la realitat de las percepcions deus locutors d'ua lenga miaçada de desaparicion. Mantuns tèmas que son atau tocats: lo nom de la lenga, lo sué aprentissatge, las rasons de la sua desaparicion, las accions a hicar en plaça tà la sua sauvagarda. L'interèst màger d'aqueth enregistrament repausa suu fèit de qui lo sénher Dantin liura ua analisa densa e argumentada qui s'empara suu viscut pròpi. Uei agricultor que vajó diguens un enviroament d'on lo gascon èra lenga d'usatge, lenga de la familha, deus èsters aimats, deu vesiatge. La sua vita professionau que l'amiè a costejar d'outes sectors d'activitats tà fin finau hèr la causida d'un tornar tà la tèrra e a las valors de qui son supausadas s'auherir diguens la cultura de qui l'estè trassetuda.

Aqueth enregistrament que constitua ua part d'un large estudi sociolinguistic. Tà perméter ua analisa deu discors qu'avem adoptat las convencions de transcripcions deus discors oraus hicadas au punt peu *Groupe aixois de recherche syntaxique*. La ponctuation tradicionau n'exista pas. Lo signe – que signifia un silenci mes o mensh long segun la repeticion deudit signe.

- Coma aperatz lo lengatge de qui utilisatz adara ?
- Avant qu'at aperavi patoès - adara que l'apèri occitan - qu'ei lo mèma - que parli tostemps lo mèma - qu'a cambiat de nom entà jo
- E sabetz de qui a un aute nom ? Perqué ?
- Lo bearnés - en per'mor que i a monde capulats mes intelligents que jo qui an dit que s'avè a aperar occitan - autament n'at aurí pas sabut e - 'bearnés' que l'aperam tanben ací - entà's separar deus Bascos - bigordan
- landés - lo monde que's senteishen d'ua apartenença - n'esprovavan pas

[FR] La substitution linguistique

Miquèu Dantin, Montaner (Pyrénées-Atlantiques, France), 17 février 2014,
 entretien avec Fabrice Bernissan (Nosauts de Bigorra)
 Traduction en français par Fabrice Bernissan

Monsieur Dantin répond à un questionnaire qui se donne pour but d'appréhender la réalité des perceptions des locuteurs d'une langue menacée de disparition. Différents thèmes sont ainsi abordés : le nom de langue, son apprentissage, les raisons de sa disparition, les actions à mettre en place pour sa sauvegarde. L'intérêt de cet enregistrement réside dans le fait que Monsieur Dantin livre une analyse dense et argumentée qui s'étaye sur son propre vécu. Aujourd'hui agriculteur il est né dans un environnement où le gascon se trouvait être la langue d'usage, la langue de sa famille, des êtres chers, des voisins. Sa vie professionnelle l'a amené à fréquenter d'autres secteurs et il a finalement fait le choix du retour à la terre et aux valeurs qu'elle est supposée offrir dans la culture qui lui a été transmise.

Cet enregistrement est extrait d'une ample étude sociolinguistique. Afin de faciliter une analyse du discours, nous avons adopté les conventions de transcriptions du discours oral préconisées par le *Groupe aixois de recherche syntaxique*. La ponctuation classique n'a pas cours ici. Le signe – signifie un silence plus ou moins long selon la répétition dudit signe diacritique.

- Comment nommez-vous le langage que vous utilisez actuellement ?
- Avant je l'appelais patois - maintenant le l'appelle occitan - c'est le même - je parle toujours le même - pour moi il a changé de nom.
- Savez-vous s'il a un autre nom ? Pourquoi ?
- Le béarnais - parce qu'il y a des gens importants plus intelligents que moi qui ont dit qu'il devait s'appeler occitan - sinon je ne l'aurais pas su eh - ici on l'appelle aussi béarnais - pour se démarquer des Basques - Bigourdans
- Landais - les gens ressentent une appartenance - ils n'éprouvent pas le

lo deser d'aparténguer a ua comunautat mes grana que lo vilatge o lo departament - lo cuenh d'on vivèn - entà's segularizar.

- Coma e dab qui l'avetz après ?

- Que l'èi après tot sol que i soi vajut dehens - i a pas besonh d'un professor quan òm vaj diguens un mieilòc de qui parla o de qui hè d'ua certa faïçon

- que'n popas coma la lèit de la tua mair - òm que vagèva a la maison - òm s'i demorava - òm que banhava deguens la cultura - òm que i èra plan - òm esperava qu'anava durar tota la vita - òm cercava pas un aute aviéner.

- Diguens quin contèxte ?

- Qu'ei ua lenga de vilatge au mensh - de marcat - de familha - sonque los regent e enqüèra - nos puniva - hèr-nos sentir qu'èram paisans.

- Se l'avetz transmetut ? Tà qui ? Perqué non ?

- Que m'i sòi assajat de transméter - los dus permèrs m'an arriscut au nas quan los èi parlat d'aprénguer - la hemna ne'n parla pas - ce m'èra estat dificile de har lo gran-pair ad aqueth moment - puish que n'èra pas lo men

ròtle tanpòc - - que pensi que los mes de qui deishan soviers - de qui hèn entà la lenga que son los gran-pairs - los pairs uei lo dia lo vaga pas tròp.

- Se'u sabetz leguir ?

- Òc - normalisada qu'ei drin complicat - fonetic qu'ei mes simple - cau saber si òm privilegia la lenga parlada o la lenga escriuta - entà jo la lenga parlada qu'ei hèra superiora - qu'ei coma los legumes deu casau e de conserva qué - entà jo qu'ei hèra miélher de parlar plan que d'escríver.

- Aon se parla ?

- Que cau díser : « On se parla enqüèra ? » - ençò deu monde qui la saben parlar - que n'i a pòc adara - entre vesins - pas hèra luenh - lo monde ne gausan pas parlar - - que's hè drin a l'improviste. Que sòi anat a 120 km

entà har crompa - qu'èi trobat monde qui sabèn parlar la lenga - qu'ei gascon mès pas tot a fèit lo noste - après on se parla ? dens los militants

entà la lenga - qu'ès segur de'n trobar qui parlan la lenga - entà díser que los joens que parlan de mensh en mensh ua bona lenga - aquò tanben

que hè drin puishèu - qu'ei ua lenga francesa version occitana - coma utís electronics entà virar la lenga - que serà un parladís d'aqueth estile - dab hèra pòc de shuc.

- Dinc a on lo comprenetz ?

- Coma sòi dens lo moviment occitaniste que compreni quasi tot - - entà jo qu'ei ua lenga de qui a ua unitat - que vien de la mèma soca ça'm-par

Etant donné que je suis dans le mouvement occitaniste je comprends presque tout - pourquoi c'est une langue qui a une unité - elle vient probablement de la même souche

- Dab qui avetz l'abituda de'u parlar ? Perqué dab eths ?

besoin d'appartenir à une communauté plus large que le village ou le département - le coin où ils vivent - afin de se singulariser.

- Comment et avec qui l'avez-vous appris ?

- Je l'ai appris tout seul - je suis né dedans - nul n'est besoin d'un professeur quand on naît dans un milieu qui parle ou qui fait [les choses] d'une certaine façon - tu bois [la langue] comme le lait de ta mère - on naissait à la maison - on y restait - on baignait dans une culture - on y était bien - on espérait que ça durerait comme ça toute la vie - on ne cherchait pas un autre avenir que celui-là.

- Dans quel contexte?

- C'est une langue de village au moins - de marché - de famille - à part l'instituteur et encore - il nous punissait - pour nous faire sentir que nous étions des paysans.

- L'avez-vous transmis ? À qui? Pourquoi non ?

- J'ai essayé de transmettre - mes deux aînés m'ont ri au nez quand je leur ai parlé d'apprendre - ma femme ne le parle pas - il m'était difficile de jouer le rôle de grand-père à ce moment-là - et puis ce n'était pas mon rôle - - je pense que ceux qui laissent le plus de souvenirs - qui font pour la transmission de la langue - ce sont les grands-parents - de nos jours les parents n'ont pas de temps.

- Savez-vous le lire ?

- Oui - normalisée c'est un peu compliqué - phonétique c'est plus simple - il faut savoir si on privilégie la langue parlée ou la langue écrite - pour moi la langue parlée est bien supérieure - c'est comme les légumes du jardin et les conserves quoi - pour moi c'est bien mieux de bien parler que d'écrire.

- Où se parle-t-il ?

- Il faut dire : « où se parle-t-elle encore ? » - chez les gens qui savent la parler - il y en a peu maintenant - entre voisins - pas très loin - les gens n'osent pas parler - - ça se fait un peu à l'improviste. Je suis allé faire un achat à 120 km - j'ai trouvé des gens qui savent parler la langue - c'est du gascon mais pas tout à fait le nôtre - après où se parle-t-elle ? du côté des militants pour la langue - tu es sûr d'en trouver qui parlent la langue - les jeunes parlent une langue de moins en moins bonne - ça aussi c'est un peu embêtant - c'est une langue française version occitan - comme des outils électronique pour traduire la langue - ce sera un parler de ce genre - avec peu de saveur.

- Jusqu'où le comprenez-vous ?

- Étant donné que je suis dans le mouvement occitaniste je comprends presque tout - pour moi c'est une langue qui a une unité - elle vient

- Qu'èi pres consciénça qu'aquera lenga que s'anava pèrder de cap a 30 ans per'quiu - e que'm sòi forçat de jo mèma entà parlar dab los vesins en patoès. Dab degun - i a pas arres qui parla mes - qu'ei improvisat quan parli - lo monde deu vilatge mes joen tenguen pas longtemps - qu'ei ua lenga qui's va apraubir d'era mèma se continua atau puishque òm sent plan que lo monde n'an pas tròp hami de la har viver - puish que pensan qu'ei remplaçada per ua auta lenga - de qui ei mes rica - que'us at an dit atau - e de fèit que va arribar puishque se lo monde l'utilisan pas entà parlar de causas pregondas - que's va apraubir - e après que serà çò qui n'an volut har lo monde deu nòrd - que serà un lengatge coma an desaparecut hèra de lengatges en França - suus libes o enregistrat.

- Se l'utilisatz en saunejar ? Diguens las vòstas pensadas ? Tà comptar ?

- Tot lo dia que me'n serveishi - que'm permet d'entrar dab lo mié enviroament - dab lo vielh - lo mié enviroament de tribalh qui ei hèit de soviers - que pensi qu'ei la basa de nosta cultura - qu'ei aquò que'ns an volut har pèrder : d'estar estacats a un mòde de pensar deus vielhs - a un anar deus vielhs - que hèi lo contrari - qu'ei lo mié fondament - la Ministre Filipetti que'n parla dens lo jornau [1963 M. Debré, Reunionés adoptats de fòrça en França] / pensar tostemps en lenga - comptar que'm fòrci drin - qu'avem après aquò a l'escòla - tot çò qu'òm nos a après a l'escòla qu'ei de mau - que's cau forçar entà utilizar la lenga après - donc l'escòla que s'a escajut a nos hicar elements intangibles diguens lo noste inconscient.

- S'avetz parlat aqueste lengatge dab los vòstes mainats ? Perqué tiò/perqué non ?

- Directament jamès parlat - que parlavi a las bèstias en lenga donc qu'entenèvan la lenga - n'ei pas en pr'amor d'aquò que consideravan la lenga coma quauqu'arren de positiu - quan los demandavan a l'escòla la profession deus parents jamès ne didèvan « paisan » - jo qu'èri obrier-paisan - mès que hicavan « ouvrier » meslèu que paisan - « emplegat » - qu'èra un signe dejà que lo noste estat èra desvalorisat auprès d'eths e òm pòt pensar qu'ei plan per l'escòla qu'ei estat desvalorisat - n'èm pas nosauts qui avem hèit aquò - e que pensi qu'aquò deguens los caps que dura enqüèra - aqui tanben l'educacion que s'i ei escajuda.

- D'après vos, aon ei viu ?

- Pensi mes luenh de las vilas - mes deguens las valeas - d'on i a eslhavatge - pr'amor entà nosauts qu'ei naturau de parlar patoès a las bèstias - donc aquò qu'atira a gardar la lenga - puishque en tot comandar las bèstias o docejar-las òm que garda la lenga - òm que garda la relacion au mestier - atau - en lenga - e tot çò qui va dab aquò - pr'amor tot lo mitan comerçant autorn de la lenga [l'agricultura] dinc adara qu'an la lenga - maquinhons

probablement de la même souche.

- Avec qui avez-vous l'habitude de le parler ? Pourquoi avec eux ?

- J'ai pris conscience du fait que cette langue allait se perdre à l'âge de 30 ans environ - et je me suis forcé de moi-même à parler patois avec mes voisins. Avec personne - plus personne ne le parle - quand je parle c'est improvisé - les gens plus jeunes [que la vieille génération née avant 1940] du village ne tiennent pas une conversation longtemps - c'est une langue qui va s'appauvrir d'elle-même si ça continue comme ça puisqu'on sent bien que les gens n'ont pas trop envie de la faire vivre - étant donné qu'ils pensent qu'elle est remplacée par une autre langue - qui est plus riche - c'est ce qu'on leur a dit - et de fait c'est ce qui va se passer puisque les gens ne l'utilisent pas pour parler de choses profondes - elle va s'appauvrir - et ensuite elle sera ce qu'ont voulu en faire les gens du nord - ce sera un langage parmi les autres langages disparus de France - qu'on trouvera dans les livres ou dans des enregistrements.

- L'utilisez-vous dans vos rêves ? Dans vos pensées ? Pour compter ?

- Je l'utilise toute la journée - ça me permet d'entrer en contact avec mon environnement - avec les choses anciennes - mon environnement professionnel est fait de souvenirs - je pense que c'est la base de notre culture - c'est ça qu'on a voulu nous faire perdre : d'être attachés à un mode de pensée ancien - à une façon d'être ancienne - je fais l'inverse - c'est mon fondement - la Ministre Filipetti en parle dans le journal [cf. 1963 M. Debré, Réunionnais adoptés de force en France] / toujours penser dans la langue - pour compter je me force un peu - nous avons appris à compter à l'école - j'ai des difficultés avec tout ce qu'on a appris à l'école - il faut ensuite se forcer pour utiliser la langue - donc l'école est parvenue à mettre dans notre inconscient des éléments intangibles.

- Avez-vous parlé ce langage à vos enfants ? Pourquoi oui /pourquoi non ?

- Je ne l'ai jamais parlé de façon directe - je parlais aux bêtes dans la langue donc mes enfants entendaient la langue - ce n'est pas pour ça qu'ils considéraient la langue comme étant quelque chose de positif - quand on leur demandait à l'école la profession de leurs parents ils ne disaient jamais paysans - moi j'étais ouvrier et paysan - mais ils écrivaient « ouvrier » plutôt que paysan - ou « employé » - c'était déjà un signe que notre état était dévalorisé et on peut penser que c'est bien l'école qui l'a dévalorisé - ce n'est pas nous qui avons fait cela - et je pense que c'est toujours dans la tête des gens - là encore l'éducation a bien réussi son objectif.

- D'après vous, où est-il vivant ?

- Je pense loin des villes - davantage dans les vallées - là où il y a de

- bochèrs. La lenga occitana qu'ei doça - mes adaptada au bestiar - òm que ved los neuridors - òm que pensa que lo bestiar lhèu qu'ei animiste aquò qu'an la coneishença de nosautes coma nosautes d'eths - e aquò que passa peu lengatge - tà nosautes l'occitan.

- Quantas personas lo parlan ?

- Deguens lo vilatge que's pòden comptar pro a l'aise - au nivèu deu departament qu'ei mauaisit - que diserí un sus mila - donc 15.000 personas - que i a monde qui's vantan de parlar la lenga - que franchimandéjan e dab l'espanhòl qu'ei ua catastròfa.

- Quau ei lo vòste rapòrt ad aquesta lenga ? En qué e pòt èster importanta ?

- Lo rapòrt a la lenga qu'ei professionau mes - qu'a un bon resson deguens lo tribalh noste - tribalh de paisan - e entà jo las valors de la lenga que son hèitas de las nostas valors paisanas - qui son pas pròpis au biarnés puishque - en aver militat deguens un sindicat agricòl que'm sòi rendut compte que finalament tots los paisans deu monde qu'avèn las nostas valors terradorencas - donc que pensi que - d'aqueth fèit - la lenga nosta qu'ei universau puishque pòrta valors universaus - terradorencas - de que n'í a qui's vòlen des-har - mès que pensi que de parlar de la tèrra qu'ei parlar de la natura qu'ei parlar - deu noste enviroament naturau - de qui volem preservar uei lo dia - « le cultiver en bon père de famille » que vien d'aquiu - qu'ei valors de qui èran admetudas pertot - e donc qu'a calut qu'un lenga deu nòrd que copèsse tot aquò entà hicar interdits après entà limitar la libertat. Qu'ei importanta - que pòrta valors - un dia qu'arriberà que lo monde seràn des-hèits de la honta de vénguer de la tèrra - // e que's renderàn compte que finalament lo monde de la tèrra qu'avèn qualitats - e hèra de defauts lhèu tanben - mès au mens aquera qualitat de voler preservar l'enviroament tàus hilhs e a maugrat que la nocion de progrès adara de qui nos a tot hèit sacramandéjar entàu modernisme qu'a drin copat totas aqueras valors - de cap a la lenga tanben - tot en un còp - - pensi òm tornarà a aqueras valors universaus - d'aimar la tèrra d'aimar l'enviroament - // los ancians que son batuts entà aver aquera tèrra - a la Revolucion qu'an plan vist de qui en balhar la tèrra que produsirén mes - interdìr - obligar n'entra pas deguens las valors deus paisans.

- Per quina rason precisa lo monde e's son arrestats de la transmèter ?
Quan ?

- Monde aus quaus òm a hèit deishar las lengas - /// los politics a través las escòlas oficialas /// que saben miar lo monde - /// en fonccion deu loé interèst - /// e deus qui comandan - /// París /// e la finança /// pensi que lo monde son miats e en particular los joens - ne compreguen pas enquèra que son miats - que'us mian cap a çò qui apèran lo progrès - que

l'élevage - parce que pour nous il est naturel de parler patois aux bêtes - donc cela nous aide à conserver la langue - parce qu'en commandant les bêtes ou en les apprivoisant on garde la langue - on garde la relation au métier - comme ça dans la langue - et tout ce qui va avec - car tout le milieu commerçant autour connaissent la langue - les maquignons - les bouchers. La langue occitane est douce - plus adaptée au bétail - on le voit chez les éleveurs - on pense que le bétail est probablement animiste il a eu connaissance de nous comme nous de lui - et ça ça passe par le langage - pour nous l'occitan.

- Combien de personnes le parlent ?

- On peut les compter facilement dans le village - au niveau de tout le département c'est malaisé - je dirais un sur mille - donc 15.000 personnes [le domaine d'oc compte environ quinze millions d'habitants] - il y a des gens qui se vantent de parler la langue - qui « franchimandent » et avec l'espagnol c'est une catastrophe.

- Quel est votre rapport à cette langue ? En quoi peut-elle être importante ?

- Mon rapport à la langue est plutôt professionnel - (la langue) se retrouve en écho dans notre profession - les paysans - et selon moi les valeurs de la langue sont celles de nos valeurs paysannes - qui ne sont pas propres au béarnais puisque - je me suis rendu compte en militant dans un syndicat agricole que finalement tous les paysans du monde portaient nos valeurs terriennes - je pense donc - pour cela - que notre langue est universelle puisqu'elle porte des valeurs universelles - de la terre - dont certains veulent se défaire - je pense que parler de la terre c'est parler de la nature c'est parler - de notre environnement naturel - que nous voulons préserver aujourd'hui - - « le cultiver en bon père de famille » vient de là - ce sont des valeurs partout admises - il aura donc fallu qu'une langue du nord casse tout ça pour imposer des interdits et limiter notre liberté.

- Pour quelle raison précise les gens ont-ils arrêté de la transmettre ? Quand ?

- Des gens qu'on a obligé à laisser leur langue - /// les politiques par le biais des écoles officielles /// ils savent mener les gens- //// en fonction de leur intérêt - /// et de ceux qui commandent - /// Paris /// et la finance //// je pense que les gens sont menés et les jeunes tout particulièrement - ils ne comprennent pas encore qu'ils sont menés - ils le mènent vers ce qu'ils appellent "progrès" -ils y sont parvenus - ils nous ont fait miroiter le progrès - c'était la chose à la mode - aussi il fallait se défaire de tout ce qui était ancien donc tout foutre en l'air - nous nous avons dépassé ce cap - /// l'Education nationale comme l'église autrefois est une machine à formater les gens - - il fallait des diplômes - les jeunes sont davantage

s'i son escajuts tanben - que nos an hèit miralhar lo progrès - qu'èra la causa a la mòda - donc que's calè des.har de çò de vielh donc tot fòter en l'air - qu'avem passat aqueth cap nosauts - /// l'Educacion nacionala coma la glèisa autes còps qu'ei ua machina entà formatar monde - - un temps que calèva diplòmes - los joens que son mes formatats en pregondor - lo monde que son miats - ne son pas urós - ne saben pas perqué - que quitan la loa faïçon naturau de pensar e de viver - entà arribar - que son joens - que son excusables. Lo francés : a l'escòla e per la mia mair - ua familha de curèrs tanben - qui'nse parlava francès entàu noste avièner - qu'avè comprés las leçons de qui hasèn los regents a las mairs : « parlez-leur français - comme ça ils seront plus intelligents » - /// las hemnas que son estadas las mes sensibilas a aqueth discors - que calè sortir lo monde de l'inhorença - deu patoès - donc en aqueth moment que i avè paisans de qui admiravan las mossuralhas e d'autes non.

- Se's son trufats de vos o de quauqu'un de la vòsta coneishença en per'mor de parlar aquesta lenga ? Racontatz.

- Los regents que's trufavan deu monde - deus joens - e qu'ei ua vergonha completa aquò - /// e sustot que hasèn en sòrta que los autes dròlles que's trufèssen d'aqueth de qui parlava patoès - entà l'acabar de fòter mes baish que tèrra - donc s'ei aquò ua metòde d'educacion ? - se hèn atau dens los quartièrs dab l'arab ne pòt pas balhar bons resultats /// que's viran cap a la religion.

- Çò qu'ei l'occitan ?

- L'occitan qu'ei ua construccion intellectuau de qui englòba totas las lengas que disen de l'Occitania defunta - de qui ei jamès vajuda lhèu - donc ua zòna de qui s'apèra - de qui lo monde intelligent apèran Occitania - d'on se parla patoès.

- Quin avetz après lo francés ?

- Lo francés a l'escòla e per la mia mair - ua familha de curèrs tanben - qui'nse parlava francès entàu noste avièner.

- Exòdi e arribada deus refugiats de guèrras, deus treballadors italians, espanhòus, etc. (percepcion, representacions, chafres eventualament). Quina lenga an parlat ?

- En 1936 - refugiats d'Espanha - /// plan arcuelhuts - manòbra bon marcat

- En 1940 que son monde qui entrèn dens la Resisténça - - la pàur de l'estrangèr - òm se trufava d'èths - autanplan com òm se trufava deus Bigordans - /// los Italians qu'avèn la reputacion de parlar viste la lenga.

- Quin avénguer tà la lenga ?

- La lenga que serà çò qui'n haram - s'avem las fòrças e l'intelligença politicas entà la har viver que viurà - que i a monde qui prenguen

formatés en profondeur - les gens sont menés - ils ne sont pas heureux - il ne savent pas pourquoi - ils abandonnent leur façon naturelle de penser et de vivre - pour réussir - ils sont jeunes - ils sont excusables. - Le français : à l'école et par ma mère - une famille de curés - qui nous parlait français pour notre avenir - elle avait compris les leçons que faisaient les instituteurs aux mères : « parlez-leur français - comme ça ils seront plus intelligents » - // les femmes ont été les plus sensibles à ce discours - il fallait sortir les gens de l'ignorance - du patois - à ce moment il y avait des paysans qui admiraient la *moussurailles* [ceux qui veulent se faire passer pour des messieurs des villes] et d'autres pas.

- Est-ce qu'on s'est moqué de vous ou de quelqu'un de votre connaissance parce que vous parliez cette langue ? Racontez.

- Les instituteurs se fichaient des gens - des jeunes - et ça c'est honteux - /// et surtout ils faisaient en sorte que les autres enfants se moquent de celui qui parlait patois - pour achever de le mettre par terre - si ça c'est une méthode d'éducation ? - s'ils font comme ça dans les cités avec l'arabe ça ne peut pas donner de bons résultats /// ils se tournent vers la religion.

- Qu'est-ce que c'est l'occitan ?

- L'occitan c'est une construction intellectuelle qui englobe toutes les langues de ce que certains appellent l'Occitanie défunte - qui n'est peut-être jamais née - une zone donc qui s'appelle - que les gens intelligents appellent Occitanie - où on parle patois.

- Comment avez-vous appris le français ?

- Le français à l'école et avec ma mère - une famille de curés - elle nous parlait français pour notre avenir.

- Exode et arrivée des réfugiés de guerre, des travailleurs italiens, espagnols, etc. (perception, représentations, surnoms éventuels). Quelle langue ont-ils parlé ?

- En 1936 - des réfugiés d'Espagne - // bien reçus - de la main d'œuvre bon marché - ce sont des gens qui entrèrent dans la résistance en 1940 - la peur de l'étranger - ils se faisaient moquer d'eux - comme on se moquait des Bigourdans - /// les Italiens avaient la réputation d'apprendre rapidement à parler la langue [le gascon].

- Quel est l'avenir de la langue ?

- La langue sera ce qu'on en fera - - si nous avons les forces et l'intelligence politiques pour la faire vivre alors elle vivra - il y a des gens qui probablement prennent conscience de cela - justement j'écoutais une chanson - je l'ai lue - de Nadau - /// elle s'appelle Lenga lenga lenga d'oc - /// elle dit que

consciència lhèu d'aqueth fèit en per'mor que - justament qu'escotavi ua cançon - que l'èi lejuda - de Nadau - /// que s'apèra Lenga lenga lenga d'òc - /// que ditz que tròp avem cregut hens la Republica - donc la Republica que'ns a perdut la lenga - e donc la politica - se sabem har politica - s'avem l'intelligença de nos des-har de totas aqueras valors de qu'ns an hicat devath lo beret - e qui nos convenguen pas e be que sauveram la lenga - dinc aqui non - auram lo coratge ? - que'n dobtí - que'n dobtí - que pòt arribar que quauqu'un pausèsse de plan lo subjècte - entà clarificar drin los caps - dehens los caps - e - quan serà dens los militants - qui son militants qui son sovent autant centralistes com los autes - la decentralisacion de qui'm platz pas tanpòc en per'mor lo monde que's compòrtan coma quasi com s'èra centralisme regionau - tot aquò que va lèd - entà jo que cau ua intelligença politica que's hique en plaça - qui sié pas au servici de çò qui exista dejà.

- S'ètz enper o contra que la mantenguen ? Perqué ?

- Que hè partida de l'universau - linguistic - culturau - e pensi que tostemps l'òmi que troberà lo sué avièner en manténguer diversitat - - s'èm estandardisat que vam a nosta pèrta - donc pensi que cau manténguer diversitat de pensada - diversitat de religion qu'at disi - diversitat de tot per'mor òm sap qui sauverà l'uman finalament - donc pensi que cau cultivar tot aquò - estar contra l'estandardisacion qui's hica en plaça e qui ei comerciau - e qui ei tanben entà causa - lhèu un dia un governament mondiau que's hiquerà en plaça en per'mor que nos èm deishat embarcar dehens aquera planificacion de pensada.

- Se l'ensenhament pòt contribuir a sauvagardar la lenga ? Quin ensenhar aquera lenga ? S'ei soetadèr ?

- La lenga que s'ensenha mès qu'ei tostemps delicat de pensar que lo qui a tuat la lenga que la pòt salvar - òm que ved plan que los desbats a l'Assemblada nacionau ne son pas tant - son pas tant en favor de la diversitat linguistica - en per'mor que n'i a pas pensi nat interèst electorau - /// at vegem plan quan se presentan candidats qui's disen occitanistes - lo pòc de vots de qui hèn se ne's presentan pas que dab aquera etiqueta - donc n'i a pas nat enjòc politic - deguens lo sistèma politic actiau - donc pensi pas que serà atau de qui's va salvar la lenga - pòt pas estar sauvada per un sistèma de qui va tostemps cap a ua estandardisacion - de cap a hicar deguens los caps valors francò-francesas - pensi que s'auré a reformar lo sistèma francés - entà autas causas tanben en per'mor que hè drin puishèu au nivèu de l'Euròpa tot aqueth nacionalisme com tots los nacionalismes. La lenga que s'auré a ensenhar mès pas sonque deguens las classas - que s'auré a ensenhar com disen en alternança - directament

nous avons trop cru en la République - donc la République a fait se perdre la langue - et donc la politique -si nous savons faire de la politique - si nous avons l'intelligence de nous défaire de toutes ces valeurs que l'on nous a mises sous le béret - et qui ne nous conviennent pas alors nous sauverons la langue - jusqu'alors non - aurons-nous ce courage ? - j'en doute - j'en doute - il se pourrait qu'une personne pose correctement le sujet - pour clarifier les choses dans la tête des gens - et - même chez les militants - ce sont des militants aussi centralistes que les autres - - la décentralisation ne me plaît pas non plus car les élus se comportent de telle façon qu'on a un centralisme régional - tout ça va mal - selon moi il faut qu'une intelligence politique se mette en œuvre - qu'elle ne soit pas au service de ce qui existe déjà.

- L'enseignement peut-il contribuer à sauvegarder la langue ? Comment enseigner cette langue ? Est-ce souhaitable ?

- La langue s'enseigne mais c'est toujours délicat de penser que celui qui a tué la langue va la sauver - on voit bien que les débats à l'Assemblée nationales ne sont pas - pas en faveur de la diversité linguistique - - parce qu'il n'y a là aucun intérêt électoral - /// on le voit bien lorsque des candidats qui se disent occitanistes se présentent [aux élections] - le peu de voix qu'ils collectent s'ils se présentent sous cette seule étiquette le montre - il n'y a pas d'enjeu politique - dans le système politique actuel - donc je crois que ce ne sera pas de cette façon qu'on sauvera la langue - elle ne peut pas être sauvée par un système qui va toujours vers la standardisation - qui met dans la tête des gens des valeurs franco-françaises - je pense qu'il faudrait réformer le système français - pour d'autres raisons aussi par exemple le nationalisme est mal perçu au niveau de l'Europe comme tous les nationalismes. On ne devrait pas seulement enseigner la langue dans les classes - on devrait l'enseigner comme on dit en alternance - directement ou pas avec des gens qui la parlent - de façon naturelle - mais en tous cas pas uniquement avec des professeurs qui enseignent cela comme une matière étrangère - et quand on sait le peu d'efficacité de l'enseignement français pour ce qui est de l'apprentissage des langues - des autres langues étrangères - je ne pense pas qu'on puisse compter que les enseignants enseignent de cette façon-là une langue comme l'occitan. L'enseignement - si j'en juge les résultats - et bien c'est un peu comme toujours - l'enseignement ne sait pas former de professionnels pour le marché de l'emploi... je pense que l'enseignement ne sait pas non plus former de gens à parler et à aimer la langue - je pense que l'enseignement doit se remettre en cause de manière globale - selon moi ce décalage - d'une action enseignante qui ne fait pas l'analyse de

o pas dab monde de qui la parlan - de faïçon naturau - mès pas en tots cas sonque dab professors de qui ensenhan aquò coma ua mestior estranhèra - e quan òm sap lo pòc d'eficacitat de qui a l'ensenhament francés entà aprénger las lengas - las autas lengas estranhèras - pensi qu'òm pòt pas comptar que los ensenhants que posquien ensenhar d'aquera faïçon ua lenga com l'occitan. L'ensenhament - se jutgi aus resultats de çò qui'n sòrt - be finalament qu'ei drin com tot l'ensenhament - l'ensenhament ne sap pas sortir professionaus com cau entà estar emplegats - - pensi que l'ensenhament ne sap pas sortir monde qui saben parlar la lenga e qui l'aiman - pensi que l'ensenhament en globalitat que s'a a tornar en causa qué - entà jo que i a aqueth descalatge de qui disi - d'accion ensenhanta qui non hèn pas l'analisa de la loa eficacitat - donc que i a desfaut d'ensenhament de qui perduraràn tan qui dure l'ensenhament - autanplan deguens lo monde professionau que deguens las lengas - - se's jutjava que i a pòc de monde finalament de qui sòrten de l'ensenhament en saber parlar la lenga - a mens que non sia de familhas on se parla la lenga -lhèu l'ensenhament que's poderé reformà's - sajar de s'adaptar entà ua eficacitat màger - mès n'ei pas lo cas e pensi ne'n serà pas jàmes en França - qu'ei impossible que l'administracion que's reforme d'era mèma.

- Qué poderém méter en plaça tà sauvagardar la lenga aquera ?
- Entà sauvagardar la lenga - dejà que cau balhar lo gost - o l'enveja de sauvar quauqu'arren - de qui òm aima - dejà que cau aprénguer a aimar - aimar la lenga - aimar tot çò qui pòrta la lenga - e aquò qu'ei bèth drin complicat - pensi qu'òm pòt pas atènder de qui sié un sistèmi educatiu de qui hiqie aquò en plaça - qu'a a vénguer lhèu peus mediàs - emissions de television non sei qué - imatges e tot aquò dejà entà qu'aquera lenga qu'aparescosse - que lo monde que s'i posquien retrobar deguens - mès pas sonque per la lenga - per causas de qui pòrta la lenga - lenga sonque per la lenga pensi pas qu'òm i arriberà - n'a pas nat interèst - [e] après qu'ei hèra complicat.
- E pensatz que los poders publics poderén méter en plaça accions tà sauvagardar aquera lenga ? Las quinas ?
- Los poders publics que caleré que n'avossen la libertat - la volentat - e los sòs - /// deguens lo sistèmi francés qu'ei mauaisit a introdusir - se i avè lengas naturaus pertot en França que seré aisit - mès com son sonque quauques regions qui son concernadas - qu'ei mauaisit puishque los deputats que vòtan amassas - e que tenguen compte mes l'interèst de qui los an elegits que non pas deus autes [s'avèn volentat e sòs] permerament que cau balhar la hami e lo gost au monde - d'aprénguer lenga e cultura occitanas - tà balhar lo gost que i ei la musica /// que pòt estar un permèr

son efficacité - il y a donc un défaut d'enseignement qui perdurera aussi longtemps qu'existera l'enseignement - aussi bien dans l'enseignement professionnel que dans l'enseignement des langues - si on en fait l'analyse on voit que peu de gens sortent de l'enseignement en sachant parler la langue - à part dans les familles où la langue est parlée - l'enseignement pourrait peut-être se réformer - essayer de s'adapter pour une meilleure efficacité - mais ce n'est pas le cas et je pense que ça ne sera jamais le cas en France - il est impossible que l'administration se réforme d'elle-même.

- Que pourrait-on mettre en place pour sauvegarder cette langue ?
- Pour sauvegarder la langue - déjà il faut donner le goût - ou l'envie de sauver quelque chose - qu'on aime - déjà il faut apprendre à aimer - aimer la langue - aimer tout ce que porte la langue - et ça c'est très compliqué - je ne pense pas qu'on puisse attendre de quiconque que soit mis en place un système éducatif qui mettra ça en place - peut-être que ça doit venir des médias - des émissions de télévision ou je ne sais quoi - des images et tout ce qu'il faut pour que la langue apparaisse - afin que les gens puissent se retrouver là-dedans - mais pas uniquement pour la langue - aussi pour certaines choses que véhicule la langue - la langue pour la langue je ne pense pas qu'on y arrivera - ça n'a aucun intérêt - c'est très compliqué.
- Pensez-vous que les pouvoirs publics pourraient mener des actions pour sauvegarder cette langue ? Lesquelles ?
- Il faudrait pour commencer que les pouvoirs publics en aient la liberté - la volonté - et l'argent /// c'est dur à faire entrer dans le système français - s'il existait partout des langues naturelles en France ce serait aisé - mais vu que ce ne sont que quelques régions qui sont concernées - c'est malaisé étant donné que les députés votent tous ensemble - ils qu'ils prennent davantage en compte l'intérêt de ceux qui les ont élus plutôt que celui des autres. [si il y avait la volonté et l'argent] premièrement il faut donner l'envie et le plaisir aux gens - pour qu'ils apprennent la langue et la culture occitanes - pour donner le plaisir il existe la musique // ça peut être un premier pas - et après mais on ne le voit pas - on devrait montrer que nous sommes heureux de connaître la langue - de vivre avec la langue - et peut-être n'avons-nous jamais su le faire - mais ce serait une action intéressante - parce que si les jeunes voyaient à quel point on est heureux avec cette langue - un peu comme au Pays Basque - que cette langue porte à la solidarité - une façon de vivre qui convient - les gens se regrouperaient autour de cette langue - afin d'essayer d'entrer dans ce groupe - comme ils le font dans d'autres groupes - ce serait d'après moi une manière d'intéresser tout particulièrement à la langue - de leur faire

pas - e après e n'apareish pas - qu'aurém a har véser de qu'èm plan urós nosauts de conéguer la lenga - de viver dab la lenga - e lhèu n'avem pas sabut - mès que seré plan aquera accion - en per'mor se los joens vesèn com òm ei urós en lenga - pensi com au País Basco - que aquera lenga que pòrta ua solidaritat non sèi qué - ua faïçon de viver de qui convien - lo monde s'atracerén de cap aquera lenga - tà assajar d'entrar deguens aqueth grop - com hèn entà d'autres grops - que seré ua faïçon pensi d'interessar los joens particularament a la lenga - de'us har véder qu'ei lo loé interèst finalament la qualitat de vita XXX - n'èm pas enquèra aqui.

- Quaus son los programmes de qui aimeretz véger a la television en aquesta lenga ?

- De tota faïçon la lenga qu'a a portar un messatge - quauqu'arren de mes que çò qui ei de la lenga francesa - /// dab internet lo monde que's desbromban causas de qui an a casa - i a aquò tanben. Programmes dinamicas - programmes de qui pòrtan aqueth messatge de que ua cultura diferenta que pòt rénder lo monde mes urós que non son - e aquò s'enten pas e ne's ved pas deguens lo monde que son mes urós que ne son - e totun quan òm parla en lenga dab monde de qui viven plan la lenga òm senteish de qui son urós mès n'at gausan pas díser - que son urós qu'ei tot - - que pensan que n'at an pas a díser - que pensi qu'ei ua lenga qui pòrta un cèrt bonur en era mèma - qu'ei eliquibranta entà jo - au nivèu psichic - aqueth famús ligam dab los vielhs dab tota la nosta genetica ancestrau - pensi que la lenga la pòrta - - causa que las autas lengas pòden pas portar - òm qu'ei d'un endret - òm qu'ei d'ua husta.

voir que finalement qu'il peuvent y trouver leur intérêt par rapport à la qualité de vie - nous n'en sommes pas encore là.

- Quels sont les programmes que vous aimeriez voir à la TV dans cette langue ?

- De toute façon la langue doit porter un message - un plus par rapport à la langue française // et puis - avec Internet les gens oublient des choses qu'ils ont chez eux. Des programmes dynamiques - des programmes qui portent ce message qu'une culture différente peut rendre les gens plus heureux qu'ils ne le sont - et ça - ça ne s'entend pas ni ne se voit pas qu'ils sont heureux - et pourtant quand on parle dans la langue avec les gens qui vivent bien leur langue on sent qu'ils sont heureux mais ils n'osent pas le dire - je pense que c'est une langue qui porte en elle un certain bonheur - selon moi elle est équilibrante - sur le plan psychique - ce fameux lien entre les vieux et toute notre ancestrale génétique - je pense que la langue la porte - chose que les autres langues ne peuvent pas porter - on est d'un lieu - on est fait d'une essence d'arbre.





6



1. [OC] Maison Camabracq
[FR] Maison Camabracq
2. [OC] Henriette e Miquèu Dantin
[FR] Henriette et Miquèu Dantin
3. [OC] Miquèu Dantin a Vic-en-Bigòrra
[FR] Miquèu Dantin à Vic de-Bigorre
4. [OC] Miquèu Dantin e lo sué can-pastor
[FR] Miquèu Dantin et son chien gardien du troupeau
5. [OC] Tropèth d'aoelhas a Montaner
[FR] Troupeau de moutons à Montaner
6. [OC] Paisatge deus costalats biarnés. Vista dempuish Montaner enlà
[FR] Paysage sur les coteaux béarnais. Vue depuis Montaner

8

[OC] De braves cambiaments

Joan-Pèir Vives (neishut en 1952), Montgaug (Coserans, Pirenèus, França), 2018
entretèn dambe Matiu Faure (Eth Ostau Comengés)

Aqueth entretèn qu'estèc miat pendent ua operacion de collectatge deth Ostau Comengés peths parçans Baish Salat e Haut Volvèstre (canton deras Pòrtas de Coserans, Arièja). Eth entretèn que's passa a casa deth informator, paisan retirat e ancian emplegat deras papeterias Bergès, que s'a mantengut pr'aquò ua activitat agricòla en aver sauvat quauqu'ua vaca, lapins e poralha . Joan Pèir Vives qu'ei un informator carismatic que non manca pas d'esperit, de vivacitat ne de malícia. En un gascon plan imatjat, que torna sus eths cambiaments terribles qu'a conegut en totes eths domènis dempús que neishec e deras consequéncias sus era vita de tot dia. Entram ironia e umor, dambe un esperit plan gascon, que mos liura eth son sentiment e eras suas pòurs tath avénguer deth país e dera umanitat.

- Qu'è comprés surtot qu'era vita que tenguiá a pòc de causa e que'n caliá profitar ath maximum e que caliá pas aportar importença delà on non n'i aviá ; que n'i a que's hèn un maishant sanc d'arren de tot, n'é cap aquò, que i a pro causas, quan i a era malautiá, quan i a accidents o dera familha d'acòrd mès eth çò d'aute qu'é arren de tot ena vita ! [...] Quan te lèvas eth maitin, s'ès en bona santat, i a cap besonh de's hè maishant sang e ! Qu'ei vertat ! E òc mès qu'é vertat ! Eth monde que's planhen de qué ? Que n'ac saben cap daubuns còps ! E òc ! De qué se planhen daubuns còps ? E justament no's planhan cap tant dambe eth temps e ! D'aquò que'n parlèrem eth aute diá dejà ! [...] N'é cap era mèma vita, qu'é era vita de cada diá, eth monde qu'èran contentis de hèt tot, qu'èran contentis de's levar ath maitin, de dejunar, d'anar véder eth bestiar, de tot, tot eth diá ! De véder eth vesin, ara se veden eth vesin son cap contenti ! Que se'n passarián de'u véder, qu'é un malur aquò !

[FR] Des changements fulgurants

Jean-Pierre Vives (né en 1952), Montgauch (Couserans, Pyrénées, France), 2018
 entretien avec Mathieu Fauré (Eth Ostau Comengés)
 Traduction en français par Mathieu Fauré

Cet entretien a été réalisé dans le cadre d'une opération de collectage menée par Eth Ostau Comengés dans le Bas-Salat et le Haut-Volvestre (canton des Portes du Couserans, Ariège). L'entretien a eu lieu au domicile de l'informateur, agriculteur en retraite et ancien salarié des papeteries Bergès, il maintient néanmoins une activité agricole en ayant quelques vaches, lapins et volailles. Jean-Pierre Vives est un informateur charismatique qui ne manque pas d'esprit, de vivacité ni de malice. Dans un gascon très imagé, il revient sur les changements fulgurants dans tous les domaines qu'il a connu depuis sa naissance et leurs conséquences dans la vie de tous les jours. Entre ironie et humour, avec un esprit bien gascon, il nous livre ses sentiments et ses craintes sur le futur de son pays et de l'humanité.

- J'ai surtout retenu de la vie qu'elle tenait à peu de chose et qu'il fallait en profiter au maximum et qu'il ne fallait pas accorder d'importance à des choses qui n'en valent pas la peine. Certains se font du mauvais sang pour un rien, ce n'est pas comme ça qu'il faut vivre, il y a bien assez de choses à penser, quand on connaît la maladie, quand il y a des accidents ou quand cela concerne la famille, là d'accord, mais tout le reste n'a aucune importance dans la vie! [...] Lorsque tu te lèves le matin, et que tu es en bonne santé, il n'y a vraiment pas besoin de se faire du mauvais sang! C'est vrai ! Et oui, c'est vrai ! De quoi se plaignent-ils les gens aujourd'hui ? Ils ne le savent même pas parfois ! Et oui! De quoi se plaignent-ils parfois? Et justement, on ne se plaignait pas autant avant ! Nous en avons déjà parlé l'autre jour de ça! [...] Ce n'est pas la même vie, dans la vie de tous les jours, les gens étaient contents de faire tout ce qu'ils avaient à faire, de se lever le matin, de déjeuner, d'aller voir les bêtes, de tout, pendant toute

- Que trobatz qu'eth monde èran mès erosis abans ?
 - Tlament !
 - Mèma s'èra mès penible ?
 - A ben òc, n'aviá cap arren a véder! Mès que prenguián era vita autrament ! Qu'avián uá auta filosofia dera vita, la prenguián autrament, eth çò que no's haiá aué, que's haiá deman : qu'èra atau e ! Aué pensan pas qu'enà córrer... que i a uá expression en patuès : « cagar e córrer » ; la conegues, non ? Cagar e córrer e cap hiems en lòc. Qu'é vertat, que i a monde que vòlen èster pertot, que vòlen hèr un flòc de causas ath còp e après non hès cap arren . Qu'é vertat, e òc ! Eth monde que prenguián eth temps, eth çò que no's haiá aué, que's haiá deman. Nà hèr era èrba, tè ! Nà hèr era èrba, eth demishe haián cap èrba... Atencion, eth demishe no's haiá cap èrba, e s'i treballava cap e ! Qu'èra respectat N'èra cap question de júnher. Júnher e sabes ce qu'ei, júnher ? En quin didetz en çò vòste ?
 - Júnher !
 - Júnher, que cau júnher pertot qué !
 - Eth dimenge e eras hèstas tanben ?
 - E òc e! Qu'èra vertat aquò. E ben n'èran cap mès bèstias ? Ja i arribavan quan mèma, de non trabalhar eth demishe ? Que i podiá aver èrba e hèr un bèth diá, s'èra encroada dera velha, l'anavan cap des.hèr ! S'èra parelh en çò vòste ?
 - Si si... que l'arrespectavan.
 - Ah oui, oui ! Eth demishe qu'èra sacrat, qu'anavan ara messa.
 - E se n'í a qu'ensajàvan de júnher de còps, non, eth dimenge ?[...]Se i avia èrba e que pressava ?
 - Ò non e ! Ara epòca non, après, pòc a pòc òc... Pòc a pòc òc, mès quan èra joen, non e ! S'i parlava cap de júnher... Que devián bilhèu atelar en lhet... mès pas júnher... N'é cap parelh atelar e júnher! Ja's hè a dus mès n'é cap parelh ! N'i a cap besonh tant de correjas ! Mès que haián era sièsta e tot, mès qu'é vertat aquò e !
 - Qu'èra respectada tanben ?
- Alavetz, jo que me'n brembi, quan èra gafet, alavetz que voliá anar jogar ambe eths autis, e en plus qu'èra en dehòra deth vilatge, e que n'í avia d'autis deth mièu temps, qu'aviás enveja... eth temps qu'èran en lhet en tren de hèr era sièsta, tu t'haiás cagar. Que caliá demorar, podiás pas partir tanpòc! E't seriás hèt alumar, se non vas èster aquí quan se levavan dera sièsta ! Quan se levavan dera sièsta, se non vas èster aquí, qu'auriá ronflat aqueth afèr !
- Era batusa que passava, qu'é pr'amor d'aquò... Mamà que sabiá... Ara qu'anava saber qu'anavan bàter deman maitin. E ben, començar d'anar

la journée. De voir le voisin, aujourd'hui ils ne sont pas contents de voir le voisin ! Ils s'en passeraient volontiers, c'est malheureux ceci!

- Trouvez-vous que les gens étaient plus heureux avant ?

- Mais bien sûr !

- Même si la vie était pénible ?

- Bien sûr que oui, ça n'avait strictement rien à voir ! Mais les gens prenaient la vie autrement ! Ils avaient une philosophie de la vie, ils voyaient les choses autrement, ce qui ne se faisait aujourd'hui se faisait le lendemain: c'était comme ça! Aujourd'hui les gens ne pensent plus qu'à courir... d'ailleurs il y a une expression en patois : « Déféquer et courir » ; tu la connais, non ? Déféquer et courir et pas de fumier nulle part. C'est bien vrai, il y a des gens qui veulent être partout, qui veulent faire énormément de choses et qui finalement ne font rien du tout. C'est vrai ça! Les gens prenaient le temps, ce qui ne se faisait pas le jour même, se faisait le lendemain. Pour faire les foins par exemple. Le dimanche on ne faisait pas de foin... Attention, le dimanche, on ne faisait pas de foin, on ne travaillait pas! C'était respecté. Il n'était pas question de joindre les bêtes. Tu sais ce que ça veut dire joindre? Comment vous dites chez vous?

- Joindre aussi!

- Joindre, alors il faut joindre partout quoi!

- Le dimanche et les jours de fêtes aussi?

- Et oui bien sûr ! C'est vrai ça. Et pourtant ils n'étaient pas plus bêtes que nous? Ils y arrivaient tout aussi bien que nous, sans travailler le dimanche? Même s'il y avait du foin à faire, et qu'il fasse beau, s'il y avait du foin entassé de la veille, ils n'allaient pas y toucher ! Est-ce que ça se passait pareil chez vous ?

- Si si... ils le respectaient.

- Ah oui, oui ! Le dimanche c'était sacré, on allait à la messe.

- Et est ce qu'il y en avait qui essaient de joindre les bêtes parfois le dimanche? [...] Par exemple quand il y avait du foin et que ça pressait de le rentrer?

- Oh non eh! À l'époque non, après, peu à peu ça a changé... Petit à petit ça a changé, mais quand j'étais jeune, non, ça n'existait pas ! On ne parlait pas de joindre... Ils devaient peut-être atteler au lit... mais n'attelaient pas les bêtes. Ce n'est pas pareil atteler et joindre ! Cela se fait aussi à deux mais il ne faut pas autant de courroies! Mais ils faisaient la sieste aussi et tout, c'est vrai tout ça !

- Elle était respectée aussi ?

Moi je me souviens, quand j'étais enfant, alors que je voulais aller jouer

atrapar era poralha, eths canards e eths porets...Òc, sagnar, plumar, tota sola e ! Que i aviá tot eth çò que cau : era gariá en sauça, e que sabi jo, e les œufs mimosa, aquò òc qu'èra bon !

- A cada corvada que i avia un repèish atau ?

- Et oui et, tament ! Que caliá aver estomac enà bàter abans... Qu'èra mès penible de minjar que de bàter ! Que dejunavan nath maitin... Qu'é vertat ; que devián dejunar de cap a...Te'n an cap parlat d'aquò ? De cap 9h ... Que dejunavan ara forcheta, bien entendu, minjavan de tot ath maitin. Que dinnavan de cap a 12h00-13h00 e sopar ath ser, que't haián d'aqueri repèishes, e béver vin e béver nhòla tant que'n vòs ! Eth endeman que tornavan a partir ! En cuenh ací que deviá durar aumens 15 diás.

- E ua maison après era auta qué ?

- E òc ! Daubuns còps un maitin e era auta ara vrespada, s'èran duás petitas. Se n' i aviá tròp que n' i aviá enath diá. E ben que les caliá hèr toti aqueri repèishes !

- Qué minjavan ? Que i avia coma plats ?

- Non i aviá cap... Que n' i aviá sense salada e ! Non i aviá cap pizzàs tanpòc e ! Ja i aviá tripon e soen tripa e cambajon, d'aquò que n' i aviá enas maisons. Que i aviá cervelas, pâté de tête, musèu de porc e tot aquò, que n' i aviá d'aquò tanben. E eth patè ! Que'n haián patè. E aqueri ueus mimosà, aquò, òc ! Les haián petar ! Après que i èra era gariá en sauça soen, o eth borit.

- E après non i avia pas problèmas entà conservar eth gran enes solèrs dambe eth arrats e tot aquò ?

- Rats que n' i aviá òc ! Que i aviá gats tanben ! Òc mès tot que marchava, que i a aviá eths rats nà minjar eth gran mès que i èran eths gats nà minjar eths rats ! Ara eths gats non vòlen cap ratar mès. Qu'é coma eth monde, eth monde ratan cap mès ! N'an cap mès un ongle enà ratar ! Enà ratar ? Eth monde ? N' i auriá cap tant de chomurs, se ratavan. Que fonccinava atau... Mèma eths gats, que minjan croquetas ara ! Eth monde que minjan pizzàs e hamburgers e eth gats que minja croquetas, qu'a cambiat era mòda... Pòden cap aver ratèra. Jo voleriá cap minjar pizzàs e hamburgers.. E ? Que les ac dèishi ! Per tan bona que siá era pizzà. Si, uá pizzà maison que la vau minjar... Hèta maison qu'ei bon... Òc mès, bòp... Que vau, nosauts, tot eth çò d'aute que i a e ! Que justament enà minjar, que s' i minjava mès plan que ara !

- Que i a Barelha, Era Crasta e Montgaug, mès qu'é eth mèma vilatge qué. Era escòla qu'èra ara glèisa aquí... Que i anàvam a pè ara escòla tanben.

- Tot que's passava ara Crasta qué ? Era meria, era escòla...

avec les autres, car en plus j'étais en dehors du village, il y avait d'autres enfants de mon âge, tu avais envie d'y aller... du temps que les parents faisaient la sieste, toi tu t'ennuyais. Il fallait attendre, tu ne pouvais pas partir non plus, sinon tu te serais fait sermonner si tu n'étais pas là lorsqu'ils se levaient de la sieste. S'ils venaient à se lever de la sieste et que tu ne sois pas là, ça aurait fait grand bruit cette affaire!

- La batteuse passait dans chaque maison ... Par exemple ma mère venait d'apprendre maintenant que l'on allait dépiquer demain matin. Et bien, aussitôt, elle aurait commencé d'attraper les volailles, les canards et les poulets... Les saigner, les plumer, et tout ça toute seule ! Il y avait tout ce qu'il fallait : la poule en sauce, et que sais-je encore, et les œufs mimosa, ça oui, c'était bon !

- Pour chaque corvée il y avait un repas comme ça ?

- Et oui bien sûr ! Il fallait avoir de l'estomac pour battre autrefois... Il était plus pénible de manger que de battre ! On petit-déjeunait le matin... C'est vrai tout ça ; on devait petit-déjeuner vers... On ne t'en a pas parlé de ça ? Vers 9h00 ... On petit-déjeunait à la fourchette, bien entendu, on mangeait de tout le matin. On déjeunait aux alentours de 12h00-13h00 et puis dîner le soir, il se faisait de ces repas, et le tout bien arrosé, du vin et d'eau-de-vie en veux-tu en voilà ! Le lendemain ça recommençait ailleurs! Dans le coin ici, ça devait durer au moins 15 jours.

- Une maison après l'autre alors ?

- Et oui! Quelquefois une le matin et une autre l'après-midi, si c'étaient deux petites propriétés. S'il y en avait trop, il y avait pour la journée. Et bien il fallait les préparer tous ces repas!

- Qu'est ce qu'on y mangeait ? Qu'est-ce qu'il y avait comme plats ?

- Il n'y avait pas.... il n'y avait pas de salade ! Il n'y avait pas de pizza non plus ! Il y avait bien sûr de la saucisse sèche, du boudin souvent et du jambon, car de ça il y en avait dans toutes les maisons. Il y avait du cervelas, du pâté de tête, du museau de porc, il y en avait de tout ça aussi. Et le pâté ! Il s'en faisait du pâté. Et ces œufs, ça alors oui ! On leur réglait leur compte! Après ça il y avait souvent de la poule farcie, ou du pot au feu.

- Et après il n'y avait pas des problèmes pour conserver le grain dans les greniers avec les rats et tout ?

- Des rats il n'en manquait pas! Mais il y avait des chats aussi! Et oui, tout ceci, ça marchait ensemble, il y avait les rats pour manger le grain, et il y avait les chats pour manger les rats ! Maintenant les chats ne veulent plus chasser. C'est comme les gens, les gens ne chassent plus ! Ils n'ont plus de griffe pour chasser. N'est-ce pas ? S'ils cherchaient les gens, il n'y aurait

- E òc... E qu'anàvam ara escòla a pè, eths de Martelat qu'anàvam a pè tanben, n'era cap un problèma. Mès òc, mès ara que les cau portar nà hèr 100 m., que cau eth ramassatge, que cau ci e que cau là... Còps de pès en cuu que manca ! Qu'ei aquò que manca eth mès ! Mès qu'ei vertat... Jo quan eths mièvi petits, quan anèren ara escòla, jo qu'abitava ath crotzament alà, qu'aviá crompat era maison. Après que som divorsat jo, e qu'è deishat era maison par ce que e'm sòi estimat mès guardar era propietat qu'era maison. Mès eths mièvis dròlles son neishuts ath crotzament aquí... Enà hèr 300 m. Enà anar ara escòla, eths parents que's trucavan enà portar-les en vuetura. Les è cap jàmes portats en vuetura, les anava cap portar en vuetura tanpòc e ! Non, mès... qu'è uá conariá... eth camin deths escolièrs, putèn, qu'òm s'amusava sus eth camin deths escolièrs, qu'è vertat. Qu'era quauqu'arren !

- Autrament que i avut quan mèma evolucion, evolucion de tot costat. Dera generacion de Marineta o deths mièvi parents, a jo quan mèma, que i a avut dejà uá gròssa evolucion... De totas eras manièras, que i a era mecanisacion, e de tot, e dera faïçon de trebalhar justament. Jo que som vengut quan mèma après, n'è cap conegut... Mèma era mashina a lavar e tot aquò... som arribat en aqueth moment. Era television tanben, qu'aviá 12 ans quan arribèc era prumèra, qu'ei vertat quan mèma... N'i aviá cap arren de tot aquò abans; ni mashina a lavar... Eras hemnas anar lavar... E que i aviá monde enas maisons e ! Qu'anavan lavar eths lançòus e tota era harda, que i èra aquò en plus. Que i aviá un bassin aquí-dejós, e que lavavan. Deth temps qu'eth tipa haiá era sièsta, de còps en estiu, era hemna que lavava aquí... atencion e ! Que caliá èster organisat enà hèr tot, nà hèr còder enaths pòrcs e tot aquò.

- Totes que participavan...joenes e vielhs.

- Voilà, exactament ! E qu'è aquò que hèr era unitat, qu'è aquò que hèr era societat, era societat que deu marchar atau e non pas eths uns trebalhar peths auti ! E que s'i passa ara, qu'ei atau !? Eths uns qu'an de trebalhar peths auti. E mès vam de cap a devant, mès se passa atau. Era leçon de vita qu'ei de butar totis ara mèma arròda, qu'ac didián abans : « que cau butar totis ara mèma arròda ! » Quan èras petit qu'aviás eth tièu trebalh a hèr, de tot petit, e responsabilitats ! Qu'è aquò eth mès important. Que non saben cap mès prènguer de responsabilitats. Que'n prenguiás d'ora e responsabilitats.

- E qué hèvan abans justament de tot petit ?

- Qui ?

- Qu'ei çò que hèvan coma trabalh de tot petit ?

Jo ? Tirar vin ! Non mès, qu'è vertat e ! Caliá cap comandar d'anar tirar

pas autant de chômeurs. Ça fonctionnait comme ça... Même les chats, ils mangent des croquettes maintenant ! Les gens mangent des pizza et des hamburgers et les chats mangent des croquettes, la mode a changé... Ils ne risquent pas d'avoir envie de s'en sortir. Moi, je ne voudrais pas manger des pizzas et des hamburgers... Ça je leur laisse ! Aussi bonne que soit la pizza. Si, bien sûr, une pizza faite maison je vais la manger... Faite maison, c'est bon... Oui mais, bof... Ça ne vaut pas tout ce que nous avons ici ! Car justement, pour manger, avant, on mangeait beaucoup mieux qu'aujourd'hui !

- Il y a Bareilhe, Lacraste et Mongauch, mais ça forme la même commune. L'école était au village de l'église... On y allait à pied aussi à l'école.

- Tout était centralisé à Lacraste en fait ? La mairie, l'école...

- Et oui... Et on y allait à pied à l'école, ceux de Martelat y allaient à pied aussi, ce n'était pas un problème. Mais aujourd'hui, il faut les porter rien que pour faire 100 m., il faut un car de ramassage, et il faut ceci, et il faut cela... Des coups de pied au cul il leur manque ! C'est ça qui fait le plus défaut ! Et c'est vrai en plus... Moi, mes enfants, lorsqu'ils allaient à l'école, j'habitais au croisement là-bas, j' y avais acheté une maison. Après j'ai divorcé, j'ai laissé la maison, j'ai préféré garder les terres que la maison. Mais mes enfants sont donc nés au croisement là-bas. Pour faire juste 300 mètres, pour aller à l'école, les parents se battaient pour les porter en voiture. Je ne les ai jamais porté en voiture les miens. Mais... c'est une énorme erreur... Le chemin des écoliers, on s'y amusait, nous, sur le chemin des écoliers, c'est vrai. C'était quelque chose !

- Autrement il y a eu des évolutions, des évolutions à tout point de vue. Entre la génération de Marinette ou de mes parents, et la mienne, il y a eu quand même une grosse évolution... Dans tous les domaines, il y a eu la mécanisation, de tout, et donc de la façon de travailler justement. Moi je suis venu après cette période, je n'ai pas connu le reste... Même la machine à laver et tout ça... Je suis arrivé à ce moment là moi. La télévision aussi, j'avais 12 ans quand est arrivée la première, c'est vrai aussi... Il n'y avait rien de tout ça avant, ni machine à laver ni rien... Les femmes allaient laver... Et à cette époque il y avait du monde dans les maisons ! Elles allaient laver les draps et le linge, il y avait tout ça par dessus le marché. Il y avait un bassin en dessous de la maison, elles lavaient là. Pendant que les hommes faisaient la sieste, parfois en été, les femmes lavaient ! Il fallait être organisé pour pouvoir tout faire, faire cuire pour les cochons et tout ce qui s'en suit.

- Tout le monde participait... jeunes et vieux.

- Voilà, exactement ! Et c'est ça qui fait l'unité, c'est ça qui fait la société,

vin. Que caliá anar guardar eth bestiar. En estiu, ara èrba que i èras ; aquò que'm haiá cagar de tirar eth parelh de devant, eth temps de cargar e tot aquò, que't haiás peishigar peths tavanses... L'as pas conegut aquò ? Qu'e i é eth comunau aci ath dessús, qu'èra pròpre alavetz. E ben que passavan eras vacanças, totas eras vacanças d'estiu a guardar eth bestiar. Que n'i aviá un flòp a guardar eth bestiar en eths comunaus abans. Qu'èran eths vielhi o eths dròlles. E jo quan èran petits, qu'èran quate aci, qu'èra a torn de ròla : eth maitin qu'èra eth un que i anava guardar eth bestiar, eths autis qu'anavan nà hèr era èrba, e era vrespada qu'èra eth aute... et ça tournait, que virava cada diá. E òc ! E après qu'adujavas, ena hèr lenha, tirar eth hiems enà bòrda. Tirar eth hiems ena bòrda aci, que i aviá dus rengs de vacas atau, la't vau hèr véder era bòrda ce'n quin é, tot just se i podiás passar dambe era broeta. T'amassavas un còp de pè d'un costat, un còp de pè deth aute, era broeta eths pès damont, que tornavas cargar era broeta, mès qu'ère era vita atau ! Tiravas eth hiems, qu'èra coma eth mièu petit-hilh, que diviá aver 7 o 8 ans quan tirava eth hiems dambe era broeta. Mès après qu'ac voliás hèr, qu'ac voliás hèr par ce que tot eth monde que participava. Qu'èra enà tot eth monde parèlh ! Eths vielhis qu'eishartavan eras sègas e guardar eth bestiar tanben. Eths trebalhs deths joesi e deths vielhi qu'èran soen eths mèmas tanben. E apalhar eths anhèths, que i aviá oelhas tanben, e suenhar eths anhèths, guardar eras oelhas. Apalhar bestiar e oelhas, qu'ac sabiás hèr d'ora, que sabiás ce que caliá balhar, eras racions e tot aquò.

- Qu'èra plan tengut de propietat [eth bestiar], e qu'èra tot estrilhat e brossat.

- Que brossavan ?

- Ah òc e... E qu'èra plan entretegut tanben d'açò, nà minjar... Ara que i a tot prèst... Qu'é uá catastròfa quan mèma ! Jo que'm demandi, dempús quauqu'un temps aquí... Açò se's pas adobat açò. Eth monde que n'an tròp ; pòden cap ténguer... Que tenguen eth bestiar enaras primas mès non uèitan pas se pòden ténguer aqueth bestiar. Qu'é en fonccion deth nombre qu'an eras primas e alavetz era alimentacion non sequish cap eth nombre deth bestiar. Alavetz eth rapòrt deth bestiar : zerò soen ! Viven pas que deras primas. Que jo i a un moment qu'ac didi mès que caleriá qu'èra agriultura raportèssa un mimimum quan mèma ! Eth but dera agricultura qu'é qu'eth produit rapòrte un minimum. Que n'i a que prenguen eths sòuses deras primas e encara nà cobrir eths frèses, par ce que eth produit non cobrish cap eths frèses : qu'é uá maishanta gestion aquò quan mèma ! Mès n'ac diurián cap dishar hèr, qu'é abient e a verifiar, eth tipe que non se'n sòrt, era prima qu'é eth salari de uá maniera ? Qu'é coma

la société doit fonctionner comme et non pas les uns travailler pour les autres ! Et qu'est-ce qu'il se passe maintenant, c'est comme ça ! Les uns doivent travailler pour les autres. Et plus ça va, plus ça se passe comme ça. La leçon de la vie c'est de pousser tous à la même roue, ils le disaient avant : « il faut tous pousser à la même roue ! » Quand tu étais petit, tu avais ton travail à faire, de tout petit, et avec des responsabilités ! C'est ça le plus important. Maintenant, ils ne savent plus prendre de responsabilités. Il fallait en prendre de bonne heure des responsabilités avant.

- Justement qu'est-ce qu'ils faisaient avant dès le plus jeune âge ?

- Qui ?

- Qu'est-ce que qu'on faisait faire aux enfants ?

- Moi? Tirer du vin! Non mais, c'est la vérité ! On avait pas besoin de me commander d'aller tirer du vin. Il fallait garder le bétail. En été, au moment des foins, il fallait y aller; ça m'ennuyait beaucoup de tirer la paire de devant, le temps de charger et tout ça, tu te faisais piquer par les taons... Tu ne l'as pas connu ça ? Il y a le pacage communal ici au dessus du village, c'était tout propre alors. Et bien nous passions les vacances, nos vacances d'été, à garder le bétail. On y était nombreux à garder les bêtes dans le communal à cette époque-là. C'étaient soit les anciens soit les enfants. Et ici, quand nous étions petits, nous étions quatre, c'était à tour de rôle : le matin c'était l'un qui allait garder les bêtes, pendant que les autres allaient aux foins, et l'après midi, ça en était un autre... et ça tournait, ça tournait tous les jours. E où ! Et ensuite tu aidais aussi à faire le bois, sortir le fumier de l'étable. Pour sortir le fumier de l'étable ici, il y avait deux rangs de vaches comme ça, je te le ferai voir après comment c'est, tout juste si tu pouvais passer avec la brouette Tu te prenais un coup de pied d'un côté, un coup de pied de l'autre, la brouette était renversée, il fallait la recharger, mais c'était la vie qui était ainsi ! Quand je sortais le fumier, j'avais l'âge de mon petit-fils aujourd'hui, je devais avoir 7 ou 8 ans quand je sortais le fumier à la brouette. Mès après tu avais envie de la faire, tu voulais le faire par ce que tout le monde participait. C'était chez tout le monde pareil ! Les vieux allaient tailler les haies et garder le bestiar aussi. Les travaux des jeunes et ceux des anciens étaient souvent les mêmes. C'est comme soigner les agneaux, il y avait des brebis aussi, on soignait les agneaux, on gardait les brebis. Nourrir le bétail et les brebis, on savait le faire très jeune, on savait ce qu'il fallait donner, on connaissait les rations et tout ça.

- Les vaches étaient brossées ?

- Ah oui eh... Et le bétail était surtout bien entretenu de ceci, par la façon de le nourrir... Maintenant c'est du tout prêt... C'est une véritable

un salari, coma uá paga. Eth tipe que non a beneficis sus era propietat, n'é cap era pena que haça aqueth mestièr. Jo que seriá lèu reglat, s'é en dejós de zerò e ben... Se non t'arregas eths compdes, qu'é jo que't suprimi eras primas, qu'é atau que diuriá marchar, que trebalharián mès plan eth monde ! E òc... Eth çò d'aute n'é cap qu'enà amassar primas e eth bestiar... Que hèn istuèras nath bestiar que tuan ath abatoèr, que patish mès eth bestiar tota era annada dehòra que uá bèstia abans de la tuar e ! Et oui... qu'é uá bestiesa aquò. N'ac veden cap eth bestiar que patish dehòra, e ben putèn !

- Eth ivèrn...

- Eth ivèrn, e òc, tament ! E mèma certenes en estiu, que t'ac hèn pelar coma aquò... Qu'é uá catastròfa.

- Quin pensatz que pòt evoluar eth país e era agricultura ací ?

- En quin ?

- Qu'avetz dit que i avut evolucions dejà dempús eth temps deths vòstis parents e ara, ce quin vedetz era seguida ?

- Jo qu'aviá vist, qu'èi desmarat dambe eras gasconas, que i aviá gasconas, qu'era era raça d'ací. Après aqueras gasconas no's venia cap coma cau eth bestiar. Après que crotzèrem, papà que i botèc, que t'aviá crompat... que haiá bestiar de batalha que ! E après jo que'm botè ath Charolés, que crotzè eth Gascon dambe Charolés, nà hèn un pòc de plus value quan mèma, que's venian mès plan eths vedèths. E après que'm botè ath Charolés carament. Vedèth Charolés tanben, atencion e ! Nà hèn vedadar vacas atencion ! Aquí qu'apregues a hèn vederar vacas tè; se non sabes ! N'as cap jamès avut ? Surtot ara epòca, ara qu'ac an bilhèu modifiat, abodat, nà que vedèren a pus prèt... dambe eths taures e tot aquò... era genetica que ! Mès ara epòca que't caliá començar d'atrapar d'aqueris pès, atencion e ! E après tanben eth Charolés que plongèc. E après que crotzè vacas Charolés dambe eth Blond, dambe un taure Blond, e après que'm montè ath Blond. Mès qu'era crotzadas e ! Que n'i aviá de crotzadas de longtemps, e qu'èran eras mès bonas aqueras, enà tot, enara lèit, enà tot. Alavetz en quin vedi era agricultura ? Era agricultura n'é cap abienta a véder ce quin va vénguer. Par ce que eth çò que va càmbiar ena agricultura qu'ei era faïçon de minjar. Se minjan moscas e tot aquò, n'auram cap besonh vacas e tot aquò enà minjar ? Se minjan hormigas e tot aquò ; ne'n va caler enà emplar eth estomac. Se't fotes un sadoth de hormigas... Que va caler hè eth elevatge deths hormiguèrs e deths vèrmes e tot aquò... enà minjar. Mès non, mès nath temps a vénguer era alimentacion que va de cap aquí. Jo qu'ac didi en desconant mès que va de cap aquí, aquò n'é cap conariás. A jo que'm hè paura aquò... no'm

catastrophe ! Depuis quelque temps je me pose des questions... Ça ne s'arrange pas ceci. Les gens en ont trop ; ils ne peuvent pas en tenir autant... Ils ont du bétail pour les primes mais ils ne regardent pas s'ils peuvent tenir autant de bêtes. Les primes sont attribuées en fonction du nombre mais l'alimentation ne suit pas le nombre de bêtes. Alors le rapport du bétail : zéro souvent ! Ils ne vivent que de primes. Moi il y a un moment que je le dis, il faudrait quand même que l'agriculture rapporte un minimum. Il y en a certains qui se servent de l'argent des primes pour couvrir les frais, par ce que le produit ne couvre pas les frais : c'est une mauvaise gestion ! Mais on ne devrait pas le laisser faire, c'est facile à vérifier, pour celui qui ne s'en sort pas, la prime c'est son salaire d'une certaine manière? C'est comme un salaire, comme une paye. Celui qui ne fait pas de bénéfices sur la propriété, ce n'est pas la peine qu'il fasse ce métier. Si ça ne tenais qu'à moi, ça serait vite réglé, si c'est en dessous de zéro et bien... S'il les comptes ne sont pas équilibrés, on supprime les primes, c'est comme ça que ça devrait se passer, les gens travailleraient mieux ! Et oui... Le reste ce n'est bon que pour engranger des primes, quant au bétail.... Ils font toute une polémique pour le bétail tué dans les abattoirs, le bétail souffre bien plus toute l'année dehors qu'une bête avant d'être tuée! Et oui... c'est un mensonge ça. Les gens ne le voient pas ou quoi toutes ces bêtes qui souffrent dehors ?

- En hiver...

- En hiver, bien sûr ! Et même en été certaines, elles n'ont pas d'herbe, ils leur font peler jusqu'à la terre... C'est une catastrophe.

- Vous avez parlé des évolutions qu'il y a déjà eu entre l'époque de vos parents et maintenant, comment voyez-vous la suite ?

- Moi, j'ai commencé avec les gasconnes, il y avait des gasconnes partout, c'était la race de vache d'ici. Après ces gasconnes ne se vendaient plus suffisamment. Après nous avons croisé, papa avait acheté du bétail... ça faisait du bétail de bataille un peu quoi ! Et après moi je me suis mis au charolais, que je croisais avec du gascon, pour faire un peu de plus value quand même, les veaux se vendaient mieux. Et après je me suis mis au charolais carément. Le veau charolais aussi, c'est impressionnant ! Pour faire veler les vaches ce n'était pas toujours simple ! Là on apprend à faire veler les vaches tiens, si on ne sait pas encore le faire ! Tu n'en as jamais eu ? Surtout à l'époque, maintenant ils l'ont sans-doute modifié pour que les velages se passent mieux... avec les taureaux et tout ça... un travail sur la génétique. Mais à l'époque, quand tu voyais qu'il te fallait attraper de ces pieds, attention, c'était impressionnant ! Et ensuite, le

conven cap tròp, se'm cau minjar grilhons, jo que'm pòdi arreservar eras cueishas deths grilhons... e eras alas, que las cau hèr grillhar eras alas, non ? Non, mès, era agricultura que diden que va mancar viande, que va mancar ci, que va mancar là... Que va caler minjar vèrmes, totas sòrtas de vèrmes e insèctes qué !

- Qu'ei era mòda...

- Era mòda... non, qu'é par ce que va mancar deth çò d'aute, soit-disant, sabi cap. Soit-disant que vam èster de mès en mès a noirir... Ara que n'i a de mès en mès que minjan èrba tanben... Mès les vedi cap arrumiar pr' aquò... Se rúmian ? Rúmian cap jàmes, son coma eths chavals ? Òc mès que son eths mes maishanti, que mo'n vòn hèr minjar enà nosauts èrba ! Aqueri vegetarièns, que nos hèn era guèrra enà minjar viande. Eri que hèn çò que vòlen, ja m'èi egal, que pòden minjar èrba e vèrmes, ja m'èi egal mès... empachar aths autes de minjar viande, qu'é un pòc fòrt.. E portant qu' é atau. Que son maishanti aqueri !

- Son dolents...

Son enfarinats aqueri... N'é cap blagas... Que vederi emissions, ça'm pensava jo... S'aviás eths afèrs dambe jo... Se caliá ténguer era tronçonusa tot eth diá, que veiriás se'n minjariás èrba ! Abans que trabalhavan dur mès no'n minjavan pas tròp viande... Era viande deth bochèr non n'aviá cap tròp. Ací era viande que la minjavan eth diá dera hèira, qu'anavan nath bochèr, eth diá dera hèira ; pr'amor que passava cap de bochèr. Era hèira qu'èra cada 15 diás, qu'é dusièma e quatrièma diluns deth mes e daubuns còps que cag cada 3 setmanas...Rapèla't que quan aviás passat 3 setmanas sense minjar viande, qu'èra bona e ! Qu'é vertat qu'èra atau mès après que minjaves lapin, que minjàvam ueus, que minjàvam canards, qui minjàvam con.hit, que minjavan pòrc... Vianda ja'n minjàvam mès viande arroja deth bochèr, se'n minjava cap soen e ! Ara que n'i a que'n minjan tròp, que n'i a que'n minjan nà metdiá e que'n minjan ath ser mès aquò non va cap tanpòc ! Mès eth monde saben pas mès ce que... Que l'òm t'aprenquiá ara escòla de minjar equilibrat, que l'òm t'aprenquiá ara escòla tot joés aquò !

- En vilatge qu'èra parèlh, tot eth monde... Se i aviá quauqu'arrés, se caliá anar adujar quàuqu'un, que i anàvam totis ensemble. Se un vesin podiá cap acabar de hèr era èrba, e ben que i anàvam toti, hèr uá corvada. Que's haiá eras corvadas tanben. Mès ara se't veden quàqu'un plantat, le't van dishar plantat, e òc ! Eth çò qu'a cambiat ena evolucion, era mès maishanta evolucion qu'é aquera. Jo qu'è dit, dempús un moment qu'ac è dit, a conforma... a mesura que eth òme s'é materialisat, que s'é modernisat, qu'é eth matèriel qu'é arribat, qu'é arribat eths sòuses e

charolais aussi a plongé. Et après j'ai donc croisé des vaches charolaises avec du blond, avec un taureau blond, et après je me suis mis au blond. Mais elles étaient croisées ! J'en ai eu des croisées pendant longtemps, et elles étaient meilleures que celles-ci [blondes d'Aquitaine], pour tout, pour le lait, pour tout. Alors, comment est-ce que je vois l'agriculture? L'agriculture ce n'est pas évident de savoir ce qu'elle va devenir. Par ce que ce qui va conditionner l'agriculture c'est la façon de manger. Si on ne mange plus que des mouches et tout ça, nous n'aurons plus besoin de vaches et tout ce qui s'en suit pour manger? Si l'on mange des fourmies et tout ça ; il va en falloir pour remplir l'estomac. Si tu te mets une ventrée de fourmies... Il va falloir en faire l'élevage des fourmies et de vers... pour manger. Mais maintenant, par les temps qui courent, l'alimentation va dans ce sens. Moi je le dis en rigolant, mais on y va droit devant, ce n'est pas une blague. Moi, franchement, ça me fait peur ça... Ça ne me va pas, s'il faut que je mange des grillons, moi, je veux me réserver les cuisses des grillons... et les ailes, il faut les faire griller les ailes, non? Non mais, en agriculture, on nous dit qu'il va manquer de la viande, qu'il va manquer de ceci ou de cela... Il va falloir manger des vers, toutes sortes de vers et d'insectes alors !

- C'est la mode...

- La mode... Non, c'est surtout qu'on va manquer du reste, paraît-il, je ne le sais pas. Soit-disant que allons être de plus en plus de bouches à nourrir... Maintenant, il y en a de plus en plus qui mangent de l'herbe aussi [vegans]... Mais je ne les vois jamais rumier pourtant... Est-ce qu'ils ruminent? Ils ne ruminent pas, ils sont comme les cheveux alors ? Attention, ce sont les plus virulents, ils veulent nous en faire manger à nous aussi de l'herbe ! Ces végétariens nous font la guerre pour nous empêcher de manger de la viande. Eux ils font ce qu'ils veulent, ça m'est égal, ils peuvent manger de l'herbe et des vers, ça m'est bien égal mais... empêcher les autres de manger de la viande, ils y vont un peu fort... Et pourtant c'est ce qu'il se passe. Ils sont mauvais ceux-là !

- Ils sont violents...

- Oui, il faut s'en méfier de ceux-là... Ce n'est pas à prendre à la légère...

- J'ai vu des émissions là dessus, je me disais... S'ils avaient affaire avec moi... S'il fallait qu'ils tiennent une tronçonneuse toute la journée, ils mangeraient autre chose que de l'herbe !

- Avant on travaillait dur mais on ne mangeait pas autant de viande non plus... La viande rouge, il n'y en avait pas trop. Ici, on mangeait de la viande le jour de la foire, on allait au boucher, le jour de la foire ; par ce que il ne passait aucun boucher ambulante. La foire avait lieu chaque 15

eth matèriel... A mesura que s'é enricht, e que siá dehòra o daguens, a mesura que s'é enricht materialament, e ben que s'é apraubit deth esprit. Jo qu'ac vedi atau !

- Qu'é a partir d'aquò qu'a cambiat eth Couserans, aqueras papetariás qu'an barrat, duás papetariás aquí qu'an barrat, se barra era Molassa aquí, i va i aver mès que eths orsis e ! Non va cap demorar qu'eths orses. Orses, entram orses mo'n vam enténer. Par ce qu'eth monde venguen orses tanben. Aquò tanben, uè, que hè polemica, qu'é eth progrès aquò tanben... e ? Abans eth òme que haiá dançar eth ors, ara qu'é eth ors que hè dançar eth òme... E ? N'é cap parèlh, ara eth ors que hè dançar eth propietari ara.

jours, c'est le deuxième et le quatrième lundi du mois, quelquefois ça tombait toutes les 3 semaines... Rapelle-toi que quand tu avais passé 3 semaines sans manger de viande, tu l'appréciais ! C'est vrai, c'était comme ça, mais par contre on mangeait du lapin, on mangeait des oeufs, des canards, du confit, du porc [salé]... De la viande on en mangeait, mais de la viande rouge du boucher, on en mangeait pas souvent ! Maintenant, on en mange trop, certains en mangent midi et soir, ça ne va pas non plus ! Les gens ne savent plus ce qu'ils ont besoin... A l'école on nous apprenait à manger équilibré, on nous l'apprenait tout jeune ça !

- Dans le village, ça fonctionnait pareil, chez tout le monde... S'il y avait quelqu'un en difficulté, s'il fallait aller aider quelqu'un à faire quelque chose, on y allait tous ensemble. Si un voisin ne pouvait pas finir de faire les foins, et bien nous y allions tous, nous faisons une corvée. Ça se faisait beaucoup les corvées avant. Mais les gens aujourd'hui, s'ils voient quelqu'un qui est embêté, et bien ils vont le laisser se débrouiller ! Ce qui a changé avec toutes ces évolutions, le pire côté de cette évolution c'est celle-là. Moi je le dis depuis un moment, au fur et à mesure que l'homme s'est matérialisé, au fur et à mesure qu'il s'est mécanisé, avec l'arrivée du matériel, de l'argent est arrivé, et du matériel... Et bien, au fur et à mesure qu'il s'est enrichi, que se soit dehors comme dedans, qu'il s'est enrichi matériellement, il s'est appauvri de l'esprit. Moi je le ressens comme ça !

- C'est à partir de ce moment-là que le Couserans a changé, avec la fermeture de ces papeteries, deux papeteries qui ont fermé, si celle de la Moulasse ferme, il n'y aura plus que des ours ! Il n'y aura plus que les ours. Des ours, entre ours on devrait s'entendre. Par ce que les gens aussi deviennent ours. Là aussi, ça fait polémique, c'est le progrès ça aussi, n'est-ce pas ? Avant c'était l'homme qui faisait danser l'ours, maintenant c'est l'ours qui fait danser l'homme... Ce n'est pas pareil, aujourd'hui l'ours fait danser l'éleveur.



7



1. [OC] Jean-Pierre Vives, informator, març de 2019
[FR] Jean-Pierre Vives, informateur, mars 2019
2. [OC] Glèisa Sent Pèir, Montgaug, març de 2019
[FR] Eglise Saint Pierre, Montgauch, mars 2019
3. [OC] Oelhas de raças lordesa, castilhonosa e tarsconosa, Montgaug, març de 2019
[FR] Brebis de races lourdaise, castillonnaise et tarasconnaise, Montgauch, mars 2019
4. [OC] Papeteria dera Molassa, cromptada per un grop american, Eishelh, març de 2019
[FR] Papeterie de La Moulasse, rachetée par un groupe américain, Eycheil, mars 2019
5. [OC] A çò deth Priu, maison deth informator, Montgaug, març de 2019
[FR] Chez le Priu, maison de l'informateur, Mongauch, mars 2019
6. [OC] Papeteria abandonada de Porlanda (Bergès), Sent Liser, març de 2019
[FR] Papeterie abandonnée de Pourlande (Bergès) Saint-Lizier, mars 2019
7. [OC] Montgaug e Era Crasta vistis dempús Barrelha, 1923, autor Frères Labouche, coll. Cartophiles Ariégeois.
[FR] Montgauch et Lacraste vus depuis Bareilhe, 1923, auteur Frères Labouche, coll. Cartophiles Ariégeois

9

[OC] Paisans de uei e de ier

Alice e Raymond Lavit, Clarac (Hautas-Pireneas, França), 11 de seteme 2017.
Entreteng de Fabrice Bernissan (Numériculture-Gascogne)

Qu'avem rencontrat peu prumèr còp aqeste parelh diguens la comuna de Clarac au parat de l'entreteng de qui presentam ací. Raymond e Alice que's maridèn en 1966. Alice vivèva alavetz diguens ua comuna situada a un vintenat de kilomètres de l'abitacion deu sué futur òme. Tots dus qu'an tostemps trabalhat la tèrra, puish Raymond que conegó ua dobla activitat coma obrèr diguens ua usina de fabricacion de trens. Raymond qu'a avut en carga la municipalitat de Clarac. La sua espoda e eth madeish que hèn un raconte vivent e precis deus cambiaments de qui conegón dempuish la loa neishença. Las mutacions que son estadas pregondas au punt qu'ei estonable qu'aquesta generacion aja avut a conéguer de taus cambiaments. Que sian au plan deu trabalh, de las tecnologias, de la familha. Que disen la rapiditat de la generalisacion de las tecnicas culturaus e de la vitade tot dia. L'impact de la guèrra e de l'ocupacion. Raymond qu'a hèit, eth tanben, la guèrra e qu'a demandat que lo sué testimonhatge sus la guèrra d'Algeria sia tirat. Qu'avem mau a nos imaginar uei a quin punt los abitants se son près dessus las mutacions qui los èsten impausadas a tau punt de qui ne's senteishen pas, a còps, en fasa dab la societat tau coma se presenta uei lo dia.

Tà perméter ua analisa deu discors qu'avem adoptat las convencions de transcripcions deus discors oraus hicadas au punt peu *Groupe aixois de recherche syntaxique*. La ponctuation tradicionau n'exista pas. Lo signe – que signifia un silenci mes o mensh long segun la repeticion deudit signe.

[FR] Paysans d'aujourd'hui et d'hier

Alice et Raymond Lavit, Clarac (Hautes-Pyrénées, France), 11 septembre 2017
Entretien avec Fabrice Bernissan (Numériculture-Gascogne)
Traduction en français par Fabrice Bernissan

Nous avons rencontré un couple de la commune de Clarac pour la première fois lors de cet entretien. Raymond et Alice se sont mariés en 1966. Alice vivait jusqu'alors dans une commune située à une vingtaine de kilomètres de l'habitation de son futur mari. Tous deux ont toujours travaillé la terre, puis Raymond a connu une double activité en tant qu'ouvrier dans une usine de fabrication de trains. Raymond a occupé la fonction de maire de sa commune. Son épouse et lui-même font un récit très vivant et précis des changements qu'ils ont connus depuis leur naissance. Les mutations ont été profondes et il est étonnant que cette génération ait eu à connaître de telles mutations tels changements. Que ce soit au niveau du travail, des technologies, de la famille. Ils disent la rapidité avec laquelle se sont propagées les techniques culturelles et domestiques. L'impact de la guerre et de l'occupation. Raymond a fait lui-aussi la guerre et il a demandé à ce que son témoignage sur la guerre d'Algérie soit tu. On a du mal à imaginer aujourd'hui à quel point les habitants ont pris de plein fouet les mutations qui leur ont été imposées à tel point qu'ils ne se sentent parfois plus en phase avec la société telle qu'elle se présente aujourd'hui.

Afin de faciliter une analyse du discours, nous avons adopté les conventions de transcriptions du discours oral préconisées par le *Groupe aixois de recherche syntaxique*. La ponctuation classique n'a pas cours ici. Le signe – signifie un silence plus ou moins long selon la répétition dudit signe diacritique.

- Alavetz lo vòste vilatge a l'epòca – quin èra aqueth vilatge de qué vivèvan lo monde ?
- [Alice] Ò e de l'agricultura – e de l'eslhevatge.
- [Raymond] : Ací qu'èra la mèma causa - petitas explotacion – que hèvam drin de tot – ua bèra pena - se hèva tot a la man – i avè pas eth materiel - eths premèrs tracturs qu'arribèn en 1960 a pus près – en 1958 eth permèr.
- A on ?
- [Raymond] Ençò de Dupont e Rosier – s'aperava pas Rosis que s'aperava Dorgans – lo pair de Rosis - eth permèr tractur e après eths autes a petit drin – dens las annadas 60 – tot lo monde que venèvan eths bueus tà crompar eth tractur – un petit tractur e – ua cabessa e ua barra de copa.
- Alavetz a l'epòca Raymond lo primèr tractur quan arribè – que vos bremba quan arribè ?
- [Raymond] Que devè ça'm-par èster en 58 qu'èra eth tractur de Roger eth Garda – qu'èra un Ferguson – que devèva hèr 45 chivaus – eths permèrs Ferguson - gris – eth gris.
- [Alice] A essença ça'm-par – coma eth de qui avèva avut Georges.
- [Raymond] Sai pas s'èra a essença – aquerò ne'm bremba pas.
- E a Ciutat quan arribè eth purmèr tractur atau ?
- [Alice] Ò enàs annadas 1960 – 61.
- E donc qu'avetz vist Aliça e Raymond totas las evolucions de la mecanica ?
- [Alice] [Raymond] Oui.
- [Alice] Eth trabalh que's hèva dab eths bueus.
- [Raymond] Copar eth hen dab eth bueu – e la palha parelh.
- [Alice] E qu'at avem vist a hèr – eth fagòt quin aperavan ? – eras garbas.
- [Raymond] Ací que hèvan eths ligaders dab palha de segle – de qui torcejan - entà poder ligar après eras garbas de blat – après qu'arribèn eras còrdas.
- [Alice] A noste que hèvam dab eth mèma dab eth blat o era civada pasque non melantjavan pas après – quan batèvan qu'èra tot amassa.
- [Raymond] Nos qu'èra mes solide dab segle – la palha mes lonca – çò que hè que podèvan ligar beròi – e eth brassat dera palha deth blat que – qu'èra sustot blat que hèvam.
- E alavetz lo – plan de trabalh que's hèva a la man donc ?
- [Raymond] Tot a la man.
- [Alice] Eras fanusas non existavan pas - eth hen que's cargava en vrac
- [Raymond] oui oui que's hèva secar ara man.
- Mès alavetz a l'epòca qu'avèvatz 15 ans 20 ans – qu'aidavatz drin o qué ?

- Alors comment était votre village à l'époque ? Comment était le village et de quoi vivaient les gens ?
- [Alice] Oh eh de l'agriculture – et de l'élevage.
- [Raymond] Ici c'était la même chose – de petites exploitations – nous faisons un peu de tout – en prenant de la peine – on faisait tout à la main – il n'y avait pas de matériel – les premiers tracteurs arrivèrent vers 1960 – le premier c'était en 1958.
- Chez qui ?
- [Raymond] Chez Dupont et chez Rosis – on l'appelait Rosis mais il se nommait Dorgans – le père de Rosis – ils ont été équipés les premiers puis cela s'est fait tout doucement – dans les années 1960 – tous vendaient leurs bœufs pour s'acheter un tracteur – un petit tracteur – une charrue et une barre de coupe [faucheuse].
- Vous vous souvenez Raymond du premier tracteur qui arriva au village ?
- [Raymond] C'était probablement en 1958 – c'était le tracteur de Roger de la maison Garde – c'était un Ferguson – il devait faire 45 chevaux – les premiers Ferguson - gris – le gris.
- [Alice] A essence sans doute – comme celui qu'avait Georges
- [Raymond] Je ne sais pas si il était à essence – de ça je ne m'en rappelle pas.
- Et à Cieutat quand arriva le premier tracteur ?
- [Alice] Oh dans les années 1960- 61.
- Et donc Alice et Raymond vous avez vu toutes les évolutions de la mécanique ?
- [Alice] [Raymond] Oui.
- [Alice] Le travail se faisait avec les bœufs.
- [Raymond] Couper le foin avec les bœufs – la paille aussi.
- [Alice] Et nous avons vu faire les fagots ? les gerbes de blé.
- [Raymond] Ici on faisait des liens avec de la paille de seigle – que l'on tordait – pour pouvoir ensuite lier les gerbes de blé – et après la ficelle est arrivée.
- [Alice] Chez nous nous faisons avec la même paille que ce soit pour lier le blé ou bien l'avoine parce qu'on ne les mélangeait pas – quand nous faisons le battage tout était mélangé.
- [Raymond] Pour nous le seigle faisait les liens les plus solides – sa paille était plus longue – ce qui fait qu'on pouvait bien lier les gerbes – la brassée de paille de blé quoi – nous faisons surtout du blé.
- Beaucoup de travaux se faisaient à la main donc ?
- [Raymond] Tout à la main.

- [Raymond] Qu'èra eth noste plader – jo que deishèi er'escòla – que passèi eth certificat d'estudi – qu'avèi 13 ans e mei – a e n'i tornèi pas mes tà l'escòla alavetz - qu'èri content de passar dab eths bueus – qu'at èi dit fòrça còps – de passar davant er'escòla – véger eths de qui i èran – que'm talajavan a passar - tà jo qu'èri un òme - qu'avèi fenit er'escòla qu'èri un òme – que trabalhavi coma.
- A qu'èra ua fiertat ?
- [Raymond] A oui qu'èri fier.
- [Alice] Ce tà díser eths drolles n'avèvan pas eths joguets que i son ara – i èra pas era tele – i èra pas era radiò – tot aquerò qu'arribè sei pas jo enàs annadas 55 – eth permèr transistor - la tele sei pas - qu'èra enàs annadas 60 – de vielhas tele qui n'avèvan qu'ua chèna.
- [Raymond] En 1960 a pus près.
- Adara los joens ne hèn pas trabalh a la man – n'an pas l'ocasion d'at hèr tanpòc ?
- [Alice] Eths qu'at prenerén per era preistuèra – eth trabalh de qui òm hèva alavetz.
- Qu'ètz d'acòrd Raymond ?
- [Raymond] A oui sei d'acòrd jà – a oui oui.
- Alavetz ací a Clarac que i avèva divertissements – que i avè amusements tàus joens ?
- [Raymond] A Clarac que n'i avèva – qu'avèvam justament ua regenta de qui nos lancè a hèr eth basket – que i avèva un terrenh de basket – comencèm atau en s'amudar – e après qu'anavam jogar en d'autres endrets – que perdèvam a cada còp mès enfin que nos amudavam tot dimenge – e tanpè qu'avèvam un moment qu'anavam jogar ath basket – e eths vielhs enà plaça a la petanca – après que hasom un teatre dab aquera regenta – qu'èra tarribla aquera regenta – que s'aperava Madame Pascau - que hadó fòrça cauda a Clarac - que hadó un teatre tots eths joens qu'i joguèn – qu'èra formidable.
- Que didèvatz qu'a l'epòca que i avè plan d'agricultura – lo blat e companhia – alavetz coma hèvan lo monde entà véner tot aquò ? - tà amassar quate tarjas ?
- [Raymond] Tà amassar quate tarjas qu'èra dificile – certains qu'anavan entàth de marcat jà - entà Tarba o Banhères – anàvan véner ua quartèra o duas de blat – aquerò qu'èra partatjat - qu'aperavan aquera quartèra - era mesura era mes petita qu'èra eth copet qu'aperavan – eth copet que i anavan lhèu 20 litres – la quartèra qu'èra mes grana 25 litres donc que devèva hèr 25 kilòs a pus près – e aquerò qu'at botàvam dens un sac –

- [Alice] Les faneuses n'existaient pas – on chargeait le foin en vrac.
- [Raymond] Oui oui et on le faisait sécher à la main.
- Mais à l'époque de vos 15 ou 16 ans vous aidiez aux travaux un peu ?
- [Raymond] C'était notre plaisir – moi j'ai arrêté l'école – j'ai passé l'examen du Certificat d'étude – j'avais 13 ans et demi – ah je ne retournai jamais à l'école ! – j'étais content de passer devant l'école avec mes bœufs – je l'ai dit de nombreuses fois – de passer devant l'école – voir qui y était – ils me regardaient passer – pour moi j'étais un homme – j'avais terminé l'école j'étais un homme – je travaillais comme un homme.
- Ah c'était une fierté ?
- [Raymond] Ah oui j'étais fier.
- [Alice] C'est-à-dire – les enfants n'avaient pas de jouets chez eux – il n'y avait pas la télévision – pas de radio – tout ça c'est arrivé je ne sais pas moi dans les années 1955 – pour ce qui est du transistor – la télé je ne sais pas – c'était dans les années 1960 – et il n'y avait qu'une chaîne.
- [Raymond] en 1960 à peu près.
- Maintenant les jeunes ne travaillent plus à la main – ou ils n'ont pas l'occasion de le faire ?
- [Alice] Eux prendraient le travail que nous faisons alors pour de la préhistoire.
- Vous êtes d'accord Raymond ?
- [Raymond] ah oui je suis bien d'accord - ah oui oui.
- Alors ici à Clarac il y avait des divertissements – y avait-il des amusements pour les jeunes ?
- [Raymond] À Clarac il y en a avait - justement il y avait une institutrice qui nous amena à pratiquer le basket – il y avait un terrain de basket – nous avons commencé comme ça en nous amusant – et après nous sommes allés jouer dans d'autres communes – nous perdions à chaque fois mais nous nous amusions chaque dimanche – et sitôt que nous avions un peu de temps nous partions jouer au basket – et les vieux jouaient à la pétanque sur la place – et ensuite nous fîmes du théâtre avec cette institutrice – elle était terrible cette institutrice – elle s'appelait Madame Pascau – elle fit beaucoup de choses à Clarac – elle avait fait faire du théâtre à tous les jeunes – c'était formidable.
- Vous disiez qu'à l'époque on faisait beaucoup d'agriculture – du blé et d'autres choses – comment faisaient les gens pour vendre ces produits - pour gagner quatre sous ?
- [Raymond] C'était difficile de gagner quatre sous – certains allaient vendre au marché à Tarbes ou à Bagnères – ils allaient vendre une ou deux

que botàvam ua ficèla – e que fenivam de pleiar eth sac dab ua auta – e partir entàth marcat atau - alavetz eth de qui volèva crompar eras duas que prenguèva eras duas quartèras – e – o arren que ua s'avè besonh – tà'ra poralha.

- [Alice] No pedavan pas – que meduravan.

- [Raymond] Non pedavan pas – que's hèva tota ara mesura – dab aquera quartèra – era quartèra sei pas se i ei tostemps a nosta – sei pas .

- A Tornai que i èra lo marcat non ?

- [Raymond] Oui qu'èra eth marcat a Tornai – aquerò que'm bremba - eth dimars gran qu'aperàvam eth dimars gran – qu'amiavam eth bestiar a Tornai assajar de'us véner o mème tà'us hèr passejar qu'èra ua fiertat – qu'èram fiers d'amiar un beròi parelh de bueus o de braus – enà plaça de Tornai – enà plaça dera Gara – aqui que nos arretrobàvam – lhèu que i avèva 150 parelhs de bueus - - tota era planha ací e era zòna de coteaux – que devaravan tots dinc a Ciutat e Luc e Hita – e Oelhos – devaravan dab eth bestiar o vénguer crompar - que durè dinc a 1962 aqueth marcat.

- 1962 ? E perqué s'arrestè alavetz ?

- [Raymond] Sei pas – aquerò que'm bremba - - qu'estè fenit en aqueth moment.

- Eths vedèths qu'us anàvam véner en Foirail a Tarba -

- [Raymond] Eths vedèths qu'us anàvam véner entà Tarba – eth autobus que passava ath cap deth camin – e après eth autobus qu'avè ua remòrca darrèr – que hèva seguir ua remòrca quan passava – entà cargar eth bestiar - / cargavam eth vedèth era caissa deths pòrcs tàth portar tà Tarba.

- Que n'avetz Raymond drin de nostalgia d'aquera epòca ?

- [Raymond] Ce a díder ?

- Drin de – coma díder ? pas de tristessa – mès quan i tornatz pensar ?

- [Raymond] Non pas telament per'mor qu'èram abituats atau.

- Oui mès de vos qu'èra plan l'epòca o...

- [Raymond] Qu'èra ua auta vitajà quan mèma - qu'èram joens – tà nosauts qu'èra plan.

- [Alice] Question trabalh qu'èra mes dur que ara – mès question solidaritat – ententa entre eth monde – qu'èra melhor que ara - que s'entraidavan.

- [Raymond] En aqueste quartièr qu'èram tres agriculturs – que nos hèm tota la vita entenuts tà trabalhar ensemble – a rénder servici – e adara ne demoram pas mes que nosauti.

- Que continua la propietat a vòsta ?

- [Raymond] Oui qu'èi eth hilh qui a représ – dempuish 2008 – n'èra pas brica era sua formacion e qu'a hèit aqueth choés.

'quartères' de blé – c'était mesuré – on appelait 'quartère' – la mesure la plus petite s'appelait le 'coupet' – dans un 'coupet' on mettait 20 litres – la quartère faisait 25 litres ou à peu près 25 kilos – on mettait ça dans un sac – on fermait avec une ficelle – et on finissait de remplir le sac avec une autre quartère – et nous partions au marché comme ça – alors celui qui voulait acheter les deux prenaient les deux quartères – ou bien qu'une si il en avait besoin que d'une – pour les poules.

- [Alice] On ne pesait pas – on mesurait.

- [Raymond] On ne pesait pas – on faisait tout à la mesure – avec cette quartère – cette quartère je ne sais pas si on l'a encore à la maison.

- Il y avait un marché à Tournay non ?

- [Raymond] Oui c'était le marché de Tournay – je m'en souviens de ça – le 'mardi grain' nous l'appelions le mardi grain – nous amenions le bétail à Tournay pour essayer de le vendre ou bien même pour le promener c'était une fierté – nous étions fiers de conduire une belle paire de bœufs ou de veaux – sur la place de Tournay – sur la place de la gare – nous nous retrouvions là – il y avait peut-être 150 paires de bœufs – les gens de la plaine et des coteaux – ils descendaient tous depuis Cieutat et Luc et Hitte – et Oueilloux – ils descendaient avec leur bétail ou bien ils venaient acheter – ce marché a duré jusqu'à 1962.

- 1962 ? Et pourquoi a-t-il été arrêté ?

- [Raymond] Je ne sais pas – je ne m'en rappelle pas – il s'est arrêté à ce moment-là.

- Et vous portiez les veaux au Foirail à Tarbes ?

- [Raymond] Nous les portions à Tarbes – l'autobus passait au bout de notre chemin – et ensuite le car tractait une remorque – pour charger le bétail – on chargeait le veau et la caisse des cochons pour les porter à Tarbes.

- Raymond êtes-vous nostalgique de cette époque ?

- [Raymond] C'est-à-dire ?

- Un peu de – comment dire ? pas de tristesse – mais quand vous y repensez ?

- [Raymond] Non pas tellement parce que nous étions habitués comme ça.

- Oui mais c'était pour vous une belle époque ?

- [Raymond] c'était une autre vie oui quand même – nous étions jeunes – pour nous c'était bien.

- [Alice] Question travail c'était plus dur que maintenant – mais question solidarité – entente entre les gens – c'était mieux que maintenant – on s'entraidait.

- Alavetz qué'n pensètz a l'èpòca quan vos dishó que volèva tornar prènguer ?
- [Raymond] Entà jo - jo que n'èri content – que'n sei encòra – era mia hemna qu'ei drin eth contrari – pasque qu'avèva ua bon emplec quan mèma e voilà.
- [Alice] Qu'ei un esclavatge.
- [Raymond] Que cau aimar aqueth mestier.
- [Alice] Quan i a vetèths i a pas ni dimenge ni dissabte – c'est dur.
- Qué vòu devènguer d'ací 20 ans 30 ans (Clarac) ?
- [Raymond] Que i a avut un progrès quan mèma de totas sòrtas en 30 ans de temps – vegi pas gaire çò qui van poder de mes.
- Que pensatz que va demorar atau donc ? Va pas mes tròp cambiar ?
- [Alice] Modernisar lhèu drin de mes quan mèma - eths joens de ara que vòn seguir eth progrès.
- Que n'i va aver encòra progrès d'après vos o qu'ei fenit ?
- [Alice] Ò que n'i va aver encòra quan mèma - - que i a certains endrets qu'an eths tracturs dab eths ordinaturs – ací n'exista pas encòra quan mèma.
- [Raymond] Que vòn trabalhar tots sols eths tracturs - que seràn programats d'après eth terrenh - postar eth gatge e eth tractur que va virar tot sol – si si.
- Qu'èi vist que i ei un lavader – çò qu'ei aqueth lavader ?
- [Raymond] oui – eras hemnas que devaravan tà lavar la harda e dicutar segur – tà vantar eths uns e picar eths autes.
- [Raymond] Eth maire qui avè hèit bastir aqueth lavader – que s'aperava Firmin Dulac – e qui avè hicat au debut un escritèu – ici –on blanchit le linge et on salit la réputation.
- Qui ei eth patron de la comuna ?
- [Raymond] Sent Saturnin – Sen Sernin - era hèsta eth 1er dimenge de deceme – e après - // n'avèvam pas nada sala de hèsta – après que montèn un hangar metallic - - qu'avèn desplaçat era hèsta eth 1er dimenge de seteme.
- [Alice] A l'època i avè monde enà hèsta – tot lo monde qu'invitava era sua familha – ara que's perd.
- [Raymond] Era tradicion que minjàvam eth porròt – e torta – que'm bremba – era mamà // aquerò que's hèva tà era hèsta de sent Sernin
- [Alice] tot lo monde qu'invitava era sua familha.
- Qui alucava lo horn ?
- [Raymond] Papà – que tiravan la brasa – eth horn qu'exista encòra - - ençò deth hilh - // que l'avetz a véger aqueth horn. Era hèsta qu'èra eth

- [Raymond] Dans ce quartier-ci nous étions trois agriculteurs – nous nous sommes toujours bien entendus pour travailler ensemble – nous rendre des services – et maintenant il n’y a plus que nous.
- L’exploitation agricole se poursuit-elle chez vous ?
- [Raymond] oui mon fils a repris la ferme – depuis 2008 – ce n’était pas du tout sa formation et il a fait ce choix.
- Qu’en aviez-vous pensé à l’époque lorsqu’il vous a dit son choix ?
- [Raymond] moi – moi j’étais content – et j’en suis toujours – pour ma femme ça a été un peu le contraire – parce qu’il avait un bon emploi quand même et voilà.
- [Alice] C’est un esclavage.
- [Raymond] Il faut aimer ce métier.
- [Alice] Quand on a des veaux il n’y a ni dimanche ni samedi - c’est dur.
- Que va devenir Clarac d’ici 20 ans ou 30 ans ?
- [Raymond] Il y a eu des progrès de toutes sortes quand même en 30 ans – je ne vois ce qu’ils pourront inventer de plus.
- Vous pensez que ça va rester tel que c’est ? ça ne va plus trop changer ?
- [Alice] Ça va encore se moderniser un peu peut-être quand même – les jeunes d’aujourd’hui vont suivre le progrès.
- il va y avoir encore du progrès ou bien c’est terminé ?
- [Alice] Oh il y en aura encore – dans certains endroits ils ont des tracteurs équipés d’ordinateurs – ici ça n’existe pas encore.
- [Raymond] Les tracteurs vont travailler tout seuls – ils seront programmés d’après la configuration du terrain – ils programmeront l’appareil et le tracteur va tourner tout seul – si si.
- Le lavoir ?
- [Raymond] Oui – les femmes descendaient du village pour laver le linge et discuter bien sûr – pour vanter les uns et piquer les autres.
- [Raymond] Le maire qui avait fait bâtir ce lavoir – il s’appelait Firmin Dulac – il avait posé un écriteau : ici –on blanchit le linge et on salit la réputation.
- Qui est le saint patron de la commune ?
- [Raymond] Saint Saturnin – sent Sernin – la fête tombe le 1er dimanche d décembre - /// nous n’avaions pas de salle des fêtes – après on a monté un hangar métallique – on avait déplacé la fête au 1er dimanche de septembre.
- [Alice] À l’époque il y avait beaucoup de monde qui venait à la fête. – maintenant ça se perd...
- [Raymond] Dans la tradition nous mangions la dinde – et de la tourte – je m’en souviens – maman // tout ça se faisait pour la fête de saint Sernin.

dissabte eth dimenge – eth divés que hèvan tot aquerò.

- [Alice] Que't ditz se ve'n servivatz autament que tà era hèsta.

- [Raymond] Non non non.

- [Alice] Jo qu'avèi viste era gran-mair hèr eth pan eth ivèrn – qu'ei era gran-mair qui s'ocupava deth horn - - / que i avè un molièr qui passava dab eth chivau e era carreta e que portava era haria.

- Qué çò qu'avetz trobat de placent diguens lo mestier de paisan ?

- [Raymond] Paidan que m'a tostemp hèit gòi – mès qu'ei trabalhat enà usina tanben - / Alstom – dinc a 1975 – quan papà que mori que tornèi prenguer era relheva.

- Coma la coneishotz era vòsta chérie ?

- [Raymond] Que corrèvi eths bals – calva arretrapar eth temps perdut passat en Algeria – e que m'escajoi a anar tà un bal a Ciutat – n'era pas la mia direccion per'quiu.

- E que vos atendèva l'Aliça ?

- [Raymond] Ô ! – m'atendèva pas mes qu'aquerò a jo ça'm-par – [rires] – a partir d'aquiu que's passè – que durè bèth temps quan mèma – ne'nse maridèm pas de suite.

- E Aliça – que i avè d'autres pretendents o qué ?

- [Alice] N'era pas eth mèma mòde de vita que ara quan mèma.

- [Raymond] Ne s'i podèva pas anar dròmer tot visti.

- Adara qu'ei viste hèit jà.

- [Raymond] Que va èster viste hèit – sei pas quin hèn ?

- [Alice] A nosta que n'i a tres – n'i a pas nat de maridat - - que n'i a dus qu'an drolles. Qu'ei lo moderna aquò – atau qu'avetz estauviat.

- [Raymond] Nos maridèm en 1966 – e que dura tostemp – que soi cajut sus ua bona hemna – m'a tostemp hèit ua bona sopa.

- E vos Aliça n'avetz pas volut partir en quauque lòc ?

- [Alice] Ne s'ei pas presentat – qu'avi un frair – eth arregent qu'era vengut trobar eths miés parents – que'u calèva hèr continuar – papà n'avè pas volut – alavetz n'era pas question jo de demorar a l'escola – alavetz qu'èri a casa jo tanben.

- Ací a Clarac las maisons que pòrtan un nom ?

- [Raymond] Que pòrtan un nòm jà – ací Lacujoun – en faça Tripòt.

- [Raymond] Que i ei Castèth – Chourrou – Marrant.

- Que vos servia de coneisher aqueths noms ?

- [Raymond] Qu'èram abituats atau - tandis que ara que disen : que vòl véger.

- [Alice] Pas mèma – ne's desplaçan pas mes – que telefonan.

- [Alice] Tout le monde invitait sa famille.
- Qui allumait le four ?
- [Raymond] Papa – il retirait la braise – le four existe toujours – il est chez notre fils // il faut que vous le voyiez ce four. La fête se déroulait le samedi et le dimanche – le vendredi nous préparions tout.
- [Alice] Il te demande si vous vous en serviez en dehors de la fête ?
- [Raymond] Non non non.
- [Alice] Moi j'ai vu ma grand-mère faire le pain pendant l'hiver – c'est la grand-mère qui s'occupait du four // il y avait un meunier qui passait avec un cheval et un tombereau et il portait la farine.
- Qu'avez-vous trouvé de plaisant dans votre métier de paysan ?
- [Raymond] J'ai toujours aimé être paysan – mais j'ai aussi travaillé à l'usine - / à l'Alstom – jusqu'à 1975 – quand papa est mort alors j'ai pris la relève.
- Comment avez-vous connu votre chérie ?
- [Raymond] Je courais les bals – il fallait rattraper le temps perdu à la guerre d'Algérie – et j'ai pu aller à un bal à Cieutat – ce n'était pas mon secteur habituel.
- Et Alice vous attendait ?
- [Raymond] Oh ! elle ne m'attendait probablement pas [rires] – ça a commencé là – ça a duré un bon moment – nous ne nous sommes pas mariés de suite.
- Eh Alice, il y avait d'autres prétendants ?
- [Alice] Ce n'était pas la même manière de vivre que maintenant.
- [Raymond] On ne dormait pas ensemble de suite.
- Maintenant c'est plus rapide.
- [Raymond] Ça s'est passé – je ne sais pas trop comment ?
- [Alice] Chez nous il y a trois enfants – aucun n'est marié – et deux ont des enfants.
- [Raymond] Nous nous sommes mariés en 1966 – et ça dure encore – je suis tombé sur une bonne épouse – elle m'a toujours fait de la bonne soupe.
- Et vous Alice vous n'avez pas voulu partir ailleurs ?
- [Alice] Ça ne s'est pas présenté – j'avais un frère – l'instituteur était venu trouver mes parents – pour leur dire que je devais continuer d'étudier – papa n'a pas voulu – il n'était pas question que je reste à l'école – alors je suis restée à la maison.
- Ici à Clarac les maisons portent un nom ?
- [Raymond] Oui elles portent un nom – ici c'est Lacujou – en face c'est Tripot. Et il y a Castet – Chourrou – Marrant.

- A quoi vous servait de connaître ces noms ?
- [Raymond] Nous avions cette habitude – tandis que maintenant ils disent : « je vais voir X ».
- [Alice] Même pas – ils ne se déplacent plus – ils téléphonent.



1



2



3



1. [OC] Alice e Raymond Lavit que ns'ensenhan la quartèra
[FR] Alice et Raymond Lavit nous montrent la quartèrè
2. [OC] Paisatge sus las Pireneas dempuish Clarac
[FR] Paysage vers les Pyrénées depuis Clarac
3. [OC] Lo bus qui anava tàu marcat de Tarba fotografiat davant l'escòla de cap a 1960
[FR] Le bus allant au marché de Tarbes photographié devant l'école vers 1960

Imprimé a Viseu (Portugal), juin 2019
Printed in Viseu (Portugal), June 2019